



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



39551.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE BEQUEST OF
CHARLES SUMNER

CLASS OF 1830

Senator from Massachusetts

FOR BOOKS RELATING TO
POLITICS AND FINE ARTS

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

„58“

TOME CINQUANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

101-14

39551.5

1874, April 28.
Bequest of
Hon. Chas. Sumner,
of Boston.
(H. U. 1830.)

R O M A N S.

***Romans.* Tome III.**

A

Fict. - Fr.

LES LETTRES

D'AMABED,

TRADUITES PAR L'ABBÉ TAMPONET.

A 2

LES LETTRES.

D'AMABED,

TRADUITES PAR L'ABBÉ TAMPONET.

PREMIERE LETTRE

D'Amabed à Shastafid, grand brame de Maduré.

A Bénarès, le second du mois de la
fouris, l'an du renouvellement du
monde 115652. (a)

LUMIERE de mon ame, père de mes pensées, toi qui conduis les hommes dans les voies de l'Eternel, à toi, savant *Shastafid*, respect et tendresse.

Je me suis déjà rendu la langue chinoise si familière, suivant tes sages conseils, que je

(a) Cette date répond à l'année de notre ère vulgaire 1512, deux ans après qu'*Alfonse d'Albuquerque* eut pris Goa. Il faut savoir que les brames comptaient 111100 années depuis la rébellion et la chute des êtres célestes, et 4552 ans depuis la promulgation du *Shasta*, leur premier livre sacré; ce qui faisait 115652 pour l'année correspondante à notre ère 1512, temps auquel régnaient *Babar* dans le Mogol, *Ismaël Sophi* en Perse, *Sélim* en Turquie, *Maximilien I* en Allemagne, *Louis XII* en France, *Jules II* à Rome, *Jeanne la folle* en Espagne, *Emmanuel* en Portugal.

lis avec fruit leurs cinq Kings, qui me semblent égaler en antiquité notre Shasta dont tu es l'interprète, les sentences du premier *Zoroastre* et les livres de l'égyptien *Thaut*.

Il paraît à mon ame , qui s'ouvre toujours devant toi , que ces écrits et ces cultes n'ont rien pris les uns des autres ; car nous sommes les seuls à qui *Brama* , confident de l'Eternel , ait enseigné la rebellion des créatures célestes, le pardon que l'Eternel leur accorde et la formation de l'homme ; les autres n'ont rien dit , ce me semble , de ces choses sublimes.

Je crois surtout que nous ne tenons rien , ni nous , ni les Chinois , des Egyptiens. Ils n'ont pu former une société policée et savante que long-temps après nous , puisqu'il leur a fallu dompter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes et bâtir leurs villes.

Notre Shasta divin n'a , je l'avoue , que quatre mille cinq cents cinquante - deux ans d'antiquité ; mais il est prouvé par nos monumens que cette doctrine avait été enseignée de père en fils plus de cent siècles avant la publication de ce sacré livre. J'attends sur cela les instructions de ta paternité.

Depuis la prise de Goa par les Portugais il est venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enseigne la langue indienne ; il m'apprend en récompense un jargon qui a

cours dans l'Europe, et qu'on nomme l'italien. C'est une plaifante langue. Presque tous les mots se terminent en *a*, en *e*, en *i* et en *o*; je l'apprends facilement, et j'aurai bientôt le plaisir de lire les livres européens.

Ce docteur s'appelle le père *Fa tutto*; il paraît poli et insinuant; je l'ai présenté à *Charme des yeux*, la belle *Adatté*, que mes parens et les tiens me destinent pour épouse; elle apprend l'italien avec moi. Nous avons conjugué ensemble le verbe *j'aime* dès le premier jour. Il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes. Après elle, tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie *Birma* et *Brama* de conserver tes jours jusqu'à l'âge de cent trente ans, passé lequel la vie n'est plus qu'un fardeau.

R E P O N S E

De Shastafid.

J'AI reçu ta lettre, esprit, enfant de mon esprit. Puiffe *Drugha* (*b*), montée sur son

(*b*) *Drugha* est le mot indien qui signifie vertu. Elle est représentée avec dix bras et montée sur un dragon pour combattre les vices, qui sont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médisance, la calomnie, la fainéantise, la résistance à ses père et mère, l'ingratitude. C'est cette figure que plusieurs missionnaires ont prise pour le diable.

A 4

dragon , étendre toujours sur toi ses dix bras vainqueurs des vices !

Il est vrai , et nous n'en devons tirer aucune vanité , que nous sommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en disconviennent pas. Les Egyptiens sont un peuple tout nouveau qui fut enseigné lui-même par les Chaldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens , et songeons à être toujours les plus justes.

Tu sauras , mon cher *Amabed* , que depuis très-peu de temps une faible image de notre révélation sur la chute des êtres célestes et le renouvellement du monde a pénétré jusqu'aux Occidentaux. Je trouve , dans une traduction arabe d'un livre syriaque qui n'est composé que depuis environ quatorze cents ans , ces propres paroles : *L'Eternel tient liées de chaînes éternelles, jusqu'au grand jour du jugement, les puissances célestes qui ont souillé leur dignité première (c)*. L'auteur cite en preuve un livre composé par un de leurs premiers hommes , nommé *Enoch*. Tu vois par là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible et trompeur qui s'est égaré vers eux du sein de notre lumière.

(c) On voit que *Shastafid* avait lu notre Bible en arabe , et qu'il avait en vue l'épître de saint *Jude* , où se trouvent en effet ces paroles au verset 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais existé est celui d'*Enoch* cité par saint *Jude* au verset 14.

Mon cher fils , je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je fais trop quel est cet *Albuquerque* qui est venu des bords de l'Occident dans ce pays cher à l'astre du jour. C'est un des plus illustres brigands qui aient désolé la terre. Il s'est emparé de Goa contre la foi publique ; il a noyé dans leur sang des hommes justes et paisibles. Ces Occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très-peu de soie ; point de coton , point de sucre , nulle épicerie. La terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque. DIEU leur a refusé le cocotier qui ombrage , loge , vêtit , nourrit , abreuve les enfans de *Brama*. Ils ne connaissent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raison. Leur vraie divinité est l'or ; ils vont chercher ce dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur est un homme de bien ; mais l'Eternel nous permet de nous défier de ces étrangers. S'ils sont moutons à Bénarès , on dit qu'ils sont tigres dans les contrées où les Européans se sont établis.

Puissent ni la belle *Adaté* ni toi n'avoir jamais à se plaindre du père *Fa tutto* ! mais un secret pressentiment m'alarme. Adieu. Que

bientôt *Adatté*, unie à toi par un saint mariage, puisse goûter dans tes bras les joies célestes !

Cette lettre te parviendra par un banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'éléphant.

S E C O N D E L E T T R E

D'Amabed à Shastafid.

PERB de mes pensées, j'ai eu le temps d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand banian ait pu arriver sur le rivage du Gange. Le père *Fa tutto* me témoigne toujours une amitié sincère. En vérité, je commence à croire qu'il ne ressemble point aux perfides dont tu crains avec raison la méchanceté. La seule chose qui pourrait me donner de la défiance, c'est qu'il me loue trop, et qu'il ne loue jamais assez *Charme des yeux*; mais d'ailleurs il me paraît rempli de vertu et d'onction. Nous avons lu ensemble un livre de son pays, qui m'a paru bien étrange. C'est une histoire universelle du monde entier dans laquelle il n'est pas dit un mot de notre antique empire, rien des immenses contrées au-delà du Gange, rien de la Chine, rien de la vaste Tartarie. Il faut que les auteurs, dans cette partie de l'Europe, soient bien ignorans. Je les

compare à des villageois qui parlent avec emphase de leurs chaumières , et qui ne savent pas où est la capitale ; ou plutôt à ceux qui pensent que le monde finit aux bornes de leur horizon.

Ce qui m'a le plus surpris , c'est qu'ils comptent les temps depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur européen m'a montré un de ses almanachs sacrés , par lequel ses compatriotes font à présent dans l'année de leur création 5552 , ou dans l'année 6244 , ou bien dans l'année 6940 (d) , comme on voudra. Cette bizarrerie m'a surpris. Je lui ai demandé comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même aventure. Tu ne peux , lui ai-je dit , avoir à la fois trente ans , quarante ans et cinquante ans. Comment ton monde peut-il avoir trois dates qui se contrarient ? Il m'a répondu que ces trois dates se trouvent dans le même livre , et qu'on est obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la superbe de l'esprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appelait *Adam* , d'un *Caïn* , d'un *Mathusalem* , d'un *Noé* qui planta des vignes après

(d) C'est la différence du texte hébreu , du samaritain et des Septante.

que l'Océan eut submergé tout le globe ; enfin d'une infinité de choses dont je n'ai jamais entendu parler , et que je n'ai lues dans aucun de nos livres. Nous en avons ri la belle *Adaté* et moi en l'absence du père *Fa tutto* ; car nous sommes trop bien élevés et trop pénétrés de tes maximes pour rire des gens en leur présence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940, ans tout au plus ; tandis que notre ère est de 115652 années. Je les plains davantage de manquer de poivre , de cannelle , de girofle , de thé , de café , de foie , de coton , de vernis , d'encens , d'aromates , et de tout ce qui peut rendre la vie agréable ; il faut que la Providence les ait long-temps oubliés ; mais je les plains encore plus de venir de si loin , parmi tant de périls , ravir nos denrées , les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre : cela fait frémir la nature indienne , qui est en tout différente de la leur ; car leurs poitrines et leurs cuisses sont velues. Ils portent de longues barbes ; leurs estomacs sont carnassiers. Ils s'enivrent avec le jus fermenté de la vigne plantée , disent-ils , par leur *Noé*. Le père *Fa tutto* lui-même , tout poli qu'il est , a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une

chaudière , et il les a mangés impitoyablement. Cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage, que nous n'avons apaisé qu'avec peine. Dieu me pardonne ! je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches sacrées qui nous donnent du lait , si on l'avait laissé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets , et qu'il se contenterait d'œufs frais , de laitage , de riz , de nos excellens légumes , de pistaches , de dattes , de cocos , de gâteaux d'amandes , de biscuits , d'ananas , d'oranges , et de tout ce que produit notre climat béni de l'Eternel.

Depuis quelques jours il paraît plus attentif auprès de *Charme des yeux*. Il a même fait pour elle deux vers italiens qui finissent en o. Cette politesse me plaît beaucoup ; car tu fais que mon bonheur est qu'on rende justice à ma chère *Adaté*.

Adieu. Je me mets à tes pieds , qui t'ont toujours conduit dans la voie droite , et je baise tes mains , qui n'ont jamais écrit que la vérité.

R E P O N S E

De Shastafid.

MON cher fils en *Birma*, en *Brama*, je n'aime point ton *Fa tutto* qui tue des poulets, et qui fait des vers pour ta chère *Adaté*. Veuille *Birma* rendre vains mes soupçons !

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu son *Adam*, ni son *Noé*, dans aucune partie du monde, tout récents qu'ils sont. La Grèce même, qui était le rendez-vous de toutes les fables quand *Alexandre* approcha de nos frontières, n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin, tels que les peuples occidentaux, fassent un si grand cas de celui qui, selon eux, planta la vigne; mais sois sûr que *Noé* a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il est vrai que du temps d'*Alexandre* il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers et d'usuriers, qui avait été longtemps esclave à Babylone. Il se forgea une histoire pendant sa captivité, et c'est dans cette seule histoire qu'il ait jamais été question de *Noé*. Quand ce petit peuple obtint depuis des privilèges dans Alexandrie, il y traduisit ses annales en grec. Elles furent ensuite traduites

en arabe ; et ce n'est que dans nos derniers temps que nos savans en ont eu quelque connaissance. Mais cette histoire est aussi méprisée par eux que la misérable horde qui l'a écrite. (e)

Il serait plaisant en effet que tous les hommes, qui sont frères, eussent perdu leurs titres de famille , et que ces titres ne se retrouvassent que dans une petite branche composée d'usuriers et de lépreux. J'ai peur, mon cher ami ; que les concitoyens de ton père *Fa tutto*, qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne soient aussi insensés, aussi ridicules, qu'ils sont intéressés, perfides et cruels.

Epouse au plutôt ta charmante *Adaté* ; car, encore une fois, je crains les *Fa tutto* plus que les *Noé*.

TROISIEME LETTRE

D'Amabed à Shastafid.

BENI soit à jamais *Birma* qui a fait l'homme pour la femme ! Sois béni, ô cher *Shastafid*, qui t'intéresses tant à mon bonheur ! *Charme des yeux* est à moi ; je l'ai épousée. Je ne touche plus à la terre, je suis dans le ciel : il n'a

(e) On voit bien que *Shastafid* parle ici en brome qui n'a pas le don de la foi, et à qui la grâce a manqué.

manqué que toi à cette divine cérémonie. Le docteur *Fa tutto* a été témoin de nos saints engagements ; et, quoiqu'il ne soit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants et nos prières ; il a été fort gai au festin des noces. Je succombe à ma félicité. Tu jouis d'un autre bonheur, tu possèdes la sagesse ; mais l'incomparable *Adaté* me possède. Vis long-temps heureux, sans passions, tandis que la mienne m'absorbe dans une mer de voluptés. Je ne puis t'en dire davantage : je revole dans les bras d'*Adaté*.

QUATRIÈME LETTRE

D'Amabel à Shastafid.

CHER ami, cher père, nous partons la tendre *Adaté* et moi pour te demander ta bénédiction. Notre félicité ferait imparfaite si nous ne remplissions pas ce devoir de nos cœurs ; mais le croirais-tu ? nous passons par Goa dans la compagnie de *Coursom*, le célèbre marchand, et de sa femme. *Fa tutto* dit que Goa est devenue la plus belle ville de l'Inde ; que le grand *Albuquerque* nous recevra comme des ambassadeurs ; qu'il nous donnera un vaisseau à trois voiles pour nous conduire à Maduré. Il a persuadé ma femme ; et j'ai voulu le voyage dès qu'elle

qu'elle l'a voulu. *Fa tutto* nous assure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. *Charme des yeux* brûle d'envie de faire usage d'une langue qu'elle vient d'apprendre : je partage tous ses goûts. On dit qu'il y a eu des gens qui ont eu deux volontés ; mais *Adaté* et moi nous n'en avons qu'une , parce que nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce espérance de verser dans tes bras , avant deux mois , des larmes de tendresse et de joie.

P R E M I E R E L E T T R E

D'Adaté à Shastafid.

A Goa , le 5 du mois du tigre ,
l'an du renouvellement du
monde 115652.

BIRMA , entends mes cris , vois mes pleurs ,
sauve mon cher époux ! *Brama* , fils de *Birma* ,
porte ma douleur et ma crainte à ton père !
Généreux *Shastafid* , plus sage que nous , tu
avais prévu nos malheurs. Mon cher *Amabed* ,
ton disciple , mon tendre époux , ne t'écrit
plus ; il est dans une fosse que les barbares
appellent *prison*. Des gens que je ne puis dé-
finir , on les nomme ici *inquisitori* , je ne fais ce

Romans. Tome III.

B

que ce mot signifie ; ces monstres le lendemain de notre arrivée saisirent mon mari et moi , et nous mirent chacun dans une fosse séparée , comme si nous étions morts : mais si nous l'étions , il fallait du moins nous ensevelir ensemble. Je ne fais ce qu'ils ont fait de mon cher *Amabed*. J'ai dit à mes anthropophages : Où est *Amabed* ? ne le tuez pas , et tuez-moi. Ils ne m'ont rien répondu. Où est-il ? pourquoi m'avez-vous séparée de lui ? Ils ont gardé le silence ; ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté ; le marchand *Coursom* a trouvé moyen de me faire tenir du papier , du coton , un pinceau et de l'encre. Mes larmes imbibent tout , ma main tremble , mes yeux s'obscurcissent , je me meurs.

S E C O N D E L E T T R E

D'Adaté à Shastafid , écrite de la prison de l'inquisition.

DI VIN *Shastafid* , je fus hier long-temps évanouie ; je ne pus achever ma lettre ; je la pliai quand je repris un peu mes sens ; je la mis dans mon sein qui n'allaita pas les enfans que j'espérais avoir d'*Amabed* ; je mourrai avant que *Birma* m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour sont entrés dans

ma fosse deux spectres armés de hallebardes , portant au cou des grains enfilés , et ayant sur la poitrine quatre petites bandes rouges croisées. Ils m'ont prise par les mains , toujours sans me rien dire , et m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tous meubles une grande table , cinq chaises , et un grand tableau qui représentait un homme tout nu , les bras étendus , et les pieds joints.

Aussitôt entrent cinq personnages vêtus de robes noires avec une chemise par-dessus leur robe , et deux longs pendans d'étoffe bigarrée par-dessus leur chemise. Je suis tombée à terre de frayeur. Mais quelle a été ma surprise ! J'ai vu le père *Fa tutto* parmi ces cinq fantômes. Je l'ai vu , il a rougi ; mais il m'a regardée d'un air de douceur et de compassion qui m'a un peu rassurée pour un moment. Ah ! père *Fa tutto* , ai-je dit , où suis-je ? qu'est devenu *Amabed* ? dans quel gouffre m'avez-vous jetée ? On dit qu'il y a des nations qui se nourrissent de sang humain : Va-t-on nous tuer ? va-t-on nous dévorer ? Il ne m'a répondu qu'en levant les yeux et les mains au ciel ; mais avec une attitude si douloureuse et si tendre que je ne savais plus que penser.

Le président de ce conseil de muets a enfin délié sa langue , et m'a adressé la parole ; il m'a dit ces mots : Est-il vrai que vous avez été

baptisée? J'étais si abymée dans mon étonnement et dans ma douleur que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même question d'une voix terrible. Mon sang s'est glacé, et ma langue s'est attachée à mon palais. Il a répété les mêmes mots pour la troisième fois, et à la fin j'ai dit *oui*; car il ne faut jamais mentir. J'ai été baptisée dans le Gange comme tous les fidèles enfans de *Brama* le font, comme tu le fus, divin *Shastafid*, comme l'a été mon cher et malheureux *Amabed*. Oui, je suis baptisée, c'est ma consolation, c'est ma gloire. Je l'ai avoué devant ces spectres.

A peine cette parole *oui*, symbole de la vérité, est sortie de ma bouche, qu'un des cinq monstres noirs et blancs s'est écrié : *Apostata*; les autres ont répété : *Apostata*. Je ne fais ce que ce mot veut dire; mais ils l'ont prononcé d'un ton si lugubre et si épouvantable, que mes trois doigts font en convulsion en te l'écrivant.

Alors le père *Fa tutto* prenant la parole, et me regardant toujours avec yeux benins, les a assurés que j'avais dans le fond de bons sentimens, qu'il répondait de moi, que la grâce opérerait, qu'il se chargerait de ma conscience; et il a fini son discours, auquel je ne comprenais rien, par ces paroles : *Io la convertero*. Cela signifie en italien, autant que j'en puis juger, *je la retournerai*.

Quoi, disais-je en moi-même, il me retournera ! qu'entend-il par me retourner ? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie ? Ah ! père *Fa tutto*, lui ai-je dit, retournez donc le jeune *Amabed*, mon tendre époux, rendez-moi mon ame, rendez-moi ma vie.

Alors il a baissé les yeux, il a parlé en secret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre. Ils sont partis avec les deux haliebardiens. Tous ont fait une profonde révérence au tableau qui représente un homme tout nu ; et le père *Fa tutto* est resté seul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre assez propre, et m'a promis que, si je voulais m'abandonner à ses conseils, je ne serais plus enfermée dans une fosse. Je suis désespéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui est arrivé. Je m'y suis opposé autant que j'ai pu, mais nos saintes lois m'ont lié les mains : enfin, grâces au ciel et à moi, vous êtes libre dans une bonne chambre dont vous ne pouvez pas sortir. Je viendrai vous y voir souvent ; je vous consolerai ; je travaillerai à votre félicité présente et future.

Ah ! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher *Amabed* qui puisse la faire cette félicité, et il est dans une fosse ! pourquoi y ai-je été plongée ? qui sont ces spectres qui m'ont demandé si j'avais été baignée ? où m'avez-vous

conduite ? m'avez-vous trompée ? est-ce vous qui êtes la cause de ces horribles cruautés ? faites-moi venir le marchand *Courfem*, qui est de mon pays et homme de bien. Rendez-moi ma suivante, ma compagne, mon amie *Déra*, dont on m'a séparée ? est-elle aussi dans un cachot pour avoir été baignée ? qu'elle vienne ; que je revoie *Amabed*, ou que je meure.

Il a répondu à mes discours et aux sanglots qui les entrecoupaient, par des protestations de service et de zèle dont j'ai été touchée. Il m'a promis qu'il m'instruirait des causes de toute cette épouvantable aventure, et qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre *Déra*, en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari. Il m'a plainte ; j'ai vu même ses yeux un peu mouillés : enfin au son d'une cloche il est sorti de ma chambre en me prenant la main, et en la mettant sur son cœur. C'est le signe visible, comme tu le fais, de la sincérité qui est invisible. Puisqu'il a mis ma main sur son cœur, il ne me trompera pas. Eh, pourquoi me tromperait-il ? que lui ai-je fait pour me persécuter ? nous l'avons si bien traité à Bénarès, mon mari et moi ! Je lui ai fait tant de présens quand il m'enseignait l'italien ! il a fait des vers italiens pour moi, il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaiteur s'il me rend

mon malheureux époux , si nous pouvons tous deux sortir de cette terre envahie et habitée par des anthropophages , si nous pouvons venir embrasser tes genoux à Maduré , et recevoir tes saintes bénédictions.

TROISIEME LETTRE

D'Adaté à Shastafid.

Tu permets , sans doute , généreux *Shastafid* , que je t'envoie le journal de mes infortunes inouïes ; tu aimes *Amabed* , tu prends pitié de mes larmes , tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts , qui te déploie ses inconsolables afflications.

On m'a rendu mon amie *Déra* , et je pleure avec elle. Les monstres l'avaient descendue dans une fosse , comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'*Amabed*. Nous sommes dans la même maison ; et il y a entre nous un espace infini , un chaos impénétrable. Mais voici des choses qui vont faire frémir ta vertu , et qui déchireront ton ame juste.

Ma pauvre *Déra* a su , par un de ces deux satellites qui marchent toujours devant les cinq anthropophages , que cette nation a un baptême comme nous. J'ignore comment nos

sacrés rites ont pu parvenir jusqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été baptisés suivant les rites de leur secte. Ils sont si ignorans , qu'ils ne savent pas qu'ils tiennent de nous le baptême depuis très-peu de siècles. Ces barbares se sont imaginés que nous étions de leur secte , et que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apostata* que les anthropophages se faisaient retentir à mes oreilles avec tant de férocity. Ils disent que c'est un crime horrible et digne des plus grands supplices d'être d'une autre religion que la leur. Quand le père *Fa tutto* leur disait : *Io la convertero* , je la retournerai , il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien ; mon esprit est couvert d'un nuage , comme mes yeux. Peut-être mon désespoir trouble mon entendement ; mais je ne puis comprendre comment ce *Fa tutto* , qui me connaît si bien , a pu dire qu'il me ramènerait à une religion que je n'ai jamais connue , et qui est aussi ignorée dans nos climats , que l'étaient les Portugais quand ils sont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre , les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures la bonne *Déa* et moi. Elle soupçonne le père *Fa tutto* de quelques desseins secrets ; mais me préserve *Birma* de former un jugement téméraire !

J'ai

J'ai voulu écrire au grand brigand *Albuquerque* pour implorer sa justice , et pour lui demander la liberté de mon cher mari , mais on m'a dit qu'il était parti pour aller surprendre *Bombay* et le piller. Quoi ! venir de si loin dans le dessein de ravager nos habitations et de nous tuer ! et cependant ces monstres sont baptisés comme nous ! On dit pourtant que cet *Albuquerque* a fait quelques belles actions. Enfin je n'ai plus d'espérance que dans l'Être des êtres qui doit punir le crime et protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux. Je tremble de n'être pas assez précieuse devant l'Être des êtres pour qu'il daigne me secourir.

QUATRIEME LETTRE

D'Adatè à Shastafid.

IL sort de ma chambre ce père *Fa tutto* : quelle entrevue ! quelle complication de perfidies , de passions et de noirceurs ! le cœur humain est donc capable de réunir tant d'atrocités ! comment les écrirai-je à un juste ?

Il tremblait quand il est entré. Ses yeux étaient baissés ; j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'est rassuré. Je ne fais pas , m'a-t-il

Romans. Tome III.

G

dit, si je pourrai sauver votre mari. Les juges ont ici quelquefois de la compassion pour les jeunes femmes, mais ils sont bien sévères pour les hommes. Quoi ! la vie de mon mari n'est pas en sureté ? Je suis tombée en faiblesse. Il a cherché des eaux spiritueuses pour me faire revenir ; il n'y en avait point. Il a envoyé ma bonne *Déa* en acheter à l'autre bout de la rue chez un banian. Cependant il m'a délacée pour donner passage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée, en revenant à moi, de trouver ses mains sur ma gorge et sa bouche sur la mienne. J'ai jeté un cri affreux ; je me suis reculée d'horreur. Il m'a dit : Je prenais de vous un soin que la charité commande. Il fallait que votre gorge fût en liberté, et je m'assurais de votre respiration.

Ah ! prenez soin que mon mari respire. Est-il encore dans cette fosse horrible ? Non, m'a-t-il répondu ; j'ai eu, avec bien de la peine, le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais, encore une fois, quel est son crime, quel est le mien ? d'où vient cette épouvantable inhumanité ? pourquoi violer envers nous les droits de l'hospitalité, celui des gens, celui de la nature ? — C'est notre sainte religion qui exige de nous ces petites sévérités. Vous et

votre mari vous êtes accusés d'avoir renoncé tous deux à notre baptême.

Je me suis écriée alors : Que voulez-vous dire ? nous n'avons jamais été baptisés à votre mode ; nous l'avons été dans le Gange au nom de *Brama*. Est-ce vous qui avez persuadé cette exécrable imposture aux spectres qui m'ont interrogée ? quel pouvait être votre dessein ?

Il a rejeté bien loin cette idée. Il m'a parlé de vertu , de charité ; il a presque dissipé un moment mes soupçons , en m'assurant que ces spectres sont des gens de bien , des hommes de D I E U , des juges de l'ame , qui ont partout de saints espions , et principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa. Ces espions ont , dit-il , juré à ses confrères , les juges de l'ame , devant le tableau de l'homme tout nu , qu'*Amabed* et moi nous avons été baptisés à la mode des brigands portugais , qu'*Amabed* est *apostato* , et que je suis *apostata*.

O vertueux *Shastafid* ! ce que j'entends , ce que je vois de moment en moment me saisit d'épouvante , depuis la racine des cheveux jusqu'à l'angle du petit doigt du pied.

Quoi ! vous êtes , ai-je dit au père *Fa tutto* , un des cinq hommes de D I E U , un des juges de l'ame ? — Oui , ma chère *Adaté* , oui ,

Charme des yeux, je suis un des cinq dominicains délégués par le vice-dieu de l'univers pour disposer souverainement des âmes et des corps. — Qu'est-ce qu'un dominicain ? qu'est-ce qu'un vice-dieu ? Un dominicain est un prêtre, enfant de S' *Dominique*, inquisiteur pour la foi ; et un vice-dieu est un prêtre que DIEU a choisi pour le représenter, pour jouir de dix millions de roupies par an, et pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de DIEU.

J'espère, grand *Shaftsid*, que tu m'expliqueras ce galimatias infernal, ce mélange incompréhensible d'absurdités et d'horreurs, d'hypocrisie et de barbarie.

Fa tutto me disait tout cela avec un air de componction, avec un ton de vérité qui dans un autre temps aurait pu produire quelque effet sur mon âme simple et ignorante. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les arrêta sur moi. Ils étaient animés et remplis d'attendrissement ; mais cet attendrissement jetait dans tout mon corps un frissonnement d'horreur et de crainte. *Amabed* est continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. Rendez-moi mon cher *Amabed* ; c'était le commencement, le milieu et la fin de tous mes discours.

Ma bonne *Déra* arrive dans ce moment ;

elle m'apporte des eaux de cinnamum et d'amomum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand *Coursom* mes trois lettres précédentes. *Coursom* part cette nuit, il fera dans peu de jours à Maduré. Je ferai plainte du grand *Shastafid*, il versera des pleurs sur le fort de mon mari; il me donnera des conseils; un rayon de sa sagesse pénétrera dans la nuit de mon tombeau.

R E P O N S E

Du brame Shastafid aux trois lettres précédentes d'Adaté.

VERTUEUSE et infortunée *Adaté*, épouse de mon cher disciple *Amabed*, *Charme des yeux*, les miens ont versé sur tes trois lettres des ruisseaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchainé du fond des ténèbres de l'Europe les monstres à qui l'Inde est en proie! Quoi! tendre épouse de mon cher disciple, tu ne vois pas que le père *Fa tutto* est un scélérat qui t'a fait tomber dans le piège! tu ne vois pas que c'est lui seul qui a fait enfermer ton mari dans une fosse, et qui t'y a plongée toi-même pour que tu lui eusses l'obligation de t'en avoir tirée! que n'exigera-t-il pas de ta reconnaissance! je

tremble avec toi : je donne part de cette violation du droit des gens à tous les pontifes de *Brama*, à tous les omras, à tous les raïas, aux nababs, au grand empereur des Indes lui-même, le sublime *Babar*, roi des rois, cousin du soleil et de la lune, fils de *Mirsa-machamed*, fils de *Semcor*, fils d'*Abouchaïd*, fils de *Miracha*, fils de *Timur*, afin qu'on s'oppose de tous côtés aux brigandages des voleurs d'Europe. Quelle profondeur de scélératesse ! Jamais les prêtres de *Timur*, de *Gengis-kan*, d'*Alexandre*, d'*Ogus-kan*, de *Sésac*, de *Bacchus*, qui tour à tour vinrent subjuguier nos saintes et paisibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs hypocrites ; au contraire *Alexandre* laissa par-tout des marques éternelles de sa générosité ; *Bacchus* ne fit que du bien ; c'était le favori du ciel ; une colonne de feu conduisait son armée pendant la nuit, et une nuée marchait devant elle pendant le jour (f) ; il traversait la mer Rouge à pied

(f) Il est indubitable que les fables concernant *Bacchus* étaient fort communes en Arabie et en Grèce long-temps avant que les nations fussent informées si les Juifs avaient une histoire ou non. *Joseph* avoue même que les Juifs tinrent toujours leurs livres cachés à leurs voisins. *Bacchus* était révééré en Egypte, en Arabie, en Grèce long-temps avant que le nom de *Moïse* pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent *Bacchus*, *Misa* ou *Mosa*. Il fut élevé sur la montagne de Nisa, qui est précisément le mont Sina ; il s'enfuit vers la mer Rouge, il y rassembla une armée, et passa avec elle cette mer à pied sec. Il arrêta le soleil et la

sec ; il commandait au soleil et à la lune de s'arrêter quand il le fallait ; deux gerbes de rayons divins sortaient de son front ; l'ange exterminateur était debout à ses côtés , mais il employait toujours l'ange de la joie. Votre *Albuquerque* , au contraire , n'est venu qu'avec des moines , des fripons de marchands et des meurtriers. *Coursom* le juste m'a confirmé le malheur d'*Amabed* et le vôtre. Puissé-je avant ma mort vous sauver tous deux , ou vous venger ! Puisse l'éternel *Birma* vous tirer des mains du moine *Fa tutto* ! mon cœur saigne des blessures du vôtre.

N. B. Cette lettre ne parvint à *Charme des yeux* que long-temps après , lorsqu'elle partit de la ville de Goa.

lune. Son chien le suivit dans toutes ses expéditions , et le nom de *Caleb* , l'un des conquérans hébreux , signifie *chien*.

Les savans ont beaucoup disputé , et ne sont pas convenus si *Moïse* est antérieur à *Bacchus* ou *Bacchus* à *Moïse*. Ils sont tous deux de grands hommes ; mais *Moïse* en frappant un rocher avec sa baguette , n'en fit sortir que de l'eau , au lieu que *Bacchus* en frappant la terre de son thyrsé , en fit sortir du vin. C'est de là que toutes les chansons de table célèbrent *Bacchus* , et qu'il n'y a peut-être pas deux chansons en faveur de *Moïse*.

CINQUIEME LETTRE

D'Adaté au grand brame Shastafid.

DE quels termes oserai-je me servir pour exprimer mon nouveau malheur ? comment la pudeur pourra-t-elle parler de la honte ? *Birma* a vu le crime , et il l'a souffert ! que deviendrai-je ? La fosse où j'étais enterrée est bien moins horrible que mon état.

Le père *Fa tutto* est entré ce matin dans ma chambre , tout parfumé , et couvert d'une simarre de soie légère. J'étais dans mon lit. Victoire ! m'a-t-il dit , l'ordre de délivrer votre mari est signé. A ces mots les transports de la joie se sont emparés de tous mes sens ; je l'ai nommé *mon protecteur* , *mon père* : il s'est penché vers moi , il m'a embrassée. J'ai cru d'abord que c'était une caresse innocente , un témoignage chaste de ses bontés pour moi ; mais , dans le même instant , écartant ma couverture , dépouillant sa simarre , se jetant sur moi comme un oiseau de proie sur une colombe , me pressant du poids de son corps , ôtant de ses bras nerveux tout mouvement à mes faibles bras , arrêtant sur mes lèvres ma voix plaintive par des baisers criminels ,

enflammé , invincible , inexorable.... quel moment ! et pourquoi ne suis-je pas morte !

Déra presque nue est venue à mon secours , mais lorsque rien ne pouvait plus me secourir qu'un coup de tonnerre : ô providence de *Birma* ! il n'a point tonné , et le détestable *Fa tutto* a fait pleuvoir dans mon sein la brûlante rosée de son crime. Non , *Drugha* elle-même avec ses dix bras célestes n'aurait pu déranger ce (g) *Mosafor* indomptable.

Ma chère *Déra* le tirait de toutes ses forces ; mais figurez-vous un passereau qui becqueterait le bout des plumes d'un vautour acharné sur une tourterelle ; c'est l'image du père *Fa tutto* , de *Déra* et de la pauvre *Adatié*.

Pour se venger des importunités de *Déra* , il la saisit elle-même , la renverse d'une main en me retenant de l'autre , il la traite comme il m'a traitée , sans pitié ; ensuite il sort fièrement comme un maître qui a châtié deux esclaves , et nous dit : Sachez que je vous punirai ainsi toutes deux quand vous ferez les mutines.

Nous sommes restées *Déra* et moi un quart d'heure sans oser dire un mot , sans oser

(g) Ce *Mosafor* est l'un des principaux anges rebelles qui combattirent contre l'Eternel, comme le rapporte l'*Autoraskha*, le plus ancien livre des brachmanes ; et c'est-là probablement l'origine de la guerre des Titans et de toutes les fables imaginées depuis sur ce modèle.

nous regarder. Enfin *Déra* s'est écriée : Ah ! ma chère maîtresse , quel homme ! tous les gens de son espèce sont-ils aussi cruels que lui ?

Pour moi , je ne pensais qu'au malheureux *Amabed*. On m'a promis de me le rendre , et on ne me le rend point. Me tuer , c'était l'abandonner ; ainsi je ne me suis pas tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée. *Déra* s'en étonnait et s'en plaignait. Il me paraissait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé ; cependant nous avions un appétit dévorant : rien ne venait ; et , après nous être pâmées de douleur , nous nous évanouissions de faim.

Enfin , sur le soir on nous a servi une tourte de pigeonneaux , une poularde et deux perdrix , avec un seul petit pain ; et , pour comble d'outrage , une bouteille de vin sans eau. C'est le tour le plus sanglant qu'on puisse jouer à deux femmes comme nous , après tout ce que nous avons souffert : mais que faire ? je me suis mise à genoux : O *Birma* ! ô *Vishnou* ! ô *Brama* , vous savez que l'ame n'est point souillée de ce qui entre dans le corps ; si vous m'avez donné une ame , pardonnez-lui la nécessité funeste où est mon corps de n'être

pas réduit aux légumes ; je fais que c'est un péché horrible de manger du poulet , mais on nous y force. Puissent tant de crimes retomber sur la tête du père *Fa tutto* ! Qu'il soit , après sa mort , changé en une jeune malheureuse indienne ; que je sois changée en dominicain ; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits ; et que je sois plus impitoyable encore pour lui qu'il ne l'a été pour moi ! Ne sois point scandalisé ; pardonne, vertueux *Shastafid* ! nous nous sommes mises à table : qu'il est dur d'avoir des plaisirs qu'on se reproche !

P. S. Immédiatement après le dîner j'écris au modérateur de Goa , qu'on appelle le *Corrégidor*. Je lui demande la liberté d'*Amabed* et la mienne ; je l'instruis de tous les crimes du père *Fa tutto*. Ma chère *Déra* dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquisiteurs pour la foi , qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre , et qui a pour elle beaucoup d'estime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

S I X I E M E L E T T R E

D'Adaté.

LE croirais-tu? sage instructeur des hommes! il y a des justes à Goa, et don *Jéronimo* le corrégidor en est un. Il a été touché de mon malheur et de celui d'*Amabed*. L'injustice le révolte, le crime l'indigne. Il s'est transporté avec des officiers de justice à la prison qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire le *palais du saint-office*. Mais, ce qui t'étonnera, on lui a refusé l'entrée. Les cinq spectres, suivis de leurs hallebardiers, se sont présentés à la porte, et ont dit à la justice: Au nom de DIEU tu n'entreras pas; j'entrerai au nom du roi, a dit le corrégidor; c'est un cas royal. C'est un cas sacré, ont répondu les spectres: don *Jéronimo* le juste a dit: Je dois interroger *Amabed*, *Adaté*, *Déra* et le père *Fa tutto*. Interroger un inquisiteur, un dominicain! s'est écrié le chef des spectres; c'est un sacrilège; *scommunicao*, *scommunicao*. On dit que ce sont des mots terribles, et qu'un homme fur qui on les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis se sont échauffés, ils étaient près d'en venir aux mains; enfin ils s'en sont

rapportés à l'obispo de Goa. Un obispo est à peu-près parmi ces barbares ce que tu es chez les enfans de *Brama* ; c'est un intendant de leur religion ; il est vêtu de violet , et il porte aux mains des fouliers violets ; il a sur la tête, les jours de cérémonie , un pain de sucre fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort , et qu'il n'appartenait qu'à leur vice-dieu de juger le père *Fa tutto*. Il a été convenu qu'on l'enverrait par-devant sa divinité avec *Amabed* et moi , et ma fidelle *Déra*.

Je ne fais où demeure ce vice , si c'est dans le voisinage du grand-lama ou en Perse ; mais n'importe , je vais revoir *Amabed* , j'irais avec lui au bout du monde , au ciel , en enfer. J'oublie dans ce moment ma fosse , ma prison , les violences de *Fa tutto* , ses perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger , et son vin que j'ai eu la faiblesse de boire.

SEPTIEME LETTRE

D'Adaté.

JE l'ai revu mon tendre époux ; on nous a réunis ; je l'ai tenu dans mes bras ; il a effacé la tache du crime dont cet abominable *Fa tutto* m'avait souillée : semblable à l'eau sainte du

Gange qui lave toutes les macules des âmes , il m'a rendu une nouvelle vie. Il n'y a que cette pauvre *Déra* qui reste encore profanée ; mais tes prières et tes bénédictions remettront son innocence dans tout son éclat.

On nous fait partir demain sur un vaisseau qui fait voile pour Lisbonne ; c'est la patrie du fier *Albuquerque* ; c'est là sans doute qu'habite *vice-dieu* qui doit juger entre *Fa tutto* et nous : s'il est *vice-dieu*, comme tout le monde l'assure ici , il est bien certain qu'il condamnera *Fa tutto*. C'est une petite consolation ; mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable que le bonheur du tendre *Amabed*.

Quelle est donc la destinée des faibles mortels , de ces feuilles que les vents emportent ! nous sommes nés *Amabed* et moi sur les bords du Gange ; on nous emmène en Portugal ; on va nous juger dans un monde inconnu , nous qui sommes nés libres ! Reverrons-nous jamais notre patrie ? Pourrons-nous accomplir le pèlerinage que nous méditons vers ta personne sacrée ?

Comment pourrons-nous , moi et ma chère *Déra* , être enfermées dans le même vaisseau avec le père *Fa tutto* ? cette idée me fait trembler. Heureusement j'aurai mon brave époux pour me défendre ; mais que deviendra *Déra* ,

quin'a point de mari ? Enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce fera désormais mon cher *Amabed* qui t'écrira ; il fera le journal de nos destins ; il te peindra la nouvelle terre et les nouveaux cieux que nous allons voir. Puisse *Brama* conserver long-temps ta tête rase et l'entendement divin qu'il a placé dans la moelle de ton cerveau !

P R E M I E R E L E T T R E

D'Amabed à Shastafid, après sa captivité.

JE suis donc encore au nombre des vivans ! c'est donc moi qui t'écris , divin *Shastafid* ! j'ai tout su , et tu fais tout. *Charme des yeux* n'a point été coupable ; elle ne peut l'être : la vertu est dans le cœur , et non ailleurs. Ce rhinocéros de *Fa tutto* , qui avait cousu à sa peau celle du renard , soutient hardiment qu'il nous a baptisés , *Adaté* et moi , dans Bénarès , à la mode de l'Europe ; que je suis *apostato* , et que *Charme des yeux* est *apostata*. Il jure par l'homme nu qui est peint ici sur presque toutes les murailles , qu'il est injustement accusé d'avoir violé ma chère épouse et sa jeune *Déra* : *Charme des yeux* de son côté et la douce *Déra*

jurent qu'elles ont été violées. Les esprits européens ne peuvent percer ce sombre abyme ; ils disent tous qu'il n'y a que leur vice-dieu qui puisse y rien connaître , attendu qu'il est infallible.

Don *Jéronimo* , le corrégidor , nous fait tous embarquer demain pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne se trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne siège point à Lisbonne , mais beaucoup plus loin , dans une ville magnifique qu'on nomme Roume. Ce nom est absolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage. A quoi les enfans de *Brama* font-ils exposés dans cette courte vie !

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe , des chanteuses , deux vieux officiers des troupes du roi de Portugal , qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays , des prêtres du vice-dieu et quelques soldats.

C'est un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien , qui est la langue courante de ces gens-là ; car , comment pourrions-nous entendre le jargon portugais ? mais ce qui est horrible , c'est d'être dans la même barque avec un *Fa tutto*. On nous fait coucher ce soir à bord , pour démarrer demain au lever du soleil. Nous aurons une petite chambre de six
pieds

pieds de long sur quatre de large pour ma femme et pour *Déra*. On dit que c'est une faveur insigne. Il faut faire ses petites provisions de toute espèce. C'est un bruit, c'est un tintamarre inexprimable. La foule du peuple se précipite pour nous regarder. *Charme des yeux* est en larmes, *Déra* tremble; il faut s'armer de courage. Adieu : adresse pour nous tes saintes prières à l'Eternel qui créa les malheureux mortels, il y a juste cent quinze mille six cents cinquante-deux révolutions annuelles du soleil autour de la terre, ou de la terre autour du soleil.

SECONDE LETTRE

D'Amabed pendant sa route.

APRES un jour de navigation le vaisseau s'est trouvé vis-à-vis Bombay dont l'exterminateur *Albuquerque*, qu'on appelle ici *le grand*, s'est emparé. Aussitôt un bruit infernal s'est fait entendre; notre vaisseau a tiré neuf coups de canon; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. *Charme des yeux* et la jeune *Déra* ont cru être à leur dernier jour. Nous étions couverts d'une fumée épaisse. Croirais-tu, sage *Shastafid*, que ce sont-là des politesses? c'est la façon dont ces barbares se saluent.

Romans. Tome III.

D

Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal ; alors nous avons fait voile dans la grande mer , laissant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo , que les barbares appellent l'Indus.

Nous ne voyons plus que les airs , nommés *ciel* par ces brigands si peu dignes du ciel , et cette grande mer que l'avarice et la cruauté leur ont fait traverser.

Cependant le capitaine paraît un homme honnête et prudent. Il ne permet pas que le père *Fa tutto* soit sur le tillac quand nous y prenons le frais , et lorsqu'il est en haut nous nous tenons en bas. Nous sommes comme le jour et la nuit , qui ne paraissent jamais ensemble sur le même horizon. Je ne cesse de réfléchir sur la destinée qui se joue des malheureux mortels. Nous voguons sur la mer des Indes avec un dominicain , pour aller être jugés dans Roume , à six mille lieues de notre patrie.

Il y a dans le vaisseau un personnage considérable qu'on nomme l'aumônier. Ce n'est pas qu'il fasse l'aumône ; au contraire , on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'est ni la portugaise , ni l'italienne , et que personne de l'équipage n'entend ; peut-être ne l'entend-il pas lui-même , car il est toujours en dispute sur le sens des

paroles avec le père *Fa tutto*. Le capitaine m'a dit que cet aumônier est franciscain, et que l'autre étant dominicain, ils sont obligés en conscience de n'être jamais du même avis. Leurs sectes sont ennemies jurées l'une de l'autre, aussi sont-ils vêtus tout différemment pour marquer la différence de leurs opinions.

Le franciscain s'appelle *Fa molto*; il me prête des livres italiens concernant la religion du vice-dieu devant qui nous comparâtrons. Nous lisons ces livres, ma chère *Adaté* et moi; *Déra* assiste à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance, craignant de déplaire à *Brama*; mais plus nous lisons, plus nous nous fortifions dans l'amour des saints dogmes que tu enseignes aux fidèles.

TROISIEME LETTRE

Du journal d'Amabed.

Nous avons lu avec l'aumônier des épîtres d'un des grands saints de la religion italienne et portugaise. Son nom est *Paul*. Toi qui possèdes la science universelle, tu connais *Paul*, sans doute. C'est un grand homme; il a été renversé de cheval par une voix, et aveuglé par un trait de lumière; il se vante d'avoir été

D 2

comme moi, au cachot; il ajoute qu'il a eu cinq fois trente-neuf coups de fouet, ce qui fait en tout cent quatre-vingt-quinze écourgées sur les fesses; plus, trois fois des coups de bâton, sans spécifier le nombre; plus, il dit qu'il a été lapidé une fois: cela est violent, car on n'en revient guère; plus, il jure qu'il a été un jour et une nuit au fond de la mer. Je le plains beaucoup; mais en récompense il a été ravi au troisième ciel. Je t'avoue, illuminé *Shaftaid*, que je voudrais en faire autant, dussé-je acheter cette gloire par cent quatre-vingt-quinze coups de verges, bien appliqués sur le derrière.

Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève;

Il est beau même d'en tomber,

comme dit un de nos plus aimables poètes indiens, qui est quelquefois sublime.

Enfin, je vois qu'on a conduit comme moi *Paul* à Roume pour être jugé. Quoi donc! mon cher *Shaftaid*, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les temps? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque chose de supérieur au reste de la terre; tous les gens qui sont dans le vaisseau ne jurent que par Roume; on faisait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus ; le Dieu de notre aumônier *Fa molto* , qui est le même que celui de *Fa tutto* , naquit et mourut dans un pays dépendant de Roume , et il paya le tribut au zamorain qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien surprenant ? pour moi je crois rêver , et que tous les gens qui m'entourent rêvent aussi.

Notre aumônier *Fa molto* nous a lu des choses encore plus merveilleuses. Tantôt c'est un âne qui parle , tantôt c'est un de leurs saints qui passe trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine , et qui en sort de fort mauvaise humeur. Ici c'est un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel , monté sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu : un docteur passe la mer à pied sec , suivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui : un autre docteur arrête le soleil et la lune ; mais cela ne me surprend point ; tu m'as appris que *Bacchus* en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine , à moi qui me pique de propreté et d'une grande pudeur , c'est que le Dieu de ces gens-là ordonne à un de ses prédicateurs de manger de la matière louable sur son pain ; et à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joie , et d'en avoir des enfans.

Il y a bien pis. Ce savant homme nous a

fait remarquer deux sœurs *Oolla* et *Oliba*. Tu les connais bien, puisque tu as tout lu. Cet article a fort scandalisé ma femme : le blanc de ses yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne *Déra* était tout en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce franciscain *Fa molto* soit un gaillard. Cependant il a fermé son livre dès qu'il a vu combien *Charme des yeux* et moi nous étions effarouchés, et il est sorti pour aller méditer sur le texte.

Il m'a laissé son livre sacré; j'en ai lu quelques pages au hasard. O *Brama* ! ô justice éternelle ! quels hommes que tous ces gens-là ! ils couchent tous avec leurs servantes dans leur vieillesse. L'un fait des infamies à sa belle-mère, l'autre à sa belle-fille. Ici, c'est une ville toute entière qui veut absolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille ; là, deux demoiselles de condition enivrent leur père, couchent avec lui l'une après l'autre, et en ont des enfans.

Mais ce qui m'a le plus épouventé, le plus saisi d'horreur, c'est que les habitans d'une ville magnifique à qui leur Dieu députa deux êtres éternels qui sont sans cesse au pied de son trône, deux esprits purs resplendissans d'une lumière divine.... ma plume frémit comme mon ame.... le dirai-je ? oui ; ces habitans firent tout ce qu'ils purent pour

violier ces messagers de DIEU. Quel péché abominable avec des hommes ! mais avec des anges ! cela est-il possible ? Cher *Shastafid*, bénissons *Birma*, *Vifnou* et *Brama* ; remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant *Alexandre* voulut autrefois introduire cette coutume superstitieuse parmi nous ; qu'il pollua publiquement son mignon *Ephestion*. Le ciel l'en punit ; *Ephestion* et lui périrent à la fleur de leur âge. Je te salue, maître de mon ame, esprit de mon esprit. *Adaté*, la triste *Adaté* se recommande à tes prières.

QUATRIEME LETTRE.

D'Amabed à Shastafid.

Du cap qu'on appelle Bonne-Espérance,
le 15 du mois du rhinocéros.

IL y a long-temps que je n'ai étendu mes feuilles de coton sur une planche, et trempé mon pinceau dans le laque noir délayé pour te rendre un compte fidelle. Nous avons laissé loin derrière nous à notre droite le golfe de Babelmandel qui entre dans la fameuse mer Rouge, dont les flots se séparèrent autrefois et s'amoncelèrent comme des montagnes, pour laisser passer *Bacchus* et son armée. Je

regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureuse, ce pays presque aussi beau que le nôtre, dans lequel *Alexandre* voulait établir le siège de son empire et l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden ou Eden dont les jardins sacrés furent si renommés dans l'antiquité ; ce Moka fameux par le café, qui ne croît jusqu'à présent que dans cette province ; Mecca, où le grand prophète des musulmans établit le siège de son empire, et où tant de nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe viennent tous les ans baiser une pierre noire descendue du ciel, qui n'envoie pas souvent de pareilles pierres aux mortels ; mais il ne nous est pas permis de contenter notre curiosité. Nous voguons toujours pour arriver à Lisbonne, et de là à Roume.

Nous avons déjà passé la ligne équinoxiale, nous sommes descendus à terre au royaume de Mélinde, où les Portugais ont un port considérable. Notre équipage y a embarqué de l'ivoire, de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent et de l'or. Nous voici parvenus au grand Cap : c'est le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraissent pas descendus des enfans de *Brama*. La nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau ; ce tablier couvre leur joyau, dont les Hottentots sont idolâtres,

et

et pour lequel ils font des madrigaux et des chansons. Ces peuples vont tout nus. Cette mode est fort naturelle ; mais elle ne me paraît ni honnête ni habile. Un hottentot est bien malheureux ; il n'a plus rien à désirer quand il a vu la hottentote par devant et par derrière. Le charme des obstacles lui manque ; il n'y a plus rien de piquant pour lui. Les robes de nos Indiennes , inventées pour être troussées , marquent un génie bien supérieur. Je suis persuadé que le sage indien à qui nous devons le jeu des échecs et celui du trictrac , imagina aussi les ajustemens des dames pour notre félicité.

Nous resterons deux jours à ce cap qui est la borne du monde , et qui semble séparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis sur la couleur de ces peuples , sur le glossément dont ils se servent pour se faire entendre au lieu d'un langage articulé , sur leur figure , sur le tablier de leurs dames , plus je suis convaincu que cette race ne peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots , les Nègres et les Portugais descendent du même père. Cette idée est bien ridicule ; j'aimerais autant qu'on me dît que les poules , les arbres et l'herbe de ce pays-là viennent des poules , des arbres et de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

CINQUIEME LETTRE

D'Amabed.

Du 16 au soir, au cap dit de
Bonne-Espérance,

Voici bien une autre aventure. Le capitaine se promenait avec *Charme des yeux* et moi sur un grand plateau, au pied duquel la mer du Midi vient briser ses vagues. L'aumônier *Fa molto* a conduit notre jeune *Déra* tout doucement dans une petite maison nouvellement bâtie, qu'on appelle *un cabaret*. La pauvre fille n'y entendait point finesse et croyait qu'il n'y avait rien à craindre, parce que cet aumônier n'est pas dominicain. Bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le père *Fa tutto* a été jaloux de ce tête à tête. Il est entré dans le cabaret en furieux : il y avait deux matelots qui ont été jaloux aussi. C'est une terrible passion que la jalousie. Les deux matelots et les deux prêtres avaient beaucoup bu de cette liqueur qu'ils disent avoir été inventée par leur *Noé*, et dont nous prétendons que *Bacchus* est l'auteur : présent funeste qui pourrait être utile, s'il n'était pas si facile d'en abuser. Les Européens disent que

ce breuvage leur donne de l'esprit : comment cela peut-il être , puisqu'il leur ôte la raison ?

Les deux hommes de mer et les deux bonzes d'Europe se sont gourmés violemment , un matelot donnant sur *Fa tutto*, celui-ci sur l'aumônier , ce franciscain sur l'autre matelot qui rendait ce qu'il recevait ; tous quatre changeant de main à tout moment , deux contre deux , trois contre un , tous contre tous , chacun jurant , chacun tirant à soi notre infortunée qui jetait des cris lamentables. Le capitaine est accouru au bruit ; il a frappé indifféremment sur les quatre combattans ; et pour mettre *Déra* en fureté , il l'a menée dans son quartier où elle est enfermée avec lui depuis deux heures. Les officiers et les passagers , qui sont tous fort polis , se sont assemblés autour de nous , et nous ont assuré que les deux moines (c'est ainsi qu'ils les appellent) seraient punis sévèrement par le vice-dieu , dès qu'ils seraient arrivés à Roume. Cette espérance nous a un peu consolés.

Au bout de deux heures le capitaine est revenu en nous ramenant *Déra* avec des civilités et des complimens dont ma chère femme a été très-contente. O *Brama* , qu'il arrive d'étranges choses dans les voyages , et qu'il serait bien plus sage de rester chez soi !

S I X I E M E L E T T R E

D'Amabed pendant sa route.

JE ne t'ai point écrit depuis l'aventure de notre petite *Déra*. Le capitaine pendant la traversée a toujours eu pour elle des bontés très-distinguées. J'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme ; mais elle a feint d'être grosse de quatre mois. Les Portugais regardent les femmes grosses comme des personnes sacrées qu'il n'est pas permis de chagriner. C'est du moins une bonne coutume qui met en sûreté le cher honneur d'*Adaté*. Le dominicain a eu ordre de ne se présenter jamais devant nous , et il a obéi.

Le franciscain, quelques jours après la scène du cabaret , vint nous demander pardon. Je le tirai à part. Je lui demandai comment , ayant fait vœu de chasteté , il avait pu s'émanciper à ce point. Il me répondit : Il est vrai que j'ai fait ce vœu ; mais si j'avais promis que mon sang ne coulerait jamais dans mes veines , et que mes ongles et mes cheveux ne croîtraient pas , vous m'avouerez que je ne pourrais accomplir cette promesse. Au lieu de nous faire jurer d'être chastes , il fallait nous forcer à l'être , et rendre tous les moines eunuques.

Tant qu'un oiseau a ses plumes, il vole; le seul moyen d'empêcher un cerf de courir est de lui couper les jambes. Soyez très-sûr que les prêtres vigoureux comme moi, et qui n'ont point de femmes, s'abandonnent malgré eux à des excès qui font rougir la nature, après quoi ils vont célébrer les saints mystères.

J'ai beaucoup appris dans la conversation avec cet homme. Il m'a instruit de tous les mystères de la religion qui m'ont tous étonné. Le révérend père, *Ea tutto*, m'a-t-il dit, est un fripon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enseigne : pour moi, j'ai des doutes violens; mais je les écarte, je me mets un bandeau sur les yeux, je repousse mes pensées, et je marche comme je puis dans la carrière que je cours. Tous les moines sont réduits à cette alternative : ou l'incrédulité leur fait détester leur profession, ou la stupidité la leur rend supportable.

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a proposé de me faire chrétien? Je lui ai dit : Comment pouvez-vous me présenter une religion dont vous n'êtes pas persuadé vous-même, à moi qui suis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte existait cent quinze mille trois cents ans pour le moins, de votre aveu, avant qu'il y eût des franciscains dans le monde?

Ah! mon cher indien, m'a-t-il dit, si je pouvais réussir à vous rendre chrétien vous et la belle *Adatté*, je ferais crever de dépit ce maraud de dominicain qui ne croit pas à l'immaculée conception de la Vierge ! Vous feriez ma fortune ; je pourrais devenir *obispo* (h) ; ce serait une bonne action , et DIEU vous en ferait gré.

C'est ainsi, divin *Shastafid*, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui sont un composé d'erreur, de faiblesse, de cupidité et de bêtise, et d'autres qui sont des coquins conséquens et endurcis. J'ai fait part de ces conversations à *Charme des yeux* ; elle a souri de pitié. Qui l'eût cru que ce serait dans un vaisseau, en voguant vers les côtes d'Afrique, que nous apprendrions à connaître les hommes !

(h) *Obispo* est le mot portugais qui signifie *episcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'est dans aucun des quatre évangiles.

SEPTIEME LETTRE

D'Amabed.

QUEL beau climat que ces côtes méridionales ! mais quels vilains habitans ! quelles brutes ! plus la nature a fait pour nous , moins nous faisons pour elle. Nul art n'est connu chez tous ces peuples. C'est une grande question parmi eux s'ils sont descendus des singes , ou si les singes sont venus d'eux. Nos sages ont dit que l'homme est l'image de DIEU ; voilà une plaisante image de l'Etre éternel qu'un nez noir épaté , avec peu ou point d'intelligence ! Un temps viendra , sans doute , où ces animaux sauront bien cultiver la terre , l'embellir par des maisons et par des jardins , et connaître la route des astres : il faut du temps pour tout. Nous datons , nous autres , notre philosophie de cent quinze mille fix cents cinquante-deux ans ; en vérité , sauf le respect que je te dois , je pense que nous nous trompons ; il me semble qu'il faut bien plus de temps pour être arrivés au point où nous sommes. Mettons seulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable , autant pour écrire par le moyen d'un alphabet , autant pour la métallurgie , autant pour la

E 4

charrue et la navette, autant pour la navigation, et combien d'autres arts encore exigent-ils de siècles ! Les Chaldéens datent de quatre cents mille ans, et ce n'est pas encore assez.

Le capitaine a acheté, sur un rivage qu'on nomme Angola, six nègres qu'on lui a vendus pour le prix courant de six bœufs. Il faut que ce pays-là soit bien plus peuplé que le nôtre, puisqu'on y vend les hommes si bon marché ; mais aussi comment une si abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance ?

Le capitaine a quelques musiciens auprès de lui ; il leur a ordonné de jouer de leurs instrumens, et aussitôt ces pauvres nègres se sont mis à danser avec presque autant de justesse que nos éléphants. Est-il possible qu'aimant la musique ils n'aient pas su inventer le violon, pas même la musette ? Tu me diras, grand *Shastafid*, que l'industrie des éléphants même n'a pas pu parvenir à cet effort, et qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à répliquer.

HUITIEME LETTRE

D'Amabed.

L'ANNÉE est à peine révolue et nous voioi à la vue de Lisbonne, sur le fleuve du Tage qui depuis long-temps a la réputation de rouler de l'or dans ses flots. S'il est ainsi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher si loin? tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Lisbonne est, comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très-petit royaume. C'est la patrie de cet *Albuquerque* qui nous a fait tant de mal. J'avoue qu'il y a quelque chose de grand dans ces Portugais qui ont subjugué une partie de nos belles contrées. Il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'industrie et du courage.

Nous espérions *Charme des yeux* et moi entres dans la ville; mais on ne l'a pas permis, parce qu'on dit que nous sommes prisonniers du vice-dieu, et que le dominicain *Fa tutto*, le franciscain aumônier *Fa molto*, *Déra*, *Adaté* et moi nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait passer sur un autre vaisseau qui part pour la ville du vice-dieu.

Le capitaine est un vieux espagnol différent en tout du portugais qui en usait si poliment

avec nous. Il ne parle que par monosyllabes , et encore très-rarement ; il porte à sa ceinture des grains enfilés qu'il ne cesse de compter : on dit que c'est une grande marque de vertu.

Déra regrette fort l'autre capitaine ; elle trouve qu'il était bien plus civil. On a remis à l'espagnol une grosse liasse de papiers pour instruire notre procès en cour de Roume. Un scribe du vaisseau l'a lu à haute voix. Il prétend que le père *Fa tutto* sera condamné à ramer dans une des galères du vice-dieu , et que l'aumônier *Fa molto* aura le fouet en arrivant. Tout l'équipage est de cet avis ; le capitaine a ferré les papiers sans rien dire. Nous mettons à la voile. Que *Brama* ait pitié de nous , et qu'il te comble de ses faveurs ! *Brama* est juste ; mais c'est une chose bien singulière qu'étant né sur le rivage du Gange j'aie été jugé à Roume. On assure pourtant que la même chose est arrivée à plus d'un étranger.

NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

RIEN de nouveau ; tout l'équipage est silencieux et morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien : *Tout se conforme aux mœurs du maître.* Nous avons passé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes ; nous sommes entrés dans une autre mer semée d'îles. Il y en a une fort singulière ; elle est gouvernée par des religieux chrétiens qui portent un habit court et un chapeau , et qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet et une robe. Ils doivent aussi faire l'oraison. Nous avons mouillé dans une île plus grande et fort jolie, qu'on nomme Sicile, elle était bien plus belle autrefois ; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux , des déesses , des géans , des héros ; on y forgeait la foudre. Une déesse nommée *Cérès* la couvrit de riches moissons. Le vice-dieu a changé tout cela ; on y voit beaucoup de processions et de coupeurs de bourse.

D I X I E M E L E T T R E

D'Amabed.

ENFIN nous voici sur la terre sacrée du vice-dieu. J'avais lu dans le livre de l'aumônier que ce pays était d'or et d'azur ; que les murailles étaient d'émeraudes et de rubis , que les ruisseaux étaient d'huile , les fontaines de lait , les campagnes couvertes de vignes dont chaque cep produisait cent tonneaux de vin (i). Peut-être trouverons-nous tout cela quand nous serons auprès de Roume.

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode , qu'on appelle *la cité vieille*. Elle tombe en ruines , et est fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charrettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin , car la terre à droite et à gauche n'est point cultivée ; ce ne sont que des marais infects , des bruyères , des landes stériles. Nous n'avons vu dans le

(i) Il veut apparemment parler de la sainte Jérusalem décrite dans le livre exact de l'Apocalypse , dans *Justin* , dans *Tertullien* , *Irénée* et autres grands personnages ; mais on voit bien que ce pauvre brame n'en avait qu'une idée très-imparfaite.

chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau , sans chemise , qui nous demandaient l'aumône fièrement. Ils ne se nourrissent, nous a-t-on dit , que de petits pains très-plats qu'on leur donne gratis le matin, et ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux qui font cinq ou six mille pas pour obtenir, par leurs lamentations , la trentième partie d'une roupie , ce canton ferait un désert affreux. On nous avertit même que quiconque y passe la nuit est en danger de mort. Apparemment que DIEU est fâché contre son vicaire , puisqu'il lui a donné un pays qui est le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très-belle et très-fertile , et qu'elle n'est devenue si misérable que depuis le temps où ces vicaires s'en sont mis en possession.

Je t'écris , sage *Shastafid* , sur ma charrette pour me désennuyer. *Adatté* est bien étonnée. Je t'écirai dès que je serai dans Roume.

O N Z I E M E L E T T R E

D'Amabed.

Nous y voilà, nous y sommes dans cette ville de Roume. Nous arrivâmes hier en plein jour, le *trois du mois de la brabis*, qu'on dit ici le 15 mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions-nous à la porte dite de Saint-Pancrace (*k*), que nous avons vu deux troupes de spectres, dont l'une est vêtue comme notre aumônier, et l'autre comme le père *Fa tutto*. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, et un grand bâton sur lequel était sculpté un homme tout nu, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaient deux à deux, et chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette procession fut parvenue à notre charrette, une troupe cria, c'est saint *Fa tutto*; l'autre, c'est saint *Fa molto*. On baïsa leurs robes, le peuple se mit à genoux. Combien avez-vous converti d'indiens, mon révérend père? Quinze mille sept cents difait l'un; onze mille neuf cents, difait l'autre. Bénie soit la vierge *Marie*! Tout

(*k*) C'était autrefois la porte du Janicule: voyez comme la nouvelle Roume l'emporte sur l'ancienne.

le monde avait les yeux sur nous , tout le monde nous entourait. Sont-ce là de vos catéchumènes , mon révérend père ? Oui , nous les avons baptisés. Vraiment ils sont bien jolis. Gloire dans les hauts ! gloire dans les hauts !

Le père *Fa tutto* et le père *Fa molto* furent conduits , chacun par sa procession , dans une maison magnifique : pour nous , nous allâmes à l'auberge ; le peuple nous y suivit en criant *Cazzo , Cazzo* , en nous donnant des bénédictions , en nous baissant les mains , en donnant mille éloges à ma chère *Adaté* , à *Déra* et à moi-même. Nous ne revenions pas de notre surprise.

A peine fûmes-nous dans notre auberge qu'un homme vêtu d'une robe violette , accompagné de deux autres en manteau noir , vint nous féliciter sur notre arrivée. La première chose qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la *Propaganda* , si nous en avions besoin. Je ne fais pas ce que c'est que cette *propaganda*. Je lui répondis qu'il nous en restait encore avec beaucoup de diamans ; en effet j'avais eu le soin de cacher toujours ma bourse et une boîte de brillans dans mon caleçon. Aussitôt cet homme se prosterna presque devant moi , et me traita d'*excellence*. Son excellence la signora *Adaté* n'est-elle pas bien fatiguée du voyage ? ne va-t-elle pas se coucher ? Je crains de l'incommoder , mais je serai toujours à ses ordres.

Le signor *Amabed* peut disposer de moi; je lui enverrai un *cicéron* (1) qui sera à son service; il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux, quand ils seront repofés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraîchissement chez moi? j'aurai l'honneur de leur envoyer un carrosse.

Il faut avouer, mon divin *Shastafid*, que les Chinois ne sont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce seigneur se retira. Nous dormîmes six heures, la belle *Adaté* et moi. Quand il fut nuit, le carrosse vint nous prendre; nous allâmes chez cet homme civil. Son appartement était illuminé et orné de tableaux bien plus agréables que celui de l'homme tout nu que nous avons vu à Goa. Une très-nombreuse compagnie nous accabla de caresses, nous admira d'être indiens, nous félicita d'être baptisés, et nous offrit ses services pour tout le temps que nous voudrions rester à Rome.

Nous voulions demander justice du père *Fa tutto*; on ne nous donna pas le temps d'en parler. Enfin nous fûmes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil, et n'y comprenant rien.

(1) On fait qu'on appelle à Rome *cicérons* ceux qui font métier de montrer aux étrangers les antiquailles.

DOUZIEME LETTRE

D'Amabed.

AUJOURD'HUI nous avons reçu des visites sans nombre , et une princesse de *Piombino* nous a envoyé deux écuyers nous prier de venir dîner chez elle. Nous y sommes allés dans un équipage magnifique ; l'homme violet s'y est trouvé. J'ai su que c'est un des feigneurs , c'est-à-dire , un des valets du vice-dieu , qu'on appelle *préférés*, *prelati*. Rien n'est plus aimable, plus honnête que cette princesse de *Piombino*. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains et des perdrix l'a fort surprise. Le *préféré* nous a dit que, puisque nous étions baptisés, il fallait manger des perdrix , et boire du vin de *Montepulciano* ; que tous les vices-dieu en usaient ainsi ; que c'était la marque essentielle d'un véritable chrétien.

La belle *Adatté* a répondu avec sa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été baptisée dans le Gange. Eh mon Dieu, Madame, a dit le *préféré*, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe ! vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le père *Fa tutto* ; c'est pour nous

Romans. Tome III.

F

un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle supériorité notre religion a sur la vôtre ; et aussitôt il a couvert nos affiettes d'ailes de gelinotes. La princesse a bu à notre santé et à notre salut. On nous a pressés avec tant de grâces , on a dit tant de bons mots , on a été si poli , si gai , si séduisant , qu'enfin , enforcélés par le plaisir (j'en demande pardon à *Brama*), nous avons fait *Adaté* et moi la meilleure chère du monde , avec un ferme propos de nous laver dans le Gange jusqu'aux oreilles , à notre retour , pour effacer notre péché. On n'a pas douté que nous ne fussions chrétiens. Il faut , disait la princesse , que ce père *Fa tutto* soit un grand missionnaire ; j'ai envie de le prendre pour mon confesseur. Nous rougissions et nous baissions les yeux , ma pauvre femme et moi.

De temps en temps la signora *Adaté* faisait entendre que nous venions pour être jugés par le vice-dieu , et qu'elle avait la plus grande envie de le voir. Il n'y en a point , nous a dit la princesse ; il est mort , et on est occupé à présent à en faire un autre : dès qu'il sera fait , on vous présentera à sa sainteté. Vous serez témoin de la plus auguste fête que les hommes puissent jamais voir , et vous en serez le plus bel ornement. *Adaté* a répondu avec esprit ; et la princesse s'est prise d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eu une musique qui était, si j'ose le dire, supérieure à celle de Bénarès et de Maduré.

Après dîner la princesse a fait atteler quatre chars dorés : elle nous a fait monter dans le sien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des statues, des peintures. Le soir on a dansé. Je comparais secrètement cette réception charmante avec le cul de basse-fosse où nous avons été renfermés dans Goa : et je comprenais à peine comment le même gouvernement, la même religion pouvaient avoir tant de douceur et d'agrément dans Roume, et exercer au loin tant d'horreurs.

TREIZIEME LETTRE

D'Amabed.

TANDIS que cette ville est partagée soudement en petites factions pour élire un vice-dieu, que ces factions animées de la plus forte haine se ménagent toutes avec une politesse qui ressemble à l'amitié, que le peuple regarde les pères *Fa tutto* et *Fa molto* comme les favoris de la Divinité, qu'on s'empresse autour de nous avec une curiosité respectueuse, je fais, mon cher *Shastafid*, de profondes réflexions sur le gouvernement de Roume.

F 2

Je le compare au repas que nous a donné la princesse de *Piombino*. La salle était propre, commode et parée ; l'or et l'argent brillaient sur les buffets ; la gaieté , l'esprit et les grâces animaient les convives ; mais dans les cuisines le sang et la graisse coulaient ; les peaux des quadrupèdes , les plumes des oiseaux et leurs entrailles pêle-mêle amoncelées soulevaient le cœur , et répandaient l'infection.

Telle est , ce me semble , la cour romaine ; polie et flatteuse chez elle , ailleurs brouillonne et tyrannique. Quand nous disons que nous espérons avoir justice de *Fa tutto* , on se met doucement à rire ; on nous dit que nous sommes trop au-dessus de ces bagatelles ; que le gouvernement nous considère trop pour souffrir que nous gardions le souvenir d'une telle *facétie* ; que les *Fa tutto* et les *Fa molto* sont des espèces de singes élevés avec soin pour faire des tours de passe-passe devant le peuple ; et on finit par des protestations de respect et d'amitié pour nous. Quel parti veux-tu que nous prenions , grand *Shastafid* ? Je crois que le plus sage est de rire comme les autres , et d'être poli comme eux. Je veux étudier Roume , elle en vaut la peine.

QUATORZIEME LETTRE

D'Amabed.

Ilya un assez grand intervalle entre ma dernière lettre et la présente. J'ai lu , j'ai vu , j'ai conversé , j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais sur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement romain et sa religion. J'en parlais hier à un théologien du vice-dieu. Un théologien est dans cette cour ce que sont les derniers valets dans une maison ; ils font la grosse besogne , portent les ordures ; et s'ils y trouvent quelque chiffon qui puisse servir , ils le mettent à part pour le besoin.

Je lui disais : Votre Dieu est né dans une étable entre un bœuf et un âne ; il a été élevé , a vécu , est mort dans la pauvreté ; il a ordonné expressément la pauvreté à ses disciples ; il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier ni dernier , et que celui qui voudrait commander aux autres les servirait : cependant je vois ici qu'on fait exactement tout le contraire de ce que veut votre Dieu. Votre culte même est tout différent du sien. Vous obligez les hommes à croire des choses dont il n'a pas dit un seul mot.

Tout cela est vrai , m'a-t-il répondu. Notre Dieu n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépens des peuples , et de ravir le bien d'autrui ; mais il l'a commandé virtuellement. Il est né entre un bœuf et un âne ; mais trois rois sont venus l'adorer dans une écurie. Les bœufs et les ânes figurent les peuples que nous enseignons , et les trois rois figurent tous les monarques qui sont à nos pieds. Ses disciples étaient dans l'indigence ; donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richesses : car , si ces premiers vices-dieu n'eurent besoin que d'un écu , ceux d'aujourd'hui ont un besoin pressant de dix millions d'écus : or , être pauvre , c'est n'avoir précisément que le nécessaire ; donc nos maîtres , n'ayant pas même le nécessaire , accomplissent la loi de la pauvreté à la rigueur.

Quant aux dogmes , notre Dieu n'écrivit jamais rien , et nous savons écrire ; donc c'est à nous d'écrire les dogmes : aussi les avons-nous fabriqués avec le temps selon le besoin. Par exemple , nous avons fait du mariage le signe visible d'une chose invisible : cela fait que tous les procès suscités pour cause de mariage ressortissent de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume , parce que nous seuls pouvons voir des choses invisibles. C'est une source abondante de trésors qui

coulent dans notre chambre sacrée des finances pour étancher la soif de notre pauvreté.

Je lui demandai si la chambre sacrée n'avait pas encore d'autres ressources. Nous n'y avons pas manqué, dit-il ; nous tirons parti des vivans et des morts. Par exemple , dès qu'une ame est trépassée , nous l'envoyons dans une infirmerie ; nous lui faisons prendre médecine dans l'apothicairerie des ames ; et vous ne sauriez croire combien cette apothicairerie nous vaut d'argent. Comment cela , Monsignor ? car il me semble que la bourse d'une ame est d'ordinaire assez mal garnie. Cela est vrai , Signor ; mais elles ont des parens qui sont bien aises de retirer leurs parens morts de l'infirmerie , et de les faire placer dans un lieu plus agréable. Il est triste pour une ame de passer toute une éternité à prendre médecine. Nous composons avec les vivans ; ils achètent la santé des ames de leurs défunts parens , les uns plus cher , les autres à meilleur compte , selon leurs facultés. Nous leur délivrons des billets pour l'apothicairerie. Je vous assure que c'est un de nos meilleurs revenus.

Mais , Monsignor , comment ces billets parviennent-ils aux ames ? Il se mit à rire. C'est l'affaire des parens , dit-il ; et puis ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir incontestable sur les choses invisibles.

Ce monsignor me paraît bien deffalé ; je me forme beaucoup avec lui , et je me sens déjà tout autre.

QUINZIEME LETTRE

D'Amabed.

Tu dois favoir , mon cher *Shastafid* , que le cicéron à qui monsignor m'a recommandé , et dont je t'ai dit un mot dans mes précédentes lettres , est un homme fort intelligent qui montre aux étrangers les curiosités de l'ancienne Roume et de la nouvelle. L'une et l'autre , comme tu le vois , ont commandé aux rois ; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée , et les derniers par leur plume. La discipline militaire donna l'empire aux *Césars* dont tu connais l'histoire : la discipline monastique donne une autre espèce d'empire à ces vices-dieu qu'on appelle *papes*. On voit des processions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les cicérons expliquent tout cela aux étrangers ; ils leur fournissent des livres et des filles. Pour moi , qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle *Adaté* , tout jeune que je suis , je me borne aux livres , et j'étudie principalement la religion du pays , qui me divertit beaucoup.

Je

Jelifais avec mon cicéron l'histoire de la vie du Dieu du pays : elle est fort extraordinaire. C'était un homme qui séchait des figuiers d'une seule parole, qui changeait l'eau en vin, et qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis : tu sais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins ; ils lui demandèrent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'empereur ; il leur répondit : Rendez au prince ce qui est au prince ; mais rendez à DIEU ce qui est à DIEU. Cette réponse me paraît sage ; nous en parlions, mon cicéron et moi, lorsque monsignor est entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de son Dieu, et je l'ai prié de m'expliquer comment sa chambre des finances observait ce précepte en prenant tout pour elle, et en ne donnant rien à l'empereur : car tu dois savoir que, bien que les Romains aient un vicedieu, ils ont un empereur aussi auquel même ils donnent le titre de *roi des Romains*. Voici ce que cet homme très-avisé m'a répondu :

Il est vrai que nous avons un empereur ; mais il ne l'est qu'en peinture ; il est banni de Roume ; il n'y a pas seulement une maison ; nous le laissons habiter auprès d'un grand fleuve qui est gelé quatre mois de l'année, dans un pays dont le langage écorche nos oreilles. Le véritable empereur est le pape,

Romans. Tome III.

G

puisque'il règne dans la capitale de l'empire. Ainsi *rendez à l'empereur* veut dire rendez au pape ; *rendez à Dieu* signifie encore rendez au pape , puisque'en effet il est vice-dieu. Il est seul le maître de tous les cœurs et de toutes les bourses. Si l'autre empereur , qui demeure sur un grand fleuve , osait seulement dire un mot , alors nous souleverions contre lui tous les habitans des rives du grand fleuve , qui font , pour la plupart , de gros corps sans esprit , et nous armerions contre lui les autres rois , qui partageraient avec lui ses dépouilles.

Te voilà au fait , divin *Shastafid* , de l'esprit de Roume. Le pape est en grand ce que le *dalai lama* est en petit : s'il n'est pas immortel comme le *lama* , il est tout-puissant pendant sa vie ; ce qui vaut bien mieux. Si quelquefois on lui résiste , si on le dépose , si on lui donne des soufflets , ou si même on le tue (*m*)

(*m*) *Jean VIII* , assassiné à coups de marteau par un mari jaloux.

Jean X , amant de *Thiodora* , étranglé dans son lit.

Etienne VIII , enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui *Saint-Ange*.

Etienne IX , sabré au visage par les Romains.

Jean XII , déposé par l'empereur *Othon I* , assassiné chez une de ses maîtresses

Benoit V , exilé par l'empereur *Othon I*.

Benoit VII , étranglé par le bâtard de *Jean X*.

Benoit IX , qui acheta le pontificat , lui troisième , et revendit sa part , &c. &c. Ils étaient tous infallibles.

entre les bras de sa maîtresse , comme il est arrivé quelquefois ; ces inconvéniens n'attaquent jamais son divin caractère. On peut lui donner cent coups d'étrivières ; mais il faut toujours croire tout ce qu'il dit. Le pape meurt ; la papauté est immortelle. Il y a eu trois ou quatre vice-dieu à la fois qui disputaient cette place. Alors la divinité était partagée entre eux : chacun en avait sa part ; chacun était infallible dans son parti.

J'ai demandé à monsignor par quel art sa cour est parvenue à gouverner toutes les autres cours. Il faut peu d'art , me dit-il , aux gens d'esprit pour conduire les fots. J'ai voulu savoir si on ne s'était jamais révolté contre les décisions du vice-dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes assez téméraires pour lever les yeux , mais qu'on les leur avait crevés aussitôt , ou qu'on avait exterminé ces misérables , et que ces révoltes n'avaient jamais servi jusqu'à présent qu'à mieux affermir l'infaillibilité sur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau vice-dieu. Les cloches sonnent , on frappe les tambours , les trompettes éclatent , le canon tire , cent mille voix lui répondent. Je t'informerais de tout ce que j'aurai vu.

S E I Z I E M E L E T T R E

D'Amabed.

Ce fut le 25 du mois du *crocodile*, et le 13 de la planète de Mars, comme on dit ici, que des hommes vêtus de rouge et inspirés élurent l'homme infallible, devant qui je dois être jugé aussi-bien que *Charme des yeux*, en qualité d'*apostata*.

Ce dieu en terre s'appelle *Leone*, dixième du nom. C'est un très-bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans, et fort aimable; les femmes sont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'est bien connu encore qu'en Europe, mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indoustan. On croyait qu'il en mourrait; et c'est pourquoi on l'a élu, afin que cette sublime place fût bientôt vacante; mais il est guéri, et il se moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été si magnifique que son couronnement; il y a dépensé cinq millions de roupies pour subvenir aux nécessités de son Dieu qui a été si pauvre. Je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos fêtes: elles se sont succédées si rapidement; il a fallu passer par tant de plaisirs, que le loisir a été impossible.

Le vice-dieu *Leone* a donné des divertissemens dont tu n'as point d'idée. Il y en a un surtout qu'on appelle *comédie*, qui me plaît beaucoup plus que tous les autres ensemble. C'est une représentation de la vie humaine; c'est un tableau vivant; les personnages parlent et agissent; ils exposent leurs intérêts; ils développent leurs passions; ils remuent l'ame des spectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le pape est intitulée *La Mandragore*. Le sujet de la pièce est un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de son voisin. Il engage avec de l'argent un moine, un *Fa tutto* ou un *Fa molto* à séduire sa maîtresse et à faire tomber son mari dans un piège ridicule. On se moque tout le long de la pièce de la religion que l'Europe professe, dont Roume est le centre, et dont le siège papal est le trône. De tels plaisirs te paraîtront peut-être indécens, mon cher et pieux *Shastafid*. *Charme des yeux* en a été scandalisée; mais la comédie est si jolie, que le plaisir l'a emporté sur le scandale.

Les festins, les bals, les belles cérémonies de la religion, les danseurs de corde se font succédés tour à tour sans interruption. Les bals surtout sont fort plaisans. Chaque personne invitée au bal met un habit étranger et un visage de carton par-dessus le sien. On tient

sous ce déguisement des propos à faire éclater de rire. Pendant le repas il y a toujours une musique très-agréable ; enfin c'est un enchantement.

On m'a conté qu'un vice-dieu , prédécesseur de *Leone* , nommé *Alexandre* , fixième du nom , avait donné aux noces d'une de ses bâtardes une fête bien plus extraordinaire. Il y fit danser cinquante filles toutes nues. Les brachmanes n'ont jamais institué de pareilles danses : tu vois que chaque pays a ses coutumes. Je t'embrasse avec respect , et je te quitte pour aller danser avec ma belle *Adaté*. Que *Birma* te comble de bénédictions !

DIX-SEPTIEME LETTRE

D'Amabed. .

VRAIMENT , mon grand brame , tous les vice-dieu n'ont pas été si plaisans que celui-ci. C'est un plaisir de vivre sous sa domination. Le défunt , nommé *Jules* , était d'un caractère différent ; c'était un vieux soldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou ; toujours à cheval , toujours le casque en tête , distribuant des bénédictions et des coups de sabre , attaquant tous , ses voisins , damnant leurs

ames et tuant leurs corps autant qu'il le pouvait : il est mort d'un accès de colère. Quel diable de vice-dieu on avait là ! croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les rois de leurs royaumes ? Il s'avisa de détrôner de cette manière le roi d'un pays assez beau qu'on appelle la France. Ce roi était un fort bon homme : il passe ici pour un sot , parce qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre prince fut obligé d'assembler un jour les plus savans hommes de son royaume (n) pour leur demander s'il lui était permis de se défendre contre un vice-dieu qui le détrônait avec du papier. C'est être bien bon que de faire une question pareille ! j'en témoignais ma surprise au monsignor violet qui m'a pris en amitié. Est-il possible , lui disais-je , qu'on

(n) Le pape *Jules II* excommunia le roi de France *Louis XII*, en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, et le donna au premier qui voudrait s'en saisir. Cette excommunication et cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'insolence et de ridicule. Mais depuis *Grégoire VII*, il n'y eut presque aucun évêque de Rome qui ne fît, ou qui ne voulût faire et défaire des souverains , selon son bon plaisir. Tous les souverains méritaient cet infame traitement, puisqu'ils avaient été assez imbécilles pour fortifier eux-mêmes chez leurs sujets l'opinion de l'infailibilité du pape et son pouvoir sur toutes les églises. Ils s'étaient donné eux-mêmes des fers qu'il était très-difficile de briser. Le gouvernement fut par-tout un chaos formé par la superstition. La raison n'a pénétré que très-tard chez les peuples de l'Occident ; elle a guéri quelques blessures que cette superstition, ennemie du genre-humain , avait faites aux hommes ; mais il en reste encore de profondes cicatrices.

soit si sot en Europe ? J'ai bien peur , me dit-il , que les vice-dieu n'abusent tant de la complaisance des hommes , qu'à la fin ils leur donneront de l'esprit.

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te surprendra , docte et pénétrant *Shastafid* , c'est qu'il ne s'en fit point sous le vice-dieu *Alexandre* qui régnait avant *Jules*. Il se faisait assassiner , pendre , noyer , empoisonner impunément tous les seigneurs ses voisins. Un de ses cinq bâtards fut l'instrument de cette foule de crimes à la vue de toute l'Italie. Comment les peuples persistèrent-ils dans la religion de ce monstre ! c'est celui-là même qui se faisait danser les filles sans aucun ornement superflu. Ses scandales devaient inspirer le mépris , ses barbaries devaient aiguïser contre lui mille poignards : cependant il vécut honoré et paisible dans sa cour. La raison en est , à mon avis , que les prêtres gagnaient à tous ses crimes , et que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples , ils briseront leurs liens. Cent coups de belier n'ont pu ébranler le colosse , un caillou le jettera par terre. C'est ce que disent ici les gens déliés qui se piquent de prévoir.

Enfin les fêtes sont finies ; il n'en faut pas trop ; rien ne lasse comme les choses extraor-

dinaires devenues communes. Il n'y a que les besoins renaissans qui puissent donner du plaisir tous les jours. Je me recommande à tes saintes prières.

DIX-HUITIEME LETTRE

D'Amabed.

L'INFAILLIBLE nous a voulu voir en particulier , *Charme des yeux* et moi. Notre monsignor nous a conduits dans son palais. Il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le vice-dieu nous a fait baiser son pied droit en se tenant les côtés de rire. Il nous a demandé si le père *Fa tutto* nous avait convertis , et si en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le père *Fa tutto* était un insolent ; et le pape s'est mis à rire encore plus fort. Il a donné deux baisers à ma femme et à moi aussi.

Ensuite il nous a fait asseoir à côté de son petit lit de baise-pieds. Il nous a demandé comment on faisait l'amour à Bénarès , à quel âge on mariait communément les filles , si le grand *Brama* avait un sérail. Ma femme rougissait ; je répondais avec une modestie respectueuse : ensuite il nous a congédiés , en

nous recommandant le christianisme , en nous embrassant , et en nous donnant de petites claques sur les fesses en signe de bonté. Nous avons rencontré en sortant les pères *Fa tutto* et *Fa molto* qui nous ont baisé le bas de la robe. Le premier moment , qui commande toujours à l'ame , nous a fait d'abord reculer avec horreur, ma femme et moi ; mais le violet nous a dit : Vous n'êtes pas encore entièrement formés ; ne manquez pas de faire mille caresses à ces bons pères ; c'est un devoir essentiel dans ce pays-ci d'embrasser ses plus grands ennemis : vous les ferez empoisonner, si vous pouvez , à la première occasion ; mais en attendant vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. Je les embrassai donc ; mais *Charme des yeux* leur fit une révérence fort sèche , et *Fa tutto* la lorgnait du coin de l'œil en s'inclinant jusqu'à terre devant elle. Tout ceci est un enchantement ; nous passons nos jours à nous étonner. En vérité , je doute que Maduré soit plus agréable que Roume.

DIX-NEUVIEME LETTRE

D'Amabed.

POINT de justice du père *Fa tutto*. Hier notre jeune *Déra* s'avisa d'aller le matin , par curiosité , dans un petit temple. Le peuple était à genoux ; un brame du pays , vêtu magnifiquement , se courbait sur une table ; il tournait le derrière au peuple. On dit qu'il se fait DIEU. Dès qu'il eut fait DIEU , il se montra par devant. *Déra* fit un cri et dit : Voilà le coquin qui m'a violée. Heureusement , dans l'excès de sa douleur et de sa surprise , elle prononça ces paroles en indien. On m'assure que si le peuple les avait comprises , la canaille se serait jetée sur elle comme sur une sorcière. *Fa tutto* lui répondit en italien : Ma fille , la grâce de la vierge *Marie* soit avec vous ; parlez plus bas. Elle revint tout éperdue nous conter la chose. Nos amis nous ont conseillé de ne nous jamais plaindre. Ils nous ont-dit que *Fa tutto* est un saint , et qu'il ne faut jamais mal parler des saints. Que veux-tu ? ce qui est fait est fait. Nous prenons en patience tous les agrémens qu'on nous fait goûter dans ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choses dont nous ne

nous doutions pas. On se forme beaucoup par les voyages.

Il est venu à la cour de *Leone* un grand poète : son nom est messer *Ariosto* ; il n'aime pas les moines : voici comme il parle d'eux.

*Non fa quel che sia amor , non fa che vaglia
La caritade ; et quindi avien che i frati
Sono sì ingorda et sì crudel sanaglia.*

Cela veut dire en indien :

*Modermen sebar esò
La te ben sofa meso.*

Tu sens quelle supériorité la langue indienne, qui est si antique , conservera toujours sur tous les jargons nouveaux de l'Europe : nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet *Ariosto* dise que les moines sont de la canaille ; mais je ne fais pourquoi il prétend qu'ils ne connaissent point l'amour : hélas ! nous en savons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouissent et qu'ils n'aiment point.

VINGTIÈME LETTRE

D'Amabed.

IL y a quelques jours , mon cher grand brame , que je ne t'ai écrit. Les empressements dont on nous honore en sont la cause. Notre monsignor nous donna un excellent repas , avec deux jeunes gens vêtus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité est *cardinal* , comme qui dirait *gond de porte* ; l'un est le cardinal *Sacripante* , et l'autre le cardinal *Faquinetti*. Ils sont les premiers de la terre après le vice-dieu : aussi sont-ils intitulés *vicaire du vicaire*. Leur droit , qui est sans doute droit divin , est d'être égaux aux rois et supérieurs aux princes , et d'avoir surtout d'immenses richesses. Ils méritent bien tout cela , vu la grande utilité dont ils sont au monde.

Ces deux gentilshommes , en dînant avec nous , proposèrent de nous mener passer quelques jours à leurs maisons de campagne ; car c'est à qui nous aura. Après s'être disputé la préférence le plus plaisamment du monde , *Faquinetti* s'est emparé de la belle *Adaté* , et j'ai été le partage de *Sacripante* , à condition qu'ils changeraient le lendemain , et que le troisième jour nous nous rassemblerions tous quatre.

Déra était du voyage. Je ne fais comment te conter ce qui nous est arrivé; je vais pourtant essayer de m'en tirer.

Ici finit le manuscrit de lettres d'*Amabed*. On a cherché dans toutes les bibliothèques de Maduré et de Bénarès la suite de ces lettres; il est sûr qu'elle n'existe pas.

Ainsi, supposé que quelque malheureux faussaire imprime jamais le reste des aventures des deux jeunes indiens, *nouvelles lettres d'Amabed*, *nouvelles lettres de Charme des yeux*, *réponses du grand brame Shastafid*, le lecteur peut être sûr qu'on le trompe et qu'on l'ennuie, comme il est arrivé cent fois en cas pareil.

Fin des Lettres d'Amabed.

② *Fict. - Fix.*

HISTOIRE
DE JENNI,
O U
L'ATHÉE ET LE SAGE.

P A R M. S H E R L O C.

TRADUIT PAR M. DE LA CAILLE. (*)

(*) Nous n'avons cru devoir faire aucune remarque sur cet ouvrage par des raisons que devineront sans peine ceux qui connaissent le but que l'auteur avait en l'écrivant.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE JENNI,

O U

L'ATHÉE ET LE SAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Vous me demandez , Monsieur , quelques détails , sur notre ami , le respectable *Freind* , et sur son étrange fils. Le loisir dont je jouis enfin après la retraite de milord *Peterboroug* me permet de vous satisfaire. Vous serez aussi étonné que je l'ai été , et vous partagerez tous mes sentimens.

Vous n'avez guère vu ce jeune et malheureux *Jenni* , ce fils unique de *Freind* , que son père mena avec lui en Espagne lorsqu'il était chapelain de notre armée , en 1705. Vous partîtes pour Alep avant que milord assiégeât Barcelone ; mais vous avez raison de me dire que *Jenni* était de la figure la plus aimable et la plus engageante , et qu'il annonçait du courage et de l'esprit. Rien n'est plus vrai ;

Romans. Tome III.

H

on ne pouvait le voir sans l'aimer. Son père l'avait d'abord destiné à l'Eglise ; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état qui demande tant d'art , de ménagement et de finesse , ce père sage aurait cru faire un crime et une sottise de forcer la nature.

Jenni n'avait pas encore vingt ans. Il voulut absolument servir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui que nous emportâmes , et où le prince de Hesse fut tué. Notre pauvre *Jenni* blessé fut prisonnier et mené dans la ville. Voici un récit très-fidèle de ce qui lui arriva depuis l'attaque de Mont-Joui jusqu'à la prise de Barcelone. Cette relation est d'une catalane un peu trop libre et trop naïve ; de tels écrits ne vont point jusqu'au cœur du sage. Je pris cette relation chez elle lorsque j'entrai dans Barcelone à la suite de milord *Peterboroug*. Vous la lirez sans scandale comme un portrait fidèle des mœurs du pays.

*Aventure d'un jeune anglais nommé Jenni ,
écrite de la main de dona las Nalgas.*

LORSQU'ON nous dit que les mêmes sauvages qui étaient venus par l'air d'une île inconnue nous prendre Gibraltar venaient assiéger notre belle ville de Barcelone , nous

commençâmes par faire des neuvaines à la sainte Vierge de Manrèze ; ce qui est assurément la meilleure manière de se défendre.

Ce peuple, qui venait nous attaquer de si loin , s'appelle d'un nom qu'il est difficile de prononcer , car c'est *English*. Notre révérend père inquisiteur don *Jeronimo Bueno Caracucador* prêcha contre ces brigands. Il lança contre eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino. Il nous assura que les *English* avaient des queues de singes , des pattes d'ours et des têtes de perroquets ; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme les hommes , mais qu'ils sifflaient presque toujours ; que de plus ils étaient notoirement hérétiques ; que la sainte Vierge , qui est très-favorable aux autres pécheurs et péchereuses , ne pardonnait jamais aux hérétiques , et que par conséquent ils seraient tous infailliblement exterminés , surtout s'ils se présentaient devant le Mont-Joui. A peine avait-il fini son sermon que nous apprîmes que le Mont-Joui était pris d'assaut.

Le soir on nous conta qu'à cet assaut nous avions blessé un jeune *english*, et qu'il était entre nos mains. On cria dans toute la ville , *vittoria , vittoria* , et on fit des illuminations.

La *dona Boca Vermeja* , qui avait l'honneur d'être maîtresse du révérend père inquisiteur,

H 2

eut une extrême envie de voir comment un animal english et hérétique était fait. C'était mon intime amie : j'étais aussi curieuse qu'elle. Mais il fallut attendre qu'il fût guéri de sa blessure ; ce qui ne tarda pas.

Nous sûmes bientôt après qu'il devait prendre les bains chez mon cousin-germain *Elvob*, le baigneur, qui est, comme on fait, le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monstre redoubla dans mon amie *Boca Vermeja*. Nous n'eûmes point de cesse, point de repos, nous n'en donnâmes point à mon cousin le baigneur, jusqu'à ce qu'il nous eût cachées dans une petite garde-robe, derrière une jaloufie par laquelle on voyait la baignoire. Nous y entrâmes sur la pointe du pied, sans faire aucun bruit, sans parler, sans oser respirer, précisément dans le temps que l'english sortait de l'eau. Son visage n'était pas tourné vers nous, il ôta un petit bonnet sous lequel étaient renoués ses cheveux blonds qui descendirent en grosses boucles, sur la plus belle chute de reins que j'aye vue de ma vie ; ses bras, ses cuisses, ses jambes me parurent d'un charnu, d'un fini, d'une élégance qui approche, à mon gré, de l'*Apollon* du Belveder de Rome, dont la copie est chez mon oncle le sculpteur.

Dona Boca Vermeja était extasiée de surprise

et d'enchantement. J'étais faisie comme elle ; je ne pus m'empêcher de dire, *oh che hermoso muchacho* ! Ces paroles qui m'échappèrent firent tourner le jeune homme. Ce fut bien pis alors ; nous vîmes le visage d'*Adonis* sur le corps d'un jeune *Hercule*. Il s'en fallut peu que *dona Boca Vermeja* ne tombât à la renverse et moi aussi. Ses yeux s'allumèrent et se couvrirent d'une légère rosée , à travers laquelle on entrevoyait des traits de flamme. Je ne fais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle : *Saint Jacques*, me dit-elle , et sainte *Vierge* ! est-ce ainsi que font faits les hérétiques ? eh , qu'on nous a trompées !

Nous sortîmes le plus tard que nous pûmes. *Boca Vermeja* fut bientôt éprise du plus violent amour pour le monstre hérétique. Elle est plus belle que moi , je l'avoue ; et j'avoue aussi que je me sentis doublement jalouse. Je lui représentai qu'elle se damnait en trahissant le révérend père inquisiteur don *Jeronimo Bueno Caracucarador* pour un english. Ah ! ma chère *las Nalgas* , me dit-elle (car *las Nalgas* est mon nom), je trahirais *Melchisédech* pour ce beau jeune homme. Elle n'y manqua pas , et puisqu'il faut tout dire , je donnai secrètement plus de la dixme des offrandes.

Un des familiers de l'inquisition , qui

entendait quatre messes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manrèze la destruction des English , fut instruit de nos actes de dévotion. Le révérend père don *Caracucarador* nous donna le fouet à toutes deux. Il fit saisir notre cher english par vingt-quatre alguazils de la sainte hermandad. *Jenni* en tua cinq , et fut pris par les dix-neuf qui restaient. On le fit reposer dans un caveau bien frais. Il fut destiné à être brûlé le dimanche suivant en cérémonie, orné d'un grand fan-benito et d'un bonnet en pain de sucre, en l'honneur de notre Sauveur et de la Vierge *Marie* sa mère. Don *Caracucarador* prépara un beau sermon ; mais il ne put le prononcer , car le dimanche même la ville fut prise à quatre heures du matin.

Ici finit le récit de *dona las Nalgas*. C'était une femme qui ne manquait pas d'un certain esprit que les espagnols appellent *agudeza*.

C H A P I T R E I I.

*Suite des aventures du jeune anglais Jenni
et de celles de monsieur son père, docteur en
théologie, membre du parlement et de la
société royale.*

Vous savez quelle admirable conduite tint le comte de *Peterboroug* dès qu'il fut maître de *Barcelone* ; comme il empêcha le pillage ; avec quelle sagacité prompte il mit ordre à tout ; comme il arracha la duchesse de *Popoli* des mains de quelques soldats allemands ivres, qui la volaient et qui la violaient. Mais vous peindrez - vous bien la surprise , la douleur , l'anéantissement , la colère , les larmes , les transports de notre ami *Freind*, quand il apprit que *Jenni* était dans les cachots du Saint-Office , et que son bûcher était préparé ? Vous savez que les têtes les plus froides sont les plus animées dans les grandes occasions. Vous eussiez vu ce père , que vous avez connu si grave et si imperturbable , voler à l'autre de l'inquisition plus vite que nos chevaux de race ne courent à *Neumarket*. Cinquante soldats qui le suivaient hors d'haleine étaient toujours à deux cents pas de lui.

Il arrive , il entre dans la caverne. Quel moment ! que de pleurs et que de joie ! vingt victimes destinées à la même cérémonie que *Jenni* sont délivrées. Tous ces prisonniers s'arment ; tous se joignent à nos soldats ; ils démoliſſent le Saint-Office en dix minutes , et déjeûnent ſur ſes ruines avec le vin et les jambons des inſiſteurs.

Au milieu de ce fracas , et des fanfares , et des tambours , et du retentissement de quatre cents canons qui annonçaient notre victoire à la Catalogne , notre ami *Freind* avait repris la tranquillité que vous lui connaisſez. Il était calme comme l'air dans un beau jour après un orage. Il élevait à DIEU un cœur auffi ſerein que ſon viſage , lorsqu'il vit ſortir du ſoupirail d'une cave un ſpectre noir en ſurplis , qui ſe jeta à ſes pieds , et qui lui criait miſéricorde. Qui es-tu ? lui dit notre ami ; viens-tu de l'enfer ? A peu-près , répondit l'autre ; je ſuis don *Jeronimo Bueno Caracucarador* , inſiſteur pour la foi ; je vous demande très-humblement pardon d'avoir voulu cuire monſieur votre ſils en place publique ; je le prenais pour un juif.

Eh , quand il ſerait juif , répondit notre ami avec ſon ſang froid ordinaire , vous ſied - il bien , M. *Caracucarador* , de cuire des gens , parce qu'ils ſont deſcendus d'une race qui
habitait

habitait autrefois un petit canton pierreux tout près du désert de Syrie ? Que vous importe qu'un homme ait un prépuce ou qu'il n'en ait pas , et qu'il fasse sa pâque dans la pleine lune rousse , ou le dimanche d'après ? Cet homme est juif , donc il faut que je le brûle ; et tout son bien m'appartient. Voilà un très-mauvais argument ; on ne raisonne point ainsi dans la société royale de Londres.

Savez-vous bien , M. *Caracucarador* , que JESUS-CHRIST était juif , qu'il naquit , vécut et mourut juif , qu'il fit sa pâque en juif dans la pleine lune ; que tous ses apôtres étaient juifs , qu'ils allèrent dans le temple juif après son malheur , comme il est dit expressément ; que les quinze premiers évêques secrets de Jérusalem étaient juifs ? mon fils ne l'est pas , il est anglican : quelle idée vous a passé par la tête de le brûler ?

L'inquisiteur *Caracucarador* , épouvanté de la science de M. *Freind* , et toujours prosterné à ses pieds , lui dit : Hélas ! nous ne savions rien de tout cela dans l'université de Salamanque. Pardon , encore une fois ; mais la véritable raison est que M. votre fils m'a pris ma maîtresse *Boca Vermeja*. Ah ! s'il vous a pris votre maîtresse repartit *Freind* , c'est autre chose ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui. Il n'y a pourtant pas là une raison

suffisante , comme dit *Leibnitz* , pour brûler un jeune homme : il faut proportionner les peines aux délits. Vous autres chrétiens de delà la mer Britannique , en tirant vers le Sud, vous avez plutôt fait cuire un de vos frères , soit le conseiller *Anne Dubourg* , soit *Michel Servet* , soit tous ceux qui furent ards sous *Philippe II* , surnommé *le discret* , que nous ne fessons rôtir un rost-bif à Londres. Mais qu'on m'aille chercher M^{lle} *Boca Vermeja* , et que je sache d'elle la vérité.

Boca Vermeja fut amenée pleurante et embellie par ses larmes , comme c'est l'usage. Est-il vrai , Mademoiselle , que vous aimiez tendrement don *Caracucarador* , et que mon fils *Jenni* vous ait prise à force ? — A force ! M. l'Anglais ! c'était assurément du meilleur de mon cœur. Je n'ai jamais rien vu de si beau et de si aimable que M. votre fils ; et je vous trouve bien heureux d'être son père. C'est moi qui lui ai fait toutes les avances ; il les mérite bien : je le suivrai jusqu'au bout du monde , si le monde a un bout. J'ai toujours dans le fond de mon ame détesté ce vilain inquisiteur ; il m'a fouettée presque jusqu'au sang , moi et M^{lle} *las Nalgas*. Si vous voulez me rendre la vie douce , vous ferez pendre ce scélérat de moine à ma fenêtre , tandis que je jurerais à M. votre fils un amour éternel ;

heureuse si je pouvais jamais lui donner un fils qui vous ressemble!

En effet, pendant que *Boca Vermeja* prononçait ces paroles naïves, milord *Peterboroug* envoyait chercher l'inquisiteur *Caracucarador* pour le faire pendre. Vous ne serez pas surpris quand je vous dirai que M. *Freind* s'y opposa fortement. Que votre juste colère, dit-il, respecte votre générosité; il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la chose est absolument nécessaire pour le salut du prochain. Les Espagnols diraient que les Anglais sont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent. Cela pourrait faire grand tort à M. l'archiduc, pour lequel vous venez de prendre Barcelone. Je suis assez content que mon fils soit sauvé, et que ce coquin de moine soit hors d'état d'exercer ses fonctions inquisitoriales. Enfin le sage et charitable *Freind* en dit tant que milord se contenta de faire fouetter *Caracucarador*, comme ce misérable avait fouetté miss *Boca Vermeja* et miss *las Nalgas*.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avaient été délivrés des cachots de l'inquisition conçurent que notre religion valait infiniment mieux que la leur. Ils demandèrent presque tous à être reçus dans l'Eglise anglicane; et même quelques bacheliers de

l'université de Salamanque , qui se trouvaient dans Barcelone , voulurent être éclairés. La plupart le furent bientôt. Il n'y en eut qu'un seul , nommé don *Inigo y Medroso* , y *Comodios* , y *Papalamiendo* , qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la dispute honnête que notre cher ami *Freind* et le bachelier don *Papalamiendo* eurent ensemble en présence de milord *Peterboroug*. On appela cette conversation familière le dialogue des *Mais*. Vous verrez aisément pourquoi en le lisant.

CHAPITRE III.

Précis de la controverse des Mais entre M. Freind et don Inigo y Medroso , y Comodios , y Papalamiendo, bachelier de Salamanque.

LE BACHELIER.

MAIS, Monsieur , malgré toutes les belles choses que vous venez de me dire , vous m'avouerez que votre Eglise anglicane , si respectable , n'existait pas avant dom *Luther* et avant dom *Oecolampade*. Vous êtes tout nouveaux , donc vous n'êtes pas de la maison.

FREIND.

C'est comme si on me disait que je ne suis pas le petit-fils de mon grand-père , parce qu'un

collatéral, demeurant en Italie, s'était emparé de son testament et de mes titres. Je les ai heureusement retrouvés, et il est clair que je suis le petit-fils de mon grand-père. Nous sommes vous et moi de la même famille, à cela près que nous autres Anglais nous lisons le testament de notre grand-père dans notre propre langue, et qu'il vous est défendu de le lire dans la vôtre. Vous êtes esclaves d'un étranger, et nous ne sommes soumis qu'à notre raison.

L E B A C H E L I E R.

Mais si votre raison vous égare?..... car enfin vous ne croyez point à notre université de Salamanque, laquelle a déclaré l'infailibilité du pape, et son droit incontestable sur le passé, le présent, le futur et le paulo-post-futur.

F R E I N D.

Hélas! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il est écrit que ce *Pierre*, qui renia son maître J E S U S, fut sévèrement tancé par *Paul*. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort; ils l'avaient peut-être tous deux, comme il arrive dans presque toutes les querelles: mais enfin il n'y a pas un seul endroit dans les Actes des apôtres, où *Pierre* soit regardé comme le maître de ses compagnons et du paulo-post-futur.

LE BACHELIER.

Mais certainement *S^t Pierre* fut archevêque de Rome ; car *Sanchez* nous enseigne que ce grand homme y arriva du temps de *Néron*, et qu'il y occupa le trône archiépiscopal pendant vingt-cinq ans sous ce même *Néron* qui n'en régna que treize. De plus, il est de foi, et c'est don *Grillandus*, le prototype de l'inquisition, qui l'affirme (car nous ne lisons jamais la sainte Bible) ; il est de foi, dis-je, que *S^t Pierre* était à Rome une certaine année ; car il date une de ses lettres de Babylone : car, puisque Babylone est visiblement l'anagramme de Rome, il est clair que le pape est de droit divin le maître de toute la terre : car de plus, tous les licenciés de Salamanque ont démontré que *Simon Vertu-de-Dieu*, premier forcier, conseiller d'Etat de l'empereur *Néron*, envoya faire des complimens par son chien à *S^t Simon Barjone*, autrement dit *S^t Pierre*, dès qu'il fut à Rome ; que *S^t Pierre*, n'étant pas moins poli, envoya aussi son chien complimenter *Simon Vertu-Dieu* ; qu'ensuite ils jouèrent à qui ressusciterait le plutôt un cousin-germain de *Néron* ; que *Simon Vertu-Dieu* ne ressuscita son mort qu'à moitié, et que *Simon Barjone* gagna la partie en ressuscitant le cousin tout-à-fait ; que *Vertu-Dieu* voulut avoir sa revanche en volant dans les airs comme *S^t Dédale*, et que

S^t Pierre lui cassa les deux jambes en le faisant tomber. C'est pourquoi S^t Pierre reçut la couronne du martyre, la tête en bas et les jambes en haut (a) : donc il est démontré à *posteriori* que notre saint père le pape doit régner sur tous ceux qui ont des couronnes sur la tête, et qu'il est le maître du passé, du présent, et de tous les futurs du monde.

F R E I N D.

Il est clair que toutes ces choses arrivèrent dans le temps où *Hercule* d'un tour de main sépara les deux montagnes, Calpe et Abila, et passa le détroit de Gibraltar dans son gobelet; mais ce n'est pas sur ces histoires, tout authentiques qu'elles sont, que nous fondons notre religion; c'est sur l'Evangile.

L E B A C H E L I E R.

Mais, Monsieur, sur quels endroits de l'Evangile? car j'ai lu une partie de cet Evangile dans nos cahiers de théologie. Est-ce sur l'ange descendu des nuées pour annoncer à *Marie* qu'elle sera engrossée par le SAINT ESPRIT? est-ce sur le voyage des trois rois et d'une étoile? sur le massacre de tous les enfans du pays? sur la peine que prit le diable d'emporter DIEU dans le désert, au faite du temple

(a) Toute cette histoire est racontée par *Abdias*, *Marcel* et *Egésippe*; *Eusèbe* en rapporte une partie.

et à la cime d'une montagne dont on découvrait tous les royaumes de la terre? sur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village? sur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de JESUS? sur.....

F R E I N D.

Monfieur, nous respectons toutes ces choses, parce qu'elles font dans l'Evangile; et nous n'en parlons jamais, parce qu'elles font trop au-dessus de la faible raison humaine.

L E B A C H E L I E R.

Mais on dit que vous n'appellez jamais la sainte Vierge mère de DIEU?

F R E I N D.

Nous la révérons, nous la chérifions; mais nous croyons qu'elle se fonce peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'est jamais nommée mère de DIEU dans l'Evangile. Il y eut une grande dispute, en 431, à un concile d'Ephèse, pour savoir si *Marie* était *Théotocos*, et si JESUS-CHRIST étant DIEU à la fois et fils de *Marie*, il se pouvait que *Marie* fût à la fois fille de DIEU le père, et mère de DIEU le fils, qui ne font qu'un DIEU. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephèse; et la société royale de Londres ne s'en mêle pas.

L E B A C H E L I E R.

Mais , Monsieur , vous me donnez là du *théotocos* ! qu'est-ce que *théotocos* , s'il vous plaît ?

F R E I N D.

Cela signifie mère de DIEU. Quoi ! vous êtes bachelier de Salamanque , et vous ne savez pas le grec ?

L E B A C H E L I E R.

Mais le grec , le grec ! de quoi cela peut-il servir à un espagnol ? Mais , Monsieur , croyez-vous que JESUS ait une nature , une personne et une volonté ? ou deux natures , deux personnes et deux volontés ? ou une volonté , une nature et deux personnes ? ou deux volontés , deux personnes et une nature ? ou

F R E I N D.

Ce sont encore les affaires d'Ephèse ; cela ne nous importe en rien.

L E B A C H E L I E R.

Mais qu'est-ce donc qui vous importe ? Pensez-vous qu'il n'y ait que trois personnes en DIEU , ou qu'il y ait trois dieux en une personne ? la seconde personne procède-t-elle de la première personne , et la troisième procède-t-elle des deux autres , ou de la seconde *intrinsecus* , ou de la première seulement ? le fils a-t-il

tous les attributs du père , excepté la paternité ? et cette troisième personne vient-elle par infusion , ou par identification , ou par spiration ?

F R E I N D.

L'Évangile n'agite pas cette question , et jamais *S^t Paul* n'écrit le nom de Trinité.

L E B A C H E L I E R.

Mais vous me parlez toujours de l'Évangile , et jamais de *S^t Bonaventure* , ni d'*Albert le grand* , ni de *Tambourini* , ni de *Grillandus* , ni d'*Escobar*.

F R E I N D.

C'est que je ne suis ni dominicain , ni cordelier , ni jésuite ; je me contente d'être chrétien.

L E B A C H E L I E R.

Mais si vous êtes chrétien , dites - moi en conscience , croyez-vous que le reste des hommes soit damné éternellement ?

F R E I N D.

Ce n'est point à moi à mesurer la justice de DIEU et sa miséricorde.

L E B A C H E L I E R.

Mais enfin , si vous êtes chrétien , que croyez-vous donc ?

F R E I N D.

Je crois avec JESUS-CHRIST qu'il faut aimer

DIEU et son prochain, pardonner les injures et réparer ses torts. Croyez-moi, adorez DIEU, foyez juste et bienfaisant ; voilà tout l'homme. Ce sont-là les maximes de JESUS. Elles sont si vraies qu'aucun législateur, aucun philosophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, et qu'il est impossible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu et ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

L E B A C H E L I E R.

Mais..... ah, ah ! à propos de passions, est-il vrai que vos évêques, vos prêtres et vos diacres, vous êtes tous mariés ?

F R E I N D.

Cela est très-vrai. S^t *Joseph*, qui passa pour être père de JESUS, était marié. Il eut pour fils *Jacques le mineur*, surnommé *Oblia*, frère de Notre-Seigneur, lequel, après la mort de JESUS, passa sa vie dans le temple. S^t *Paul*, le grand S^t *Paul*, était marié.

L E B A C H E L I E R.

Mais *Grillandus* et *Molina* disent le contraire.

F R E I N D.

Molina et *Grillandus* diront tout ce qu'ils voudront, j'aime mieux croire S^t *Paul* lui-même ; car il dit dans sa première aux Corinthiens (b) : *N'avons-nous pas le droit de boire et*

(b) Chapitre IX.

de manger à vos dépens ? n'avons-nous pas le droit de mener avec nous nos femmes , notre sœur , comme font les autres apôtres et les frères de Notre-Seigneur et Céphas ? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens ? Quand on a planté une vigne , n'en mange-t-on pas le fruit ? &c.

LE BACHELIER.

Mais , Monsieur , est-il bien vrai que S' Paul ait dit cela ?

FREIND.

Oui , il a dit cela , et il en a dit bien d'autres.

LE BACHELIER.

Mais quoi ! ce prodige , cet exemple de la grâce efficace !

FREIND.

Il est vrai , Monsieur , que sa conversion était un grand prodige. J'avoue que , suivant les Actes des apôtres , il avait été le plus cruel satellite des ennemis de JESUS. Les actes disent qu'il servit à lapider saint *Etienne* ; il dit lui-même que , quand les juifs faisaient mourir un suivant de JESUS c'était lui qui portait la sentence , *detuli sententiam* (c). J'avoue qu'*Abdias* son disciple , et *Jules* africain son traducteur , l'accusent aussi d'avoir fait

(c) Actes , chap. XXVI.

mourir *Jacques Oblia*, frère de Notre-Seigneur (*d*) ; mais ses fureurs rendent sa conversion plus admirable, et ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était marié, vous dis-je, comme saint *Clément* d'Alexandrie le déclare expressément.

L E B A C H E L I E R.

Mais c'était donc un digne homme, un brave homme que *S^t Paul* ! je suis fâché qu'il ait assassiné *S^t Jacques* et *S^t Etienne*, et fort surpris qu'il ait voyagé au troisième ciel ; mais poursuivez, je vous prie.

F R E I N D.

S^t Pierre, au rapport de *S^t Clément* d'Alexandrie, eut des enfans, et même on compte parmi eux une *S^{te} Pétronille*. *Eusèbe*, dans son histoire de l'Eglise, dit que *S^t Nicolas*, l'un des premiers disciples, avait une très-belle femme, et que les apôtres lui reprochèrent d'en être trop occupé, et d'en paraître jaloux..... Messieurs, leur dit-il, la prenne qui voudra ; je vous la cède. (*e*)

Dans l'économie juive, qui devait durer éternellement, et à laquelle cependant a succédé l'économie chrétienne, le mariage était

(*d*) Histoire apostolique d'*Abdias*. Traduction de *Jules africain*, liv. VI, pages 595 et suiv.

(*e*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXX.

non-seulement permis , mais expressément ordonné aux prêtres , puisqu'ils devaient être de la même race ; et le célibat était une espèce d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur et bien honorable par les premiers chrétiens , puisque parmi les hérétiques anathématisés dans les premiers conciles , on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres , comme saturniens , basilidiens , montanistes , encratistes , et autres *ens* et *istes*. Voilà pourquoi la femme d'un *S^t Grégoire de Nazianze* accoucha d'un autre *S^t Grégoire de Nazianze* , et qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme et mère d'un canonisé , ce qui n'est pas même arrivé à *S^{te} Monique* , mère de *S^t Augustin*.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant et plus d'anciens évêques mariés , que vous n'avez autrefois eu d'évêques et de papes concubinaires , adultères , ou pédérastes , ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'Eglise grecque , mère de l'Eglise latine , veut encore que les curés soient mariés. Voilà enfin pourquoi , moi qui vous parle , je suis marié , et j'ai le plus bel enfant du monde.

Et dites-moi , mon cher bachelier , n'avez-vous

pas dans votre Eglise sept sacremens de compte fait, qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible ? Or un bachelier de Salamanque jouit des agrémens du baptême dès qu'il est né ; de la confirmation dès qu'il a des culottes ; de la confession dès qu'il a fait quelques fredaines ; de la communion, quoiqu'un peu différente de la nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans ; de l'ordre quand il est tondu sur le haut de la tête, et qu'on lui donne un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piastras de rente ; enfin, de l'extrême-onction quand il est malade. Faut-il le priver du sacrement de mariage quand il se porte bien ? surtout après que DIEU lui-même a marié *Adam* et *Eve* ; *Adam* le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, selon votre école ; *Eve* la première bachelière, puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari.

LE BACHELIER.

Mais, s'il est ainsi, je ne dirai plus *mais*. Voilà qui est fait, je suis de votre religion ; je me fais anglican ; je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours semblant de m'aimer, tant que je serai jeûne ; qui aura soin de moi dans ma vieillesse, et que j'enterrai proprement si je lui survis ; cela vaut

mieux que de cuire des hommes, et de déshonorer des filles, comme a fait mon cousin don *Caracucarador*, inquisiteur pour la foi.

Tel est le précis fidelle de la conversation qu'eurent ensemble le docteur *Freind* et le bachelier don *Papalamiendo*, nommé depuis par nous *Papa Dexando*. Cet entretien curieux fut rédigé par *Jacob Hulf*, l'un des secrétaires de milord.

Après cet entretien, le bachelier me tira à part et me dit : Il faut que cet anglais, que j'avais cru d'abord anthropophage, soit un bien bon homme, car il est théologien, et il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que M. *Freind* était tolérant, et qu'il descendait de la fille de *Guillaume Penn*, le premier des tolérans, et le fondateur de *Philadelphie*. Tolérant et *Philadelphie* ! s'écria-t-il ; je n'avais jamais entendu parler de ces sectes-là. Je le mis au fait, il ne pouvait me croire, il pensait être dans un autre univers, et il avait raison.

CHAPITRE

C H A P I T R E I V.

Retour à Londres ; Jenni commence à se corrompre.

TANDIS que notre digne philosophe *Freind* éclairait ainsi les Barcelonais, et que son fils *Jenni* enchantait les Barcelonaïses, milord *Peterboroug* fut perdu dans l'esprit de la reine *Anne*, et dans celui de l'archiduc, pour leur avoir donné Barcelone. Les courtisans lui reprochèrent d'avoir pris cette ville contre toutes les règles, avec une armée moins forte de moitié que la garnison. L'archiduc en fut d'abord très-piqué, et l'ami *Freind* fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant cet archiduc, qui était venu conquérir le royaume d'Espagne, n'avait pas de quoi payer son chocolat. Tout ce que la reine *Anne* lui avait donné était dissipé. *Montecuculi* dit dans ses mémoires qu'il faut trois choses pour faire la guerre : 1°. de l'argent, 2°. de l'argent, 3°. de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara où il était, le 11 août 1706, à milord *Peterboroug*, une grande lettre signée *yo el rey*, par laquelle il le conjurait d'aller sur le champ à Gènes lui chercher sur son crédit cent mille

Romans. Tome III.

K

livres sterling pour régner (f). Voilà donc notre *Sertorius* devenu banquier génois de général d'armée. Il confia sa détresse à l'ami *Freind*; tous deux allèrent à Gènes; je les suivis, car vous savez que mon cœur me mène. J'admirai l'habileté et l'esprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon esprit peut suffire à tout; notre grand *Locke* était médecin: il fut le seul métaphysicien de l'Europe, et il rétablit les monnaies d'Angleterre.

Freind en trois jours trouva les cent mille livres sterling que la cour de *Charles VI* mangea en moins de trois semaines. Après quoi il fallut que le général, accompagné de son théologien, allât se justifier à Londres en plein parlement d'avoir conquis la Catalogne contre les règles, et de s'être ruiné pour le service de la cause commune. L'affaire traîna en longueur et en aigreur, comme toutes les affaires de parti.

Vous savez que M. *Freind* avait été député en parlement avant d'être prêtre, et qu'il est le seul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or, un jour que *Freind* méditait un discours qu'il devait prononcer dans la chambre des communes, dont il était un digne membre, on lui annonça une

(f) Elle est imprimée dans l'apologie du comte de *Peterborough*, par le docteur *Freind*, page 143, chez *Jonas Bouver*.

dame espagnole qui demandait à lui parler pour affaire pressante. C'était dona *Boca Vermeja* elle-même. Elle était tout en pleurs; notre bon ami lui fit servir à déjeuner. Elle essuya ses larmes, déjeûna, et lui parla ainsi :

Il vous souvient, mon cher Monsieur, qu'en allant à Gènes vous ordonnâtes à M. votre fils *Jenni* de partir de Barcelone pour Londres, et d'aller s'installer dans l'emploi de clerk de l'échiquier que votre crédit lui a fait obtenir. Il s'embarqua sur le *Triton* avec le jeune bachelier don *Papa Dexando*, et quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du voyage avec ma bonne amie *las Nalgas*. Vous savez que vous m'avez permis d'aimer monsieur votre fils, et que je l'adore.....

Moi, Mademoiselle! je ne vous ai point permis ce petit commerce, je l'ai toléré: cela est bien différent. Un bon père ne doit être ni le tyran de son fils, ni son mercure. La fornication entre deux personnes libres a été peut-être autrefois une espèce de droit naturel dont *Jenni* peut jouir avec discrétion sans que je m'en mêle; je ne le gêne pas plus sur ses maîtresses que sur son dîner et sur son souper; s'il s'agissait d'un adultère, j'avoue que je serais plus difficile, parce que l'adultère est un larcin; mais pour vous, Mademoiselle,

qui ne faites tort à personne , je n'ai rien à vous dire.

Eh bien , Monsieur , c'est d'adultère qu'il s'agit. Le beau *Jenni* m'abandonne pour une jeune mariée qui n'est pas si belle que moi. Vous sentez bien que c'est une injure atroce. Il a tort , dit alors M. *Freind*. *Boca Vermeja* , en versant quelques larmes , lui conta comment *Jenni* avait été jaloux , ou fait semblant d'être jaloux du bachelier ; comment madame *Clive-Hart* , jeune mariée , très-effrontée , très-empoignée , très-masculine , très-méchante , s'était emparée de son esprit ; comment il vivait avec des libertins non craignant DIEU ; comment enfin il méprisait sa fidelle *Boca Vermeja* pour la coquine de *Clive-Hart* , parce que la *Clive-Hart* avait une nuance ou deux de blancheur et d'incarnat au-dessus de la pauvre *Boca-Vermeja*.

J'examinerai cette affaire-là à loisir , dit le bon *Freind* ; il faut que j'aille en parlement pour celle de milord *Peterbaroug*. Il alla donc en parlement ; je l'y entendis prononcer un discours ferme et ferré , sans aucun lieu commun , sans épithète , sans ce que nous appelons des phrases ; il n'invoquait point un témoignage , une loi , il les attestait , il les citait , il les réclamait ; il ne disait point qu'on avait surpris la religion de la cour en accusant milord

Peterboroug d'avoir hasardé les troupes de la reine *Anne*, parce que ce n'était pas une affaire de religion : il ne prodiguait pas à une conjecture le nom de démonstration ; il ne manquait pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de fades plaisanteries bourgeoises : il n'appelait pas milord *Peterboroug* son client, parce que le mot de client signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. *Freind* parlait avec autant de modestie que de fermeté : on l'écoutait en silence ; on ne l'interrompait qu'en disant : *Hear him , hear him*, écoutez-le, écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remercierait le comte de *Peterboroug*, au lieu de le condamner. Milord obtint la même justice de la cour des pairs, et se prépara à repartir avec son cher *Freind* pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc ; ce qui n'arriva pourtant pas, par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de *Jenni*. Nous apprîmes en effet qu'il menait une vie débordée et crapuleuse avec M^{me} *Clive-Hart*, et une troupe de jeunes athées, d'ailleurs gens d'esprit, à qui leurs débauches avaient persuadé „ que l'homme „ n'a rien au-dessus de la bête ; qu'il naît et

„ meurt comme la bête ; qu'ils sont également
„ formés de terre ; qu'ils retournent également
„ à la terre ; et qu'il n'y a rien de bon et de
„ sage que de se réjouir dans ses œuvres , et
„ de vivre avec celle que l'on aime , comme
„ le conclut *Salomon* à la fin de son chapitre
„ troisième du *Cohélet* , que nous nommons
„ *Ecclésiaste*. „

Ces idées leur étaient principalement infinuées par un nommé *Wirburton*, méchant garnement très-impudent. J'ai lu quelque chose des manuscrits de ce fou : DIEU nous préserve de les voir imprimés un jour ! *Wirburton* prétend que *Moïse* ne croyait pas à l'immortalité de l'ame ; et comme en effet *Moïse* n'en parla jamais , il en conclut que c'est la seule preuve que sa mission était divine. Cette conclusion absurde fait malheureusement conclure que la secte juive était fautive : les impies en concluent par conséquent que la nôtre fondée sur la juive est fautive aussi , et que cette nôtre , qui est la meilleure de toutes , étant fautive , toutes les autres sont encore plus fautives ; qu'ainfi il n'y a point de religion. De là quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de DIEU ; ajoutez à ces conclusions que ce petit *Wirburton* est un intrigant et un calomniateur. Voyez quel danger !

Un autre fou nommé *Néedham*, qui est en

secrét jésuite, va bien plus loin. Cet animal, comme vous le savez d'ailleurs, et comme on vous l'a tant dit, s'imagine qu'il a créé des anguilles avec de la farine de seigle et du jus de mouton; que sur le champ ces anguilles en ont produit d'autres sans accouplement. Aussitôt nos philosophes décident qu'on peut faire des hommes avec de la farine de froment et du jus de perdrix; parce qu'ils doivent avoir une origine plus noble que celle des anguilles: ils prétendent que ces hommes en produiront d'autres incontinent; qu'ainsi ce n'est point DIEU qui a fait l'homme; que tout s'est fait de soi-même, qu'on peut très-bien se passer de DIEU; qu'il n'y a point de DIEU. Jugez quels ravages le *Coheloth* mal entendu, et *Wirburton* (1) et *Néedham* bien entendus peuvent faire dans de jeunes cœurs tout pétris de passions, et qui ne raisonnent que d'après elles.

Mais ce qu'il y avait de pis, c'est que *Jenni* avait des dettes par-dessus les oreilles; il les payait d'une étrange façon. Un de ses créanciers était venu le jour même lui demander

(1) *Warburton*, évêque de Gloucester, auteur d'un livre intitulé *la Légation de Moïse*; il en est beaucoup question dans plusieurs ouvrages de M. de Voltaire, contre qui *Warburton* a écrit avec ce ton de supériorité que les érudits, qui ne savent que ce qu'ont pensé les autres, ne manquent jamais de prendre avec les hommes de génie.

cent guinées pendant que nous étions en parlement. Le beau *Jenni*, qui jusque-là paraissait très-doux et très-poli, s'était battu avec lui, et lui avait donné pour tout payement un bon coup d'épée. On craignait que le blessé n'en mourût : *Jenni* allait être mis en prison et risquait d'être pendu, malgré la protection de milord *Peterboroug*.

CHAPITRE V.

On veut marier Jenni.

IL vous souvient, mon cher ami, de la douleur et de l'indignation qu'avait ressentie le vénérable *Freind*, quand il apprit que son cher *Jenni* était à Barcelone dans les prisons du saint-office; croyez qu'il fut saisi d'un plus violent transport en apprenant les déportemens de ce malheureux enfant, ses débauches, ses dissipations, sa manière de payer ses créanciers et son danger d'être pendu. Mais *Freind* se contient. C'est une chose étonnante que l'empire de cet excellent homme sur lui-même. Sa raison commande à son cœur, comme un bon maître à un bon domestique. Il fait tout à propos et agit prudemment avec autant de célérité que les imprudens se déterminent. Il n'est pas temps, dit-il, de prêcher *Jenni*, il faut le tirer du précipice.

Vous

Vous saurez que notre ami avait touché la veille une très-grosse somme de la succession de *Georges Hubert* son oncle. Il va chercher lui-même notre grand chirurgien *Chefelden*. Nous le trouvons heureusement, nous allons ensemble chez le créancier blessé. *M. Freind* fait visiter sa plaie, elle n'était pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil, et cinquante autres en forme de réparation; il lui demande pardon pour son fils; il lui exprime sa douleur avec tant de tendresse, avec tant de vérité, que ce pauvre homme, qui était dans son lit, l'embrasse en versant des larmes et veut lui rendre son argent. Ce spectacle étonnait et attendrissait le jeune *M. Chefelden*, qui commence à se faire une grande réputation, et dont le cœur est aussi bon que son coup d'œil et sa main sont habiles. J'étais ému, j'étais hors de moi; je n'avais jamais tant révééré, tant aimé notre ami.

Je lui demandai, en retournant à sa maison, s'il ne ferait pas venir son fils chez lui, s'il ne lui représenterait pas ses fautes? Non, dit-il, je veux qu'il les sente avant que je lui en parle. Soupçons ce soir tous deux, nous verrons ensemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire. Les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai, en attendant le souper, chez *Jenni*; je le trouvai comme je pense que tout homme est après son premier crime, pâle, l'œil égaré, la voix rauque et entrecoupée, l'esprit agité, répondant de travers à tout ce qu'on lui disait. Enfin je lui appris ce que son père venait de faire. Il resta immobile, me regarda fixement, puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien; je conçus une grande espérance que *Jenni* pourrait être un jour très-honnête homme. J'allais me jeter à son cou lorsque madame *Clive-Hart* entra avec un jeune étourdi de ses amis, nommé *Birton*.

Eh bien, dit la dame en riant, est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui? C'était apparemment quelque ennuyeux; il est bon de délivrer le monde de ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelque autre, je te prie de donner la préférence à mon mari, car il m'ennuie furieusement.

Je regardais cette femme des pieds jusqu'à la tête. Elle était belle; mais elle me parut avoir quelque chose de sinistre dans la physionomie. *Jenni* n'osait répondre, et baissait les yeux, parce que j'étais là. Qu'as-tu donc, mon ami? lui dit *Birton*; il semble que tu ayes fait quelque mal; je viens te remettre ton péché. Tiens, voici un petit livre que je viens

d'acheter chez *Lintot* ; il prouve, comme deux et deux font quatre, qu'il n'y a ni Dieu, ni vice, ni vertu : cela est consolant. Buvons ensemble.

A cet étrange discours je me retirai au plus vite. Je fis sentir discrètement à *M. Freind* combien son fils avait besoin de sa présence et de ses conseils. Je le conçois comme vous, dit son père, mais commençons par payer ses dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. *Jenni* vint se jeter à ses pieds. Croiriez-vous bien que le père ne lui fit aucun reproche ? il l'abandonna à sa conscience, et lui dit seulement : Mon fils, souvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

Ensuite il maria *Boca Vermeja* avec le bachelier de Catalogne, pour qui elle avait un penchant secret, malgré les larmes qu'elle avait répandues pour *Jenni* ; car tout cela s'accorde merveilleusement chez les femmes. On dit que c'est dans leurs cœurs que toutes les contradictions se rassemblent. C'est, sans doute, parce qu'elles ont été pétries originellement d'une de nos côtes.

Le généreux *Freind* paya la dot des deux mariés ; il plaça bien tous ses nouveaux convertis, par la protection de milord *Peterboroug* ;

L :

car ce n'est pas assez d'assurer le salut des gens, il faut les faire vivre.

- Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce sang froid actif qui m'étonnait toujours, il conclut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre pour mettre son fils dans le chemin des honnêtes gens, que de le marier avec une personne bien née qui eût de la beauté, des mœurs, de l'esprit, et même un peu de richesse; que c'était le seul moyen de détacher *Jenni* de cette détestable *Clive-Hart*, et des gens perdus qu'il fréquentait.

J'avais entendu parler de *Mlle Primeroze*, jeune héritière, élevée par miladi *Hervey*, sa parente. Milord *Peterboroug* m'introduisit chez miladi *Hervey*. Je vis *miss Primeroze*, et je jugeai qu'elle était bien capable de remplir toutes les vues de mon ami *Freind*. *Jenni*, dans sa vie débordée, avait un profond respect pour son père, et même de la tendresse. Il était touché principalement de ce que son père ne lui faisait aucun reproche de sa conduite passée. Ses dettes payées, sans l'en avertir, des conseils sages donnés à propos et sans réprimandes, des marques d'amitié échappées de temps en temps sans aucune familiarité qui eût pu les avilir; tout cela pénétrait *Jenni*, né sensible et avec beaucoup d'esprit. J'avais toutes les raisons de croire

que la fureur de ses désordres céderait aux charmes de *Primerose* et aux étonnantes vertus de mon ami.

Milord *Peterboroug* lui-même présenta d'abord le père, et ensuite *Jenni* chez miladi *Hervey*. Je remarquai que l'extrême beauté de *Jenni* fit d'abord une impression profonde sur le cœur de *Primerose*; car je la vis baisser les yeux, les relever et rougir. *Jenni* ne parut que poli, et *Primerose* avoua à miladi *Hervey* qu'elle eût bien souhaité que cette politesse fût de l'amour.

Peu à peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille, quoiqu'il fût subjugué par l'infame *Clive-Hart*. Il était comme cet indien invité par un ange à cueillir un fruit céleste, et retenu par les griffes d'un dragon. Ici le souvenir de ce que j'ai vu me suffoque. Mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes sens, je reprendrai le fil de mon histoire.

CHAPITRE VI.

Aventure épouvantable.

L'ON était prêt à conclure le mariage de la belle *Primeroſe* avec le beau *Jenni*. Notre ami *Freind* n'avait jamais goûté une joie plus pure ; je la partageais. Voici comme elle fut changée en un désastre que je puis à peine comprendre.

La *Clive-Hart* aimait *Jenni* en lui ſeſant continuellement des infidélités. C'eſt le ſort, dit-on , de toutes les femmes qui , en mépriſant trop la pudeur , ont renoncé à la probité. Elle trahiffait ſurtout ſon cher *Jenni* pour ſon cher *Birton* et pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivaient enſemble dans la crapule ; et ce qui ne ſe voit peut-être que dans notre nation , c'eſt qu'ils avaient tous de l'eſprit et de la valeur. Malheureusement ils n'avaient jamais plus d'eſprit que contre **DIEU**. La maiſon de madame *Clive-Hart* était le rendez-vous des athées. Encore s'ils avaient été des athées gens de bien , comme *Epicure* et *Leontium* , comme *Lucrece* et *Memmius* , comme *Spinofa* qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande , comme *Hobbes* , ſi fidelle à ſon infortuné monarque *Charles I* Mais !

Quoi qu'il en soit, *Clive-Hart*, jalouse avec fureur de la tendre et innocente *Primerose*, sans être fidelle à *Jenni*, ne put souffrir cet heureux mariage. Elle médite une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans notre ville de Londres, où nos pères cependant ont vu tant de crimes de tant d'espèces.

Elle fut que *Primerose* devait passer devant sa porte en revenant de la cité, où cette jeune personne était allée faire des emplettes avec sa femme de chambre. Elle prend ce temps pour faire travailler à un petit canal souterrain qui conduisait l'eau dans ses offices.

Le carrosse de *Primerose* fut obligé, en revenant, de s'arrêter vis-à-vis cet embarras. La *Clive-Hart* se présente à elle, la prie de descendre, de se reposer, d'accepter quelques rafraîchissemens, en attendant que le chemin soit libre. La belle *Primerose* tremblait à cette proposition; mais *Jenni* était dans le vestibule. Un mouvement involontaire, plus fort que la réflexion, la fit descendre. *Jenni* courait au-devant d'elle, et lui donnait déjà la main. Elle entre; le mari de la *Clive-Hart* était un ivrogne imbécille, odieux à sa femme autant que soumis, à charge même par ses complaisances. Il présente d'abord, en balbutiant, des rafraîchissemens à la demoiselle qui honore sa

maison ; il en boit après elle. La dame *Clive-Hart* les emporte sur le champ , et en fait présenter d'autres. Pendant ce temps la rue est débarrassée. *Primerose* remonte en carrosse et rentre chez sa mère.

Au bout d'un quart d'heure elle se plaint d'un mal de cœur et d'un étourdissement. On croit que ce petit dérangement n'est que l'effet du mouvement du carrosse : mais le mal augmente de moment en moment ; et le lendemain elle était à la mort. Nous courûmes chez elle , M. *Freind* et moi. Nous trouvâmes cette charmante créature pâle , livide , agitée de convulsions , les lèvres retirées , les yeux tantôt éteints , tantôt étincelans , et toujours fixes. Des taches noires défiguraient sa belle gorge et son beau visage. Sa mère était évanouie à côté de son lit. Le secourable *Chefelden* prodiguait en vain toutes les ressources de son art. Je ne vous peindrai point le désespoir de *Freind* ; il était inexprimable. Je vole au logis de la *Clive-Hart*. J'apprends que son mari vient de mourir , et que la femme a déserté la maison. Je cherche *Jenni* , on ne le trouve pas. Une servante m'en dit que sa maîtresse s'est jetée aux pieds de *Jenni* , et l'a conjuré de ne la pas abandonner dans son malheur ; qu'elle est partie avec *Jenni* et *Birton* , et qu'on ne fait où elle est allée.

Ecrafé de tant de coups si rapides et si multipliés , l'esprit bouleversé par des soupçons horribles que je chassais et qui revenaient , je me traîne dans la maison de la mourante. Cependant , me disais-je à moi-même , si cette abominable femme s'est jetée aux genoux de *Jenni* , si elle l'a prié d'avoir pitié d'elle , il n'est donc point complice. *Jenni* est incapable d'un crime si lâche , si affreux , qu'il n'a eu nul intérêt , nul motif de commettre , qui le priverait d'une femme adorable et de sa fortune , qui le rendrait exécration au genre humain : faible , il se fera laissé subjugué par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs. Il n'a point vu comme moi *Primeroze* expirante ; il n'aurait pas quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées j'entre en frissonnant chez celle que je craignais de ne plus trouver en vie : elle respirait ; le vieux *Clive-Hart* avait succombé en un moment , parce que son corps était usé par les débauches ; mais la jeune *Primeroze* était soutenue par un tempérament aussi robuste que son ame était pure. Elle m'aperçut , et d'une voix tendre elle me demanda où était *Jenni*. A ce mot , j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre. Je ne pus parler au père. Il fallut

la laisser enfin entre les mains fidelles qui la servaient.

Nous allâmes instruire milord de ce désastre. Vous connaissez son cœur ; il est aussi tendre pour ses amis que terrible pour ses ennemis. Jamais homme ne fut plus compatissant avec une physionomie plus dure. Il se donna autant de peine pour secourir la mourante, pour découvrir l'asile de *Jenni* et de sa scélérate, qu'il en avait pris pour donner l'Espagne à l'archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que *Freind* en mourait. Nous volions tantôt chez *Primerose*, dont l'agonie était longue, tantôt à *Rocheester*, à *Douvres*, à *Portsmouth* ; on envoyait des courriers par-tout, on était par-tout, on errait à l'aventure, comme des chiens de chasse qui ont perdu la voie ; et cependant la mère infortunée de l'infortunée *Primerose* voyait d'heure en heure mourir sa fille.

Enfin nous apprenons qu'une femme assez jeune et assez belle, accompagnée de trois jeunes gens et de quelques valets, s'est embarquée à *Neuport* dans le comté de *Pembroke*, sur un petit vaisseau qui était à la rade, plein de contrebandiers ; et que ce bâtiment est parti pour l'Amérique septentrionale.

Freind à cette nouvelle poussa un profond soupir, puis tout à coup se recueillant et me

ferrant la main : Il faut , dit-il , que j'aille en Amérique. Je lui répondis en l'admirant et en pleurant : Je ne vous quitterai pas ; mais que pourrez-vous faire ? Ramener mon fils unique , dit-il , à sa patrie et à la vertu , ou m'ensevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter en effet , aux indices qu'on nous donna , que ce ne fût *Jenni* qui s'était embarqué avec cette horrible femme et *Birton* , et les garnemens de son cortège.

Le bon père , ayant pris son parti , dit adieu à milord *Peterboroug* qui retourna bientôt en Catalogne , et nous allâmes fréter à Bristol un vaisseau pour la rivière de Laware et pour la baie de Mariland. *Freind* concluait que ces parages étant au milieu des possessions anglaises , il fallait y diriger sa navigation ; soit que son fils fût vers le sud , soit qu'il eût marché vers le septentrion. Il se munit d'argent , de lettres de change et de vivres , laissant à Londres un domestique affidé , chargé de lui donner des nouvelles par les vaisseaux qui allaient toutes les semaines dans le Mariland ou dans la Pensilvanie.

Nous partîmes ; les gens de l'équipage , en voyant la sérénité sur le visage de *Freind* , croyaient que nous fisions un voyage de plaisir ; mais quand il n'avait que moi pour témoin , ses soupirs m'expliquaient assez sa douleur

profonde. Je m'applaudissais quelquefois en secret de l'honneur de consoler une si belle ame. Un vent d'ouest nous retint long-temps à la hauteur des Sorlingues. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle Angleterre. Que d'informations nous fîmes sur toute la côte ! que de temps et de soins perdus ! Enfin un vent de nord-est s'étant levé , nous tournâmes vers Mariland. C'est là qu'on nous dépeignit *Jenni*, la *Clive-Hart* et leurs compagnons.

Ils avaient séjourné sur la côte pendant plus d'un mois , et avaient étonné toute la colonie par des débauches et des magnificences inconnues jusqu'alors dans cette partie du globe , après quoi ils étaient disparus , et personne ne savait de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baie avec le dessein d'aller jusqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva en Amérique.

Nous trouvâmes dans la route sur la droite une habitation très-bien entendue. C'était une maison basse , commode et propre , entre une grange spacieuse et une vaste étable, le tout

entouré d'un jardin où croissaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite. Il n'avait pas l'air d'un anglais, et nous jugeâmes bientôt à son accent qu'il était étranger. Nous ancrâmes ; nous descendîmes ; ce bon homme nous reçut avec cordialité, et nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau monde.

Nous lui insinuâmes discrètement notre désir de savoir à qui nous avions l'obligation d'être si bien reçus. Je suis, dit-il, un de ceux que vous appelez sauvages : je naquis sur une des Montagnes bleues qui bordent cette contrée ; et que vous voyez à l'occident. Un gros vilain serpent à sonnette m'avait mordu dans mon enfance sur une de ces montagnes ; j'étais abandonné, j'allais mourir. Le père de milord *Baltimore* d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de son médecin, et je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devais ; car je lui sauvai la sienne dans un combat contre une horde voisine. Il me donna pour récompense cette habitation où je vis heureux.

M. *Freind* lui demanda s'il était de la religion du lord *Baltimore* ? Moi ? dit-il, je suis de la mienne ; pourquoi voudriez-vous que je fusse de la religion d'un autre homme ? Cette réponse courte et énergique nous fit rentrer

un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre Dieu et votre loi? Oui, nous répondit-il avec une assurance qui n'avait rien de la fierté; mon Dieu est là, et il montra le ciel; ma loi est là-dedans, et il mit la main sur son cœur.

M. *Freind* fut saisi d'admiration, et me serrant la main : Cette pure nature, me dit-il, en fait plus que tous les bacheliers qui ont raisonné avec nous dans Barcelone.

Il était pressé d'apprendre, s'il se pouvait, quelque nouvelle certaine de son fils *Jenni*. C'était un poids qui l'oppressait. Il demanda si on n'avait pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avaient fait tant de fracas dans les environs? Comment! dit le vieillard, si on m'en a parlé! je les ai vus, je les ai reçus chez moi; et ils ont été si contents de ma réception qu'ils sont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémissement et l'effroi de mon ami à ce discours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans son premier mouvement : Quoi! votre fille a été enlevée par mon fils! Bon anglais, lui repartit le vieillard, ne te fâche point; je suis très-aise que celui qui est parti de chez moi avec ma fille soit ton fils; car il est beau, bien fait et paraît courageux. Il ne m'a point enlevé ma chère *Parouba*; car

il faut que tu saches que *Parouba* est son nom, parce que *Parouba* est le mien. S'il m'avait pris ma *Parouba*, ce serait un vol; et mes cinq enfans mâles, qui sont à présent à la chasse dans le voisinage à quarante ou cinquante milles d'ici, n'auraient pas souffert cet affront. C'est un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en est allée de son plein gré avec ces jeunes gens; elle a voulu voir le pays; c'est une petite satisfaction qu'on ne doit pas refuser à une personne de son âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il soit un mois, j'en suis sûr; car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auraient fait rire si la douleur où je voyais mon ami plongé n'avait pas pénétré mon ame qui en était toute occupée.

Le soir, tandis que nous étions prêts à partir et à profiter du vent, arrive un des fils de *Parouba* tout essoufflé, la pâleur, l'horreur et le désespoir sur le visage. Qu'as-tu donc, mon fils? d'où viens-tu? je te croyais à la chasse; que t'est-il arrivé? es-tu blessé par quelque bête sauvage? — Non, mon père, je ne suis point blessé, mais je me meurs. — Mais d'où viens-tu, encore une fois, mon cher fils? — De quarante milles d'ici sans m'arrêter; mais je suis mort.

Le père, tout tremblant, le fait reposer. On lui donne des restaurans; nous nous

empreffions autour de lui, ses petits frères, ses petites sœurs, M. *Freind* et moi, et nos domestiques. Quand il eut repris ses sens, il se jeta au cou du bon vieillard *Parouba*. Ah ! dit-il en sanglottant, ma sœur *Parouba* est prisonnière de guerre, et probablement va être mangée.

Le bon homme *Parouba* tomba par terre à ces paroles. M. *Freind*, qui était père aussi, sentit ses entrailles s'émouvoir. Enfin *Parouba* le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes anglais fort étourdis avaient attaqué par passe-temps des gens de la Montagne bleue. Ils avaient, dit-il, avec eux une très-belle femme et sa suivante; et je ne fais comment ma sœur se trouvait dans cette compagnie. La belle anglaise a été tuée et mangée, ma sœur a été prise et sera mangée tout de même. Je viens ici chercher du secours contre les gens de la Montagne bleue; je veux les tuer, les manger à mon tour, reprendre ma chère sœur ou mourir.

Ce fut alors à M. *Freind* de s'évanouir; mais l'habitude de se commander à lui-même le soutint. DIEU m'a donné un fils, me dit-il; il reprendra le fils et le père quand le moment d'exécuter ses décrets éternels sera venu. Mon ami, je ferais tenté de croire que DIEU agit quelquefois par une providence particulière, soumise à ses lois générales, puisqu'il punit

én

en Amérique des crimes commis en Europe , et que la scélérate *Clive-Hart* est morte comme elle devait mourir. Peut-être le souverain fabricant de tant de mondes , aura-t-il arrangé les choses de façon que les grands forfaits commis dans un globe sont expiés quelquefois dans ce globe même. Je n'ose le croire , mais je le souhaite ; et je le croirais si cette idée n'était pas contre toutes les règles de la bonne métaphysique.

Après des réflexions si tristes sur de si fatales aventures , fort ordinaires en Amérique , *Freind* prit son parti incontinent selon sa coutume. J'ai un bon vaisseau , dit-il à son hôte , il est bien approvisionné ; remontons le golfe avec la marée le plus près que nous pourrons des Montagnes bleues. Mon affaire la plus pressée est à présent de sauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes ; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix , et que je suis le petit-fils de *Penn* : ce nom seul suffira.

A ce nom de *Penn* , si révérend dans toute l'Amérique boréale , le bon *Parouba* et son fils sentirent les mouvemens du plus profond respect et de la plus chère espérance. Nous nous embarquons , nous mettons à la voile , nous abordons en trente-six heures auprès de *Baltimore*.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place , alors presque déserte , que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitans des Montagnes bleues qui descendaient dans la plaine , armés de casse-têtes , de haches et de ces mousquets que les Européans leur ont si sottement vendus pour avoir des pelleteries. On entendait déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançaient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore qui venaient les combattre. Les cavaliers courent sur nous à bride abattue , le sabre à la main. Nos compagnons se préparaient à les recevoir. *M. Friend* , ayant regardé fixement les cavaliers , frissonna un moment ; mais , reprenant tout à coup son sang froid ordinaire : Ne bougez , mes amis , nous dit-il d'une voix attendrie ; laissez-moi agir seul. Il s'avance en effet seul , sans armes , à pas lents , vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval , se jeter à terre , et tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement , nous approchons ; c'était *Jenni* lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père , qu'il embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler. *Birton* et les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnaient descendirent de

cheval. Mais *Birton*, conservant son caractère, lui dit : Pardieu, notre cher *Freind*, je ne t'attendais pas ici. Toi et moi nous sommes faits pour les aventures ; pardieu, je suis bien aise de te voir.

Freind, sans daigner lui répondre, se tourna vers l'armée des Montagnes bleues qui s'avancait. Il marche à elle avec le seul *Parouba*, qui lui servait d'interprète. Compatriotes, leur dit *Parouba*, voici le descendant de *Penn* qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots, le plus ancien du peuple répondit, en élevant les mains et les yeux au ciel : Un fils de *Penn* ! que je baise ses pieds et ses mains, et ses parties sacrées de la génération. Qu'il puisse faire une longue race de *Penn* ! que les *Penn* vivent à jamais ! le grand *Penn* est notre *Manitou*, notre dieu. Ce fut presque le seul des gens d'Europe qui ne nous trompa point, qui ne s'empara point de nos terres par la force. Il acheta le pays que nous lui cédâmes ; il le paya libéralement ; il entretint chez nous la concorde ; il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait ; il nous enseigna des arts que nous ignorions. Jamais nous ne fumâmes contre lui ni contre ses enfans le calumet de la guerre ; nous n'avons avec les *Penn* que le calumet de l'adoration.

M 2

Ayant parlé ainsi au nom de son peuple , il courut en effet baiser les pieds et les mains de M. *Freind* ; mais il s'abstint de parvenir aux parties sacrées , dès qu'on lui dit que ce n'était pas l'usage en Angleterre , et que chaque pays a ses cérémonies.

Freind fit apporter sur le champ une trentaine de jambons , autant de grands pâtés et de poulardes à la daube , deux cents gros flacons de vin de Pontac qu'on tira du vaisseau ; il plaça à côté de lui le commandant des Montagnes bleues. *Jenni* et ses compagnons furent du festin ; mais *Jenni* aurait voulu être cent pieds sous terre. Son père ne lui disait mot ; et ce silence augmentait encore sa honte.

Birton , à qui tout était égal , montrait une gaieté évaporée. *Freind* , avant qu'on se mît à manger , dit au bon *Parouba* : Il nous manque ici une personne bien chère , c'est votre fille. Le commandant des Montagnes bleues la fit venir sur le champ ; on ne lui avait fait aucun outrage ; elle embrassa son père et son frère , comme si elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour demander par quelle raison les guerriers des Montagnes bleues avaient tué et mangé madame *Clive-Hart* , et n'avaient rien fait à la fille de *Parouba* ? C'est parce que nous

sommes justes, répondit le commandant. Cette fière anglaise était de la troupe qui nous attaqua; elle tua un des nôtres d'un coup de pistolet par derrière. Nous n'avons rien fait à la *Parouba*, dès que nous avons su qu'elle était la fille d'un de nos anciens camarades, et qu'elle n'était venue ici que pour s'amuser; il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

Freind fut touché de cette maxime, mais il représenta que la coutume de manger des femmes était indigne de si braves gens, et qu'avec tant de vertu on ne devait pas être anthropophage.

Le chef des Montagnes nous demanda alors ce que nous fisions de nos ennemis, lorsque nous les avions tués. Nous les enterrons, lui répondis-je. J'entends, dit-il, vous les faites manger par les vers. Nous voulons avoir la préférence; nos estomacs sont une sépulture plus honorable.

Birton prit plaisir à soutenir l'opinion des Montagnes bleues. Il dit que la coutume de mettre son prochain au pot ou à la broche était la plus ancienne et la plus naturelle, puisqu'on l'avait trouvée établie dans les deux hémisphères; qu'il était par conséquent démontré que c'était là une idée innée; qu'on avait été à la chasse aux hommes avant d'aller à la chasse aux bêtes, par la raison qu'il était bien

plus aisé de tuer un homme que de tuer un loup ; que si les Juifs , dans leurs livres si long-temps ignorés , ont imaginé qu'un nommé *Cain* tua un nommé *Abel*, ce ne put être que pour le manger ; que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris plusieurs fois de chair humaine ; que , selon les meilleurs historiens , les Juifs dévorèrent les chairs sanglantes des romains assassinés par eux en Egypte , en Chypre , en Asie , dans leurs révoltes contre les empereurs *Trajan* et *Adrien*.

Nous lui laissâmes débiter ces dures plaisanteries , dont le fond pouvait malheureusement être vrai , mais qui n'avaient rien de l'atticisme grec et de l'urbanité romaine.

Le bon *Freind* , sans lui répondre , adressa la parole aux gens du pays. *Parouba* l'interprétait phrase à phrase. Jamais le grave *Tillotson* ne parla avec tant d'énergie ; jamais l'insinuant *Smaldrige* n'eut des grâces si touchantes. Le grand secret est de démontrer avec éloquence. Il leur démontra donc que ces festins où l'on se nourrit de la chair de ses semblables sont des repas de vautours , et non pas d'hommes ; que cette exécration coutume inspire une férocity destructive du genre-humain ; que c'était la raison pour laquelle ils ne connaissaient ni les consolations de la société , ni la culture de la terre. Enfin ils jurèrent par leur

grand *Manitou* qu'ils ne mangeraient plus ni hommes ni femmes.

Freind, dans une seule conversation, fut leur législateur ; c'était *Orphée* qui apprivoisait les tigres. Les jésuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs Lettres curieuses et édifiantes, qui sont rarement l'un et l'autre, ils n'égaleront jamais notre ami *Freind*.

Après avoir comblé de présens les seigneurs des Montagnes bleues, il ramena dans son vaisseau le bon homme *Parouba* vers sa demeure. Le jeune *Parouba* fut du voyage avec sa sœur ; les autres frères avaient poursuivi leur chasse du côté de la Caroline. *Jenni*, *Birton* et leurs camarades s'embarquèrent dans le vaisseau ; le sage *Freind* persistait toujours dans sa méthode de ne faire aucun reproche à son fils, quand ce garnement avait fait quelque mauvaise action ; il le laissait s'examiner lui-même et dévorer son cœur, comme dit *Pythagore*. Cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avait apportée d'Angleterre ; et, en la relisant, il regardait son fils qui baissait toujours les yeux, et on lisait sur le visage de ce jeune homme le respect et le repentir.

Pour *Birton*, il était aussi gai et aussi désinvolte que s'il était revenu de la comédie ; c'était un caractère à peu-près dans le goût du feu comte de *Rocheſter*, extrême dans la

débauche , dans la bravoure , dans ses idées , dans ses expressions , dans sa philosophie épicurienne , n'étant attaché à rien , sinon aux choses extraordinaires dont il se dégoûtait bien vite ; ayant cette sorte d'esprit qui tient les vraisemblances pour des démonstrations ; plus savant , plus éloquent qu'aucun jeune homme de son âge , mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à M. *Freind* , en dînant avec nous dans le vaisseau , de me dire : En vérité , mon ami , j'espère que DIEU inspirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens , et que l'exemple terrible de la *Clive-Hart* les corrigera.

Birton , ayant entendu ces paroles , lui dit d'un ton un peu dédaigneux : J'étais depuis long-temps très-mécontent de cette méchante *Clive-Hart* , je ne me soucie pas plus d'elle que d'une poularde grasse qu'on aurait mise à la broche : mais , en bonne foi , pensez-vous qu'il existe , je ne fais où , un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes , et tous les hommes pervers qui peuplent et dépeuplent les quatre parties de notre petit monde ? Oubliez-vous que notre détestable *Marie* , fille de *Henri VIII* , fut heureuse jusqu'à sa mort ? et cependant elle avait fait périr dans les flammes plus de huit cents citoyens

citoyens et citoyennes , sur le seul prétexte qu'ils ne croyaient ni à la transsubstantiation ni au pape. Son père , presque aussi barbare qu'elle , et son mari , plus profondément méchant , vécurent dans les plaisirs. Le pape *Alexandre VI* , plus criminel qu'eux tous , fut aussi le plus fortuné ; tous ses crimes lui réussirent , et il mourut à soixante et douze ans , puissant , riche , courtisé de tous les rois. Où est donc le Dieu juste et vengeur ? non , par dieu , il n'y a point de Dieu.

M. *Freind* , d'un air austère , mais tranquille , lui dit : Monsieur , vous ne devriez pas , ce me semble , jurer par DIEU même que ce DIEU n'existe pas. Songez que *Newton* et *Locke* n'ont prononcé jamais ce nom sacré sans un air de recueillement et d'adoration secrète qui a été remarqué de tout le monde.

Pox , repartit *Birton* , je me soucie bien de la mine que deux hommes ont faite. Quelle mine avait donc *Newton* quand il commentait l'Apocalypse ? et quelle grimace faisait *Locke* lorsqu'il racontait la longue conversation d'un perroquet avec le prince *Maurice* ? Alors *Freind* prononça ces belles paroles d'or qui se gravèrent dans mon cœur : Oublions les rêves des grands hommes , et souvenons-nous des vérités qu'ils nous ont enseignées. Cette réponse engagea une dispute réglée , plus intéressante que la

converser avec le bachelier de Salamanque ; je me mis dans un coin , j'écrivis en notes tout ce qui fut dit : on se rangea autour des deux combattans ; le bon homme *Parouba*, son fils , et surtout sa fille , les compagnons de débauches de *Jenni* , écoutaient , le cou tendu , les yeux fixés ; et *Jenni* , la tête baissée , les deux coudes sur ses genoux , les mains sur ses yeux , semblait plongé dans la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la dispute.

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Freind et de Birton sur l'athéisme.

F R E I N D.

JE ne vous répéterai pas , Monsieur , les argumens métaphysiques de notre célèbre *Clarke*. Je vous exhorte seulement à les relire ; ils sont plus faits pour vous éclairer que pour vous toucher : je ne veux vous apporter que des raisons qui peut-être parleront plus à votre cœur.

B I R T O N.

Vous me ferez plaisir ; je veux qu'on m'amuse et qu'on m'intéresse ; je hais les sophismes : les disputes métaphysiques ressemblent à des

ballons remplis de vent que les combattans se renvoient. Les vessies crèvent, l'air en sort; il ne reste rien.

F R E I N D.

Peut-être, dans les profondeurs du respectable arien *Clarke*, y a-t-il quelques obscurités, quelques vessies; peut-être s'est-il trompé sur la réalité de l'infini actuel et de l'espace, &c. peut-être, en se faisant commentateur de DIEU, a-t-il imité quelquefois les commentateurs d'*Homère*, qui lui supposent des idées auxquelles *Homère* ne pensa jamais.

(A ces mots d'infini, d'espace, d'*Homère*, de commentateurs, le bon homme *Parouba* et sa fille, et quelques anglais même, voulurent aller prendre l'air sur le tillac; mais *Freind* ayant promis d'être intelligible, ils demeurèrent; et moi j'expliquais tout bas à *Parouba* quelques mots un peu scientifiques, que des gens nés sur les Montagnes bleues ne pouvaient entendre aussi commodément que des docteurs d'Oxford et de Cambridge.)

L'ami *Freind* continua donc ainsi: Il serait triste que, pour être sûr de l'existence de DIEU, il fût nécessaire d'être un profond métaphysicien: il n'y aurait tout au plus en Angleterre qu'une centaine d'esprits bien versés ou renversés dans cette science ardue du pour et du contre, qui fussent capables de

fonder cet abyme ; et le reste de la terre entière croupirait dans une ignorance invincible , abandonné en proie à ses passions brutales , gouverné par le seul instinct , et ne raisonnant passablement que sur les grossières notions de ses intérêts charnels. Pour savoir s'il est un Dieu , je ne vous demande qu'une chose , c'est d'ouvrir les yeux.

B I R T O N .

Ah ! je vous vois venir ; vous recourez à ce vieil argument tant rebattu , que le soleil tourne sur son axe en vingt-cinq jours et demi , en dépit de l'absurde inquisition de Rome ; que la lumière nous arrive réfléchie de Saturne en quatorze minutes , malgré les suppositions absurdes de *Descartes* ; que chaque étoile fixe est un soleil comme le nôtre , environné de planètes ; que tous ces astres innombrables , placés dans les profondeurs de l'espace , obéissent aux lois mathématiques découvertes et démontrées par le grand *Newton* ; qu'un catéchiste annonce DIEU aux enfans , et que *Newton* le prouve aux sages , comme le dit un philosophe *frénchman* , persécuté dans son drôle de pays pour l'avoir dit. (*)

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet ordre constant qui règne dans toutes les parties

(*) M. de *Voltaire*. C'est un anachronisme.

de l'univers ; il faut bien que tout ce qui existe soit dans un ordre quelconque ; il faut bien que la matière plus rare s'élève sur la plus massive , que le plus fort en tout sens presse le plus faible , que ce qui est poussé avec plus de mouvement coure plus vite ; tout s'arrange ainsi de soi-même. Vous auriez beau , après avoir bu une pinte de vin comme *Esdra*s , me parler comme lui neuf cents soixante heures de suite sans fermer la bouche , je ne vous en croirais pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptasse un Etre éternel , infini et immuable , qui s'est plu , dans je ne fais quel temps , à créer de rien des choses qui changent à tout moment , et à faire des araignées pour éventrer des mouches ? voudriez-vous que je disse ; avec ce bavard impertinent de *Nieuventyd* , que DIEU nous a donné des oreilles pour avoir la foi , parce que la foi vient par ouï-dire ? Non , non , je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues à des imbécilles ; je m'en tiens au petit livre d'un *frenchman* , qui dit que rien n'existe et ne peut exister , sinon la nature ; que la nature fait tout , que la nature est tout , qu'il est impossible et contradictoire qu'il existe quelque chose au-delà du tout ; en un mot , je ne crois qu'à la nature. (*)

(*) Il s'agit du *Système de la nature* , fort postérieur au siège de Barcelone et aux aventures de *Jemii*.

F R E I N D.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, et que dans nous, autour de nous, et à cent mille millions de lieues, tout est art sans aucune exception.

B I R T O N.

. Comment, tout est art ! en voici bien d'une autre !

F R E I N D.

Presque personne n'y prend garde ; cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours : Servez-vous de vos yeux, et vous reconnaîtrez, vous adorerez un Dieu. Songez comment ces globes immenses, que vous voyez rouler dans leur immense carrière, observent les lois d'une profonde mathématique ; il y a donc un grand mathématicien, que *Platon* appelait l'éternel géomètre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *oréri*, parce que milord *Oréri* les a mises à la mode en protégeant l'ouvrier par ses libéralités ; c'est une très-faible copie de notre monde planétaire et de ses révolutions. La période même du changement des solstices et des équinoxes, qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire, cette période, cette course si lente d'environ vingt-six mille ans, n'a pu être exécutée par des mains humaines dans

nos oréri. Cette machine est très-imparfaite ; il faut la faire tourner avec une manivelle ; cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artisans. Jugez donc quelle est la puissance , quel est le génie de l'éternel architecte , si l'on peut se servir de ces termes impropres si mal assortis à l'Etre suprême.

(Je donnai une légère idée d'un oréri à *Parouba*.) Il dit : S'il y a du génie dans cette copie , il faut bien qu'il y en ait dans l'original : je voudrais voir un oréri ; mais le ciel est plus beau. Tous les assistans , anglais et américains , entendant ces mots , furent également frappés de la vérité , et levèrent les mains au ciel. *Birton* demeura tout pensif , puis il s'écria :
» Quoi ! tout serait art , et la nature ne serait
» que l'ouvrage d'un suprême artisan ! serait-il
» possible ? » Le sage *Freind* continua ainsi : «

Portez à présent vos yeux sur vous-même ; examinez avec quel art étonnant , et jamais assez connu , tout y est construit en dedans et en dehors pour tous vos usages et pour tous vos desirs ; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie ; vous savez assez qu'il n'y a pas un viscère qui ne soit nécessaire , et qui ne soit secouru dans ses dangers par le jeu continuel des viscères voisins. Les secours dans le corps sont si artificieusement préparés de tous côtés , qu'il n'y a pas une seule veine

qui n'ait ses valvules, ses écluses, pour ouvrir au sang des passages. Depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils des pieds, tout est art, tout est préparation ; moyen et fin. Et, en vérité, on ne peut que se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales, et qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler et pour manger ; que ni les yeux ne sont merveilleusement disposés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer : cette audace est si folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend le témoignage au suprême fabricant.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine ; et cela est si vrai qu'il est impossible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille, si le germe n'est pas dans la terre : et il ne faut pas dire que les germes pourrissent pour produire ; car ces bêtises ne se disent plus.

(L'assemblée sentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reste, parce qu'elles étaient plus palpables. Birton disait entre ses dents : Faudra-t-il se soumettre à reconnaître un DIEU ? nous verrons cela, pardieu ; c'est une affaire à examiner. Jenni rêvait toujours

profondément , et était touché ; et notre *Freind* acheva sa phrase.)

Non , mes amis , nous ne faisons rien , nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger , d'unir , de désunir , de nombrer , de peser , de mesurer ; mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'Etre nécessaire , l'Etre existant éternellement par lui-même , qui fasse ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbécilles ou de si grands fripons. Ils se vantent de créer de l'or , et ils ne peuvent créer de la crotte.

Avouons donc , mes amis , qu'il est un Etre suprême , nécessaire , incompréhensible , qui nous a faits.

B I R T O N.

Et où est-il cet Etre ? s'il y en a un , pourquoi se cache-t-il ? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on se cacher quand on a fait du bien ?

F R E I N D.

Avez-vous jamais vu *Christophe Wren* qui a bâti Saint-Paul de Londres ? cependant il est démontré que cet édifice est l'ouvrage d'un architecte très-habile.

B I R T O N.

Tout le monde conçoit aisément que *Wren*

a bâti avec beaucoup d'argent ce vaste édifice, où *Burges* nous endort quand il prêche. Nous savons bien pourquoi et comment nos pères ont élevé ce bâtiment : mais pourquoi et comment un Dieu aurait-il créé de rien cet univers ? Vous savez l'ancienne maxime de toute l'antiquité : *Rien ne peut rien créer , rien ne retourne à rien*. C'est une vérité dont personne n'a jamais douté. Votre Bible même dit expressément que votre Dieu fit le ciel et la terre , quoique le ciel , c'est-à-dire l'assemblage de tous les astres , soit beaucoup plus supérieur à la terre que cette terre ne l'est au plus petit des grains de sable : mais votre Bible n'a jamais dit que DIEU fit le ciel et la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme de rien. Il la pétrit fort singulièrement d'une côte qu'il arracha à son mari. Le chaos existait , selon la Bible même , avant la terre : donc la matière était aussi éternelle que votre Dieu.

(Il s'éleva alors un petit murmure dans l'assemblée ; on disait : *Birton* pourrait bien avoir raison ; mais *Freind* répondit :)

Je vous ai , je pense , prouvé qu'il existe une intelligence suprême , une puissance éternelle à qui nous devons une vie passagère : je ne vous ai point promis de vous expliquer le pourquoi et le comment. DIEU m'a donné

assez de raison pour comprendre qu'il existe ; mais non assez pour savoir au juste si la matière lui a été éternellement soumise, ou s'il l'a fait naître dans le temps. Que vous importe l'éternité ou la création de la matière, pourvu que vous reconnaissiez un DIEU , un maître de la matière et de vous ? Vous me demandez où DIEU est ; je n'en fais rien , et je ne le dois pas savoir. Je fais qu'il est ; je fais qu'il est notre maître, qu'il fait tout , que nous devons tout attendre de sa bonté.

B I R T O N.

De sa bonté ! vous vous moquez de moi. Vous m'avez dit : Servez-vous de vos yeux ; et moi je vous dis : Servez-vous des vôtres. Jetez seulement un coup d'œil sur la terre entière , et jugez si votre Dieu serait bon.

(*M. Freind* sentit bien que c'était-là le fort de la dispute , et que *Birton* lui préparait un rude assaut ; il s'aperçut que les auditeurs , et surtout les américains , avaient besoin de prendre haleine pour écouter , et lui pour parler. Il se recommanda à DIEU ; on alla se promener sur le tillac : on prit ensuite du thé dans le yacht , et la dispute réglée recommença.)

CHAPITRE IX.

Sur l'athéisme.

B I R T O N.

PARDIEU, Monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté que vous l'avez eu sur la puissance et sur l'industrie : je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe, qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée ; ensuite je mettrai sous vos yeux les crimes et les malheurs perpétuels des habitans, et vous jugerez de l'affection paternelle que, selon vous, le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens de Gloucestershire, mon pays, quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras, les élèvent dans de beaux pâturages, leur donnent ensuite une bonne écurie, et de l'avoine et de la paille à foison. Mais, s'il vous plaît, quelle nourriture et quel abri avaient tous ces pauvres Américains du Nord quand nous les avons découverts après tant de siècles ? Il fallait qu'ils courussent trente et quarante milles pour avoir de quoi manger. Toute la côte boréale de notre ancien monde languit à peu-près

sous la même nécessité ; et , depuis la Laponie suédoise jusqu'aux mers septentrionales du Japon , cent peuples traînent leur vie , aussi courte qu'insupportable , dans une disette affreuse , au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats sont exposés sans cesse à des fléaux destructeurs. Nous y marchons sur des précipices enflammés, recouverts de terrains fertiles qui sont des pièges de mort. Il n'y a point d'autres enfers , sans doute ; et ces enfers se sont ouverts mille fois sous nos pas.

On nous parle d'un déluge universel , physiquement impossible , et dont tous les gens sensés rient ; mais du moins on nous console en nous disant qu'il n'a duré que dix mois : il devait éteindre ces feux qui depuis ont détruit tant de villes florissantes. Votre saint *Augustin* nous apprend qu'il y eut cent villes entières d'embrasées et d'abymées en Lybie par un seul tremblement de terre ; ces volcans ont bouleversé toute la belle Italie. Pour comble de maux , les tristes habitans de la zone Glaciale ne sont pas exempts de ces gouffres souterrains ; les Islandais toujours menacés voient la faim devant eux , cent pieds de glace et cent pieds de flamme à droite et à gauche sur leur mont Hécia : car tous les grands volcans sont placés sur ces montagnes hideuses.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toises de hauteur ne font rien par rapport à la terre , qui a trois mille lieues de diamètre ; que c'est un grain de la peau d'une orange sur la rondeur de ce fruit , que ce n'est pas un pied sur trois mille. Hélas ! qui sommes-nous donc , si les hautes montagnes ne font sur la terre que la figure d'un pied sur trois mille pieds , et de quatre pouces sur mille pieds ? Nous sommes donc des animaux absolument imperceptibles ; et cependant nous sommes écrasés par tout ce qui nous environne quoique notre infinie petitesse , si voisine du néant , semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les accidens. Après cette innombrable quantité de villes détruites , rebâties et détruites encore comme des fourmillières , que dirons-nous de ces mers de sable qui traversent le milieu de l'Afrique , et dont les vagues brûlantes , amoncelées par les vents , ont englouti des armées entières ? A quoi servent ces vastes déserts à côté de la belle Syrie ? des déserts si affreux , si inhabitables , que ces animaux féroces appelés Juifs se crurent dans le paradis terrestre , quand ils passèrent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvait cultiver quelques arpens.

Ce n'est pas encore assez que l'homme , cette noble créature , ait été si mal logé , si

mal vêtu , si mal nourri pendant tant de siècles : il naît entre de l'urine et de la matière fécale pour respirer deux jours ; et , pendant ces deux jours composés d'espérances trompeuses et de chagrins réels , son corps formé avec un art inutile est en proie à tous les maux qui résultent de cet art même ; il vit entre la peste et la vérole ; la source de son être est empoisonnée ; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent ; et le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes !

(Pendant que *Birton* parlait ainsi , la compagnie était tout attentive et tout émue ; le bon homme *Parouba* disait : Voyons comme notre docteur se tirera de là ; *Jenni* même laissa échapper ces paroles à voix basse : Ma foi , il a raison ; j'étais bien sot de m'être laissé toucher des discours de mon père. *M. Freind* laissa passer cette première bordée qui frappait toutes les imaginations ; puis il dit :

Un jeune théologien répondrait par des sophismes à ce torrent de tristes vérités , et vous citerait *S^t Basile* et *S^t Cyrille* qui n'ont que faire ici : pour moi , Messieurs , je vous avouerai sans détour qu'il y a beaucoup de mal physique sur la terre ; je n'en diminue pas l'existence ; mais *M. Birton* l'a trop

exagérée. Je m'en rapporte à vous, mon cher *Parouba* ; votre climat est fait pour vous, et il n'est pas si mauvais, puisque ni vous ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Esquimaux, les Islandais, les Lapons, les Ostiaks, les Samoïèdes n'ont jamais voulu sortir du leur. Les rangifères, ou rennes, que DIEU leur a données pour les nourrir, les vêtir et les traîner, meurent quand on les transporte dans une autre zone. Les Lapons même aussi meurent dans les climats un peu méridionaux ; le climat de la Sibérie est trop chaud pour eux : ils se trouveraient brûlés dans le parage où nous sommes.

Il est clair que DIEU a fait chaque espèce d'animaux et de végétaux pour la place dans laquelle ils se perpétuent. Les Nègres, cette espèce d'hommes si différente de la nôtre, sont tellement nés pour leur patrie, que des milliers de ces animaux noirs se sont donné la mort quand notre barbare avarice les a transportés ailleurs. Le chameau et l'autruche vivent commodément dans les sables de l'Afrique ; le taureau et ses compagnes bondissent dans les pays gras où l'herbe se renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la cannelle et le girofle ne croissent qu'aux Indes ; le froment n'est bon que dans le peu de pays où DIEU le fait croître. On a d'autres nourritures
dans

dans toute votre Amérique , depuis la Californie jusqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre , non plus qu'en Suède et en Canada. Voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'essence de leurs rites religieux sur du pain et du vin , n'ont consulté que leur climat ; ils font très-bien , eux , de remercier DIEU de l'aliment et de la boisson qu'ils tiennent de sa bonté ; et vous ferez très-bien , vous , Américains , de lui rendre grâce de votre maïs , de votre manioc et de votre cassave. DIEU , dans toute la terre , a proportionné les organes et les facultés des animaux , depuis l'homme jusqu'au limaçon , au lieu où il leur a donné la vie : n'accusons donc pas toujours la Providence, quand nous lui devons souvent des actions de grâces.

Venons aux fléaux , aux inondations , aux volcans , aux tremblemens de terre. Si vous ne considérez que ces calamités , si vous ne ramassez qu'un assemblage affreux de tous les accidens qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers , DIEU est un tyran à vos yeux ; si vous faites attention à ses innombrables bienfaits , DIEU est un père. Vous me citez *S^t Augustin* le rhéteur , qui , dans son livre des miracles , parle de cent villes englouties à la fois en Lybie ; mais songez que cet

africain , qui passa sa vie à se contredire , prodiguait dans ses écrits la figure de l'exagération : il traitait les tremblemens de terre comme la grâce efficace , et la damnation éternelle de tous les petits enfans morts sans baptême. N'a-t-il pas dit , dans son trente-septième sermon , avoir vu en Ethiopie des races d'hommes pourvues d'un grand œil au milieu du front , comme les cyclopes , et des peuples entiers sans tête ?

Nous qui ne sommes pas pères de l'Eglise , nous ne devons aller ni au-delà , ni en-deçà de la vérité : cette vérité est que sur cent mille habitations on en peut compter tout au plus une détruite chaque siècle par les feux nécessaires à la formation de ce globe.

Le feu est tellement nécessaire à l'univers entier , que sans lui il n'y aurait sur la terre ni animaux , ni végétaux , ni minéraux : il n'y aurait ni soleil ni étoiles dans l'espace. Ce feu, répandu sous la première écorce de la terre , obéit aux lois générales établies par DIEU même : il est impossible qu'il n'en résulte quelques désastres particuliers : or on ne peut pas dire qu'un artisan soit un mauvais ouvrier , quand une machine immense , formée par lui seul , subsiste depuis tant de siècles sans se déranger. Si un homme avait inventé une machine hydraulique qui arrosât toute une

province et la rendît fertile , lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donnerait noyât quelques infectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde est l'ouvrage d'un Être souverainement intelligent et puissant : vous qui êtes intelligens , vous devez l'admirer ; vous qui êtes comblés de ses bienfaits , vous devez l'aimer.

Mais les malheureux , dites-vous , condamnés à souffrir toute leur vie , atcablés de maladies incurables , peuvent-ils l'admirer et l'aimer ? Je vous dirai , mes amis , que ces maladies si cruelles viennent presque toutes de notre faute , ou de celle de nos pères qui ont abusé de leurs corps ; et non de la faute du grand fabricant. On ne connaissait guère de maladies que celle de la décrépitude dans toute l'Amérique septentrionale , avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appelons eau-de-vie ; et qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu. La contagion secrète des Caraïbes , que vous autres jeunes gens appelez *pox* , n'était qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source , et qu'on guérissait en deux jours , soit avec du gayac , soit avec du bouillon de tortue ; l'incontinence des Européens transplanta dans le reste du monde cette incommodité , qui prit parmi nous un caractère si

funeste , et qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisons que le pape *Léon X* , un archevêque de Maïence , nommé *Henneberg* , le roi de France *François I* , en moururent.

La petite vérole , née dans l'Arabie heureuse , n'était qu'une faible éruption , une ébullition passagère sans danger , une simple dépuraton du sang : elle est devenue mortelle en Angleterre , comme dans tant d'autres climats ; notre avarice l'a portée dans ce nouveau monde ; elle l'a dépeuplé.

Souvenons - nous que , dans le poëme de *Milton* , ce benêt d'*Adam* demande à l'ange *Gabriel* s'il vivra long-temps. Oui , lui répond l'ange , si tu observes la grande règle *rien de trop*. Observez tous cette règle , mes amis ; n'osiez-vous exiger que DIEU vous fit vivre sans douleur des siècles entiers pour prix de votre gourmandise , de votre ivrognerie , de votre incontinence , de votre abandonnement à d'infâmes passions qui corrompent le sang et qui abrègent nécessairement la vie ?

(J'approuvai cette réponse ; *Paroubé* en fut assez content ; mais *Birton* ne fut pas ébranlé ; et je remarquai dans les yeux de *Jenni* qu'il était encore très-indécis. *Birton* répliqua en ces termes :)

Puisque vous vous êtes servi de lieux communs , mêlés avec quelques réflexions

nouvelles , j'emploierai aussi un lieu commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables et du verbiage. S'il existait un Dieu si puissant, si bon, il n'aurait pas mis le mal sur la terre ; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur et au crime. S'il n'a pu empêcher le mal, il est impuissant ; s'il l'a pu et ne l'a pas voulu, il est barbare.

Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années, conservées chez les brachmanes ; nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre, et on a été assez imbécille pour donner le nom de grands hommes, de héros, de demi-dieux, de dieux même, à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent et en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; et *Ferdinand*, roi de Castille, assigne une pension à ces chiens, pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau monde, qui massacrent tant d'innocens désarmés et nus, font servir sur leur table des gigots d'hommes

et de femmes , des fesses , des avant-bras , des mollets en ragoût ; ils font rôtir sur des brafiers le roi *Gatimozin* au Mexique ; ils courent au Pérou convertir le roi *Atabalipa*. Un nommé *Almagro*, prêtre, fils de prêtre , condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin , vient avec un nommé *Pizarro* signifier au roi , par la voix d'un autre prêtre , qu'un troisième prêtre , nommé *Alexandre VI* , souillé d'incestes , d'assassinats et d'homicides , a donné de son plein gré , *proprio motu* , et de sa pleine puissance , non-seulement le Pérou , mais la moitié du nouveau monde au roi d'Espagne ; qu'*Atabalipa* doit sur le champ se soumettre , sous peine d'encourir l'indignation des apôtres *S^t Pierre* et *S^t Paul*. Et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui lisait la bulle , il fut déclaré sur le champ incrédule et hérétique : on fit pendre *Atabalipa* , comme on avait brûlé *Gatimozin* : on massacra sa nation , et tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie , qui n'a servi qu'à dépeupler l'Espagne et à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle est cultivée.

Çà, mon cher *M. Freind*, si l'être fantastique et ridicule qu'on appelle le diable avait voulu faire des hommes à son image , les

aurait-il formés autrement ? Cessez donc d'attribuer à un Dieu un ouvrage si abominable.

(Cette tirade fit revenir toute l'assemblée au sentiment de *Birton*. Je voyais *Jenni* en triompher en secret ; il n'y eut pas jusqu'à la jeune *Parouba* qui ne fût saisie d'horreur contre le prêtre *Almagro* , contre le prêtre qui avait lu la bulle en latin , contre le prêtre *Alexandre VI* , contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion , et pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami *Freind* ; je désespérais de sa cause : voici pourtant comme il répondit sans s'étonner :)

Mes amis , souvenez-vous toujours qu'il existe un Etre suprême ; je vous l'ai prouvé , vous en êtes convenus ; et , après avoir été forcés d'avouer qu'il est , vous vous efforcez de lui chercher des imperfections , des vices , des méchancetés.

Je suis bien loin de vous dire , comme certains raisonneurs , que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance est trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal moral et de mal physique ; mais puisque l'existence de DIEU est certaine , il est aussi très-certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que DIEU

existe. Il ne peut être méchant, car quel intérêt aurait-il à l'être ? Il y a des maux horribles, mes amis ; eh bien, n'en augmentons pas le nombre. Il est impossible qu'un DIEU ne soit pas bon ; mais les hommes sont pervers : ils font un détestable usage de la liberté que ce grand Être leur a donnée et dû leur donner, c'est-à-dire de la puissance d'exécuter leurs volontés, sans quoi ils ne seraient que de pures machines, formées par un être méchant pour être brisées par lui.

Tous les espagnols éclairés conviennent qu'un petit nombre de leurs ancêtres abusait de cette liberté jusqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. Don *Carlos*, second du nom (de qui M. l'archiduc puisse être le successeur), a réparé autant qu'il a pu les atrocités auxquelles les Espagnols s'abandonnèrent sous *Ferdinand* et sous *Charles-Quint*.

Mes amis, si le crime est sur la terre, la vertu y est aussi.

B I R T O N.

Ha, ha, ha, la vertu ! voilà une plaisante idée ; pardieu je voudrais bien savoir comment la vertu est faite, et où l'on peut la trouver.

(A ces paroles je ne me contins pas, j'interrompis *Birton* à mon tour. Vous la trouverez

chez

chez M. *Freind*, lui dis-je, chez le bon *Parouba*, chez vous-même, quand vous aurez nettoyé votre cœur des vices qui le couvrent. Il rougit, *Jenni* aussi : puis *Jenni* baissa les yeux, et parut sentir des remords. Son père le regarda avec quelque compassion, et poursuivit ainsi son discours :)

F R E I N D.

Oui, mes chers amis, il y eut toujours des vertus, s'il y eut des crimes. Athènes vit des *Socrate*, si elle vit des *Anitus*; Rome eut des *Caton*, si elle eut des *Sylla*; *Caligula*, *Néron* effrayèrent la terre par leurs atrocités, mais *Titus*, *Trajan*, *Antonin le pieux*, *Marc-Aurèle* la consolèrent par leur bienfaisance : mon ami *Sherloc* dira en peu de mots au bon *Parouba* ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureusement mon *Epictète* dans ma poche : cet *Epictète* n'était qu'un esclave, mais égal à *Marc-Aurèle* par ses sentimens. Ecoutez, et puissent tous ceux qui se mêlent d'enseigner les hommes, écouter ce qu'*Epictète* se dit à lui-même : C'est DIEU qui m'a créé, je le porte dans moi; oserais-je le déshonorer par des pensées infames, par des actions criminelles, par d'indignes desirs ? Sa vie fut conforme à ses discours. *Marc-Aurèle*, sur le trône de l'Europe et de deux autres parties de notre hémisphère, ne pensa pas autrement que l'esclave *Epictète* ;

Romans. Tome III.

P

l'un ne fut jamais humilié de sa bassesse, l'autre ne fut jamais ébloui de sa grandeur ; et, quand ils écrivirent leurs pensées, ce fut pour eux-mêmes et pour leurs disciples, et non pour être loués dans des journaux. Et, à votre avis, *Locke*, *Newton*, *Tillotson*, *Penn*, *Clarke*, le bon homme qu'on appelle *The wan of Ross*, tant d'autres dans notre île et hors de notre île, que je pourrais vous citer, n'ont-ils pas été des modèles de vertu ?

Vous m'avez parlé, *M. Birton*, des guerres aussi cruelles qu'injustes, dont tant de nations se sont rendues coupables ; vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique et au Pérou, vous pouvez y ajouter la Saint-Barthelemy de France, et les massacres d'Irlande ; mais n'est-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effusion du sang en horreur ? les brachmanes n'ont-ils pas donné de tout temps cet exemple au monde ? et, sans sortir du pays où nous sommes, n'avons-nous pas auprès de nous la Pensilvanie où nos primitifs, qu'on défigure en vain par le nom de quakres, ont toujours détesté la guerre ? n'avons-nous pas la Caroline où le grand *Locke* a dicté ses lois ? Dans ces deux patries de la vertu, tous les citoyens sont égaux, toutes les consciences sont libres, toutes les religions sont bonnes, pourvu

qu'on adore un DIEU ; tous les hommes y sont frères. Vous avez vu , M. *Birton* , comme au seul nom d'un descendant de *Penn* , les habitans des Montagnes bleues, qui pouvaient vous exterminer , ont mis bas les armes. Ils ont senti ce que c'est que la vertu , et vous vous obstinez à l'ignorer ! Si la terre produit des poisons comme des alimens salutaires , voudrez-vous ne vous nourrir que de poisons ?

B I R T O N.

Ah ! Monsieur , pourquoi tant de poisons ? si DIEU a tout fait , ils sont son ouvrage ; il est le maître de tout , il fait tout ; il dirige la main de *Cromwell* qui signe la mort de *Charles premier* ; il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête : non , je ne puis admettre un Dieu homicide.

F R E I N D.

Ni moi non plus. Ecoutez , je vous prie , vous conviendrez avec moi que DIEU gouverne le monde par des lois générales. Selon ces lois , *Cromwell* , monstre de fanatisme et d'hypocrisie , résolut la mort de *Charles premier* pour son intérêt , que tous les hommes aiment nécessairement , et qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les lois du mouvement établies par DIEU même , le bourreau coupa la tête de ce roi ; mais certainement

P 2

DIEU n'assassina pas *Charles premier* par un acte particulier de sa volonté. DIEU ne fut ni *Cromwell*, ni *Jeffreis*, ni *Ravaillac*, ni *Balthazar Gérard*, ni le frère prêcheur *Jacques Clément*. DIEU ne commet, ni n'ordonne, ni ne permet le crime; mais il a fait l'homme, et il a fait les lois du mouvement; ces lois éternelles du mouvement sont également exécutées par la main de l'homme charitable qui secourt le pauvre, et par la main du scélérat qui égorge son frère. De même que DIEU n'éteignit point son soleil et n'engloutit point l'Espagne sous la mer, pour punir *Cortez*, *Almagro* et *Pizarro* qui avaient inondé de sang humain la moitié d'un hémisphère; de même aussi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres, et ne fait point descendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne, pour faire plaisir à ses chers Anglais, quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale serait ridicule, si elle descendait dans chaque moment à chaque individu; et cette vérité est si palpable, que jamais DIEU ne punit sur le champ un criminel par un coup éclatant de sa toute-puissance: il laisse luire son soleil sur les bons et sur les méchants. Si quelques scélérats sont morts immédiatement après leurs crimes, ils sont morts par les lois générales qui président au monde. J'ai

lu dans le gros livre d'un frenchman , nommé *Mézeray* , que DIEU avait fait mourir notre grand *Henri V* de la fistule à l'anus , parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien ; non , il mourut parce que les lois générales émanées de la toute-puissance , avaient tellement arrangé la matière , que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des lois générales imprimées par la main de DIEU à la matière : tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin , sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique , souvenons - nous que l'existence de DIEU est démontrée ; il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez DIEU au monde , l'assassinat de *Charles premier* en devient-il plus légitime ? son bourreau vous en sera-t-il plus cher ? DIEU existe , il suffit : s'il existe , il est juste : foyez donc juste.

B I R T O N .

Votre petit argument sur le concours de DIEU a de la finesse et de la force , quoiqu'il ne disculpe pas DIEU entièrement d'être l'auteur du mal physique et du mal moral. Je vois que la manière dont vous excusez DIEU fait quelque impression sur l'assemblée ; mais

P 3

ne pouvait-il pas faire en sorte que ses lois générales n'entraînaient pas tant de malheurs particuliers ? Vous m'avez prouvé un Être éternel et puissant ; et , Dieu me pardonne ! j'ai craint un moment que vous ne me fîssiez croire en DIEU ; mais j'ai de terribles objections à vous faire : allons , Jenni , prenons courage ; ne nous laissons point abattre.

Et vous , Monsieur *Freind* , qui parlez si bien , avez-vous lu le livre intitulé *Le bon sens* ? (*)

F R E I N D.

Oui , je l'ai lu , et je ne suis point de ceux qui condamnent tout dans leurs adversaires. Il y a dans ce livre des vérités bien exposées ; mais elles sont gâtées par un grand défaut. L'auteur veut continuellement détruire le dieu de *Scot* , d'*Albert* , de *Bonaventure* , le dieu des ridicules scolastiques et des moines. Remarquez qu'il n'ose pas dire un mot contre le Dieu de *Socrate* , de *Platon* , d'*Epictète* , de *Marc-Aurèle* , contre le Dieu de *Newton* et de *Locke* , j'ose dire contre le mien. Il perd son temps à déclamer contre des superstitions

(*) Ouvrage qui parut en même temps que le *Système de la nature*. M. de *Voltaire* a grande raison. L'auteur de cet ouvrage prouve très-bien que la plupart des philosophes , en voulant pénétrer la nature de DIEU , en ont donné des idées absurdes ; mais cela ne détruit point les preuves de son existence , qui peuvent être tirées de l'ordre de l'univers.

absurdes et abominables dont tous les honnêtes gens sentent aujourd'hui le ridicule et l'horreur. C'est comme si on écrivait contre la nature, parce que les tourbillons de *Descartes* l'ont défigurée; c'est comme si on disait que le bon goût n'existe pas, parce que la plupart des auteurs n'ont point de goût. Celui qui a fait le livre du *Bon sens*, croit avoir attaqué DIEU, et en cela il manque tout à fait de bon sens; il n'a écrit que contre certains prêtres anciens et modernes. Croit-il avoir anéanti le maître pour avoir redit qu'il a été souvent servi par des fripons?

B I R T O N.

Ecoutez, nous pourrions nous rapprocher. Je pourrais respecter le maître, si vous m'abandonniez les valets. J'aime la vérité; faites-la moi voir, et je l'embrasse.

C H A P I T R E X.

Sur l'athéisme.

LA nuit était venue, elle était belle, l'atmosphère était une voûte d'azur transparent, semée d'étoiles d'or; ce spectacle touche toujours les hommes, et leur inspire une douce rêverie: le bon *Parouba* admirait le ciel,

P 4

comme un allemand admire Saint-Pierre de Rome, ou l'opéra de Naples, quand il le voit pour la première fois. Cette voûte est bien hardie, disait *Parouba* à *Freind*; et *Freind* lui disait : Mon cher *Parouba*, il n'y a point de voûte; ce cintre bleu n'est autre chose qu'une étendue de vapeurs, de nuages légers que DIEU a tellement disposés et combinés avec la mécanique de vos yeux, qu'en quelque endroit que vous soyez, vous êtes toujours au centre de votre promenade, et vous voyez ce qu'on nomme le ciel, et qui n'est point le ciel, arrondi sur votre tête. Et ces étoiles, M. *Freind*? Ce sont, comme je vous l'ai déjà dit, autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes; loin d'être attachées à cette voûte bleue, songez-vous qu'elles en sont à des distances différentes et prodigieuses: cette étoile que vous voyez est à douze cents millions de mille pas de notre soleil. Alors il lui montra le télescope qu'il avait apporté: il lui fit voir nos planètes, Jupiter avec ses quatre lunes, Saturne avec ses cinq lunes et son inconcevable anneau lumineux; c'est la même lumière, lui disait-il, qui part de tous ces globes, et qui arrive à nos yeux; de cette planète-ci en un quart d'heure, de cette étoile-ci en six mois. *Parouba* se mit à genoux et dit: Les cieux annoncent DIEU. Tout l'équipage.

était autour du vénérable *Freind*, regardait et admirait. Le coriace *Birton* avança sans rien regarder, et parla ainsi :

B I R T O N.

Eh bien soit, il y a un DIEU, je vous l'accorde; mais qu'importe à vous et à moi? qu'y a-t-il entre l'Etre infini et nous autres vers de terre? quel rapport peut-il exister de son essence à la nôtre? *Epicure*, en admettant des dieux dans les planètes, avait bien raison d'enseigner qu'ils ne se mêlaient nullement de nos sottises et de nos horreurs; que nous ne pouvions ni les offenser, ni leur plaire; qu'ils n'avaient nul besoin de nous, ni nous d'eux: vous admettez un Dieu plus digne de l'esprit humain que les dieux d'*Epicure*, et que tous ceux des Orientaux et des Occidentaux. Mais si vous disiez, comme tant d'autres, que ce Dieu a formé le monde et nous pour sa gloire; qu'il exigea autrefois des sacrifices de bœufs pour sa gloire; qu'il apparut, pour sa gloire, sous notre forme de bipèdes, &c. vous diriez, ce me semble, une chose absurde qui ferait rire tous les gens qui pensent. L'amour de la gloire n'est autre chose que de l'orgueil, et l'orgueil n'est que de la vanité: un orgueilleux est un fat que *Shakespeare* jouait sur son théâtre: cette épithète ne peut pas plus convenir à DIEU

que celle d'injuste , de cruel , d'inconstant. Si DIEU a daigné faire , ou plutôt arranger l'univers , ce ne doit être que dans la vue de faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein , le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

F R E I N D.

Oui , sans doute , il y a réussi avec toutes les ames honnêtes ; elles seront heureuses un jour , si elles ne le sont pas aujourd'hui.

B I R T O N.

Heureuses ! quel rêve ! quel conte de peau d'âne ! où ? quand ? comment ? qui vous l'a dit ?

F R E I N D.

Sa justice.

B I R T O N.

N'allez-vous pas me dire , après tant de déclamateurs , que nous vivrons éternellement quand nous ne serons plus , que nous possédons une ame immortelle , ou plutôt qu'elle nous possède , après nous avoir avoué que les Juifs eux-mêmes , les Juifs auxquels vous vous vantez d'avoir été subrogés , n'ont jamais soupçonné seulement cette immortalité de l'ame jusqu'au temps d'*Hérode*. Cette idée d'une ame immortelle avait été inventée par les brachmanes , adoptée par

les Perses , les Chaldéens , les Grecs , ignorée très-long-temps de la malheureuse petite horde judaïque , mère des plus infames superstitions. Hélas , Monsieur ! savons-nous seulement si nous avons une ame ? savons-nous si les animaux dont le sang fait la vie , comme il fait la nôtre , qui ont comme nous des volontés , des appétits , des passions , des idées , de la mémoire , de l'industrie ; savez-vous , dis-je , si ces êtres , aussi incompréhensibles que nous , ont une ame , comme on prétend que nous en avons une ?

J'avais cru jusqu'à présent qu'il est dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps , de marcher par nos pieds , de prendre par nos mains , de voir par nos yeux , d'entendre par nos oreilles , de sentir par nos nerfs , de penser par notre tête , et que tout cela était ce que nous appelons l'ame ; mot vague qui ne signifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appellerai D I E U , avec vous , ce principe intelligent et puissant qui anime la nature entière ; mais a-t-il daigné se faire connaître à nous ?

F R E I N D.

Oui , par ses œuvres.

B I R T O N.

Nous a-t-il dicté ses lois ? nous a-t-il parlé ?

F R E I N D.

Oui, par la voix de votre conscience. N'est-il pas vrai que si vous aviez tué votre père et votre mère, cette conscience vous déchirerait par des remords aussi affreux qu'involontaires ? Cette vérité n'est-elle pas sentie et avouée par l'univers entier ? Descendons maintenant à de moindres crimes. Y en a-t-il un seul qui ne vous effraie au premier coup d'œil, qui ne vous fasse pâlir la première fois que vous le commettez, et qui ne laisse dans votre cœur l'aiguillon du repentir ?

B I R T O N.

Il faut que je l'avoue.

F R E I N D.

DIEU vous a donc expressément ordonné, en parlant à votre cœur, de ne vous souiller jamais d'un crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques, que les uns condamnent et que les autres justifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre cette grande loi du premier des *Zoroastres*, tant remarquée de nos jours par un auteur français ? *Quand tu ne sais si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi.*

B I R T O N.

Cette maxime est admirable ; c'est, sans

doute , ce qu'on a jamais dit de plus beau , c'est-à-dire , de plus utile en morale ; et cela me ferait presque penser que DIEU a suscité de temps en temps des sages qui ont enseigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé la vertu.

F R E I N D.

Demandez-en pardon à l'Etre éternel qui peut la récompenser éternellement , et punir les transgresseurs.

B I R T O N.

Quoi ! DIEU me punirait éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données ?

F R E I N D.

Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien et du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais , ni comment il vous punira ; car personne n'en peut rien savoir : je vous dis qu'il le peut. Les brachmanes furent les premiers qui imaginèrent une prison éternelle pour les substances célestes qui s'étaient révoltées contre DIEU dans son propre palais ; il les enferma dans une espèce d'enfer qu'ils appelaient *ondera* ; mais au bout de quelques milliers de siècles , il adoucit leurs peines , les mit sur la terre , et les fit

hommes ; c'est de là que vint notre mélange de vices et de vertus , de plaisirs et de calamités. Cette imagination est ingénieuse ; la fable de *Pandore* et de *Prométhée* l'est encore davantage. Des nations grossières ont imité grossièrement la belle fable de *Pandore* ; ces inventions sont des rêves de la philosophie orientale ; tout ce que je puis vous dire , c'est que si vous avez commis des crimes en abusant de votre liberté , il vous est impossible de prouver que DIEU soit incapable de vous en punir ; je vous en défie.

B I R T O N.

Attendez ; vous pensez que je ne peux pas vous démontrer qu'il est impossible au grand Etre de me punir : par ma foi , vous avez raison ; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impossible , et je n'en suis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abusé de ma liberté , et que DIEU peut m'en châtier ; mais pardieu , je ne serai pas puni quand je ne serai plus.

F R E I N D.

Le meilleur parti que vous ayez à prendre , est d'être honnête homme tandis que vous existez.

B I R T O N.

D'être honnête homme pendant que j'existe?..

oui, je l'avoue ; oui, vous avez raison ; c'est le parti qu'il faut prendre.

(Je voudrais , mon cher ami , que vous eussiez été témoin de l'effet que firent les discours de *Freind* sur tous les anglais et sur tous les américains. *Birton* , si évaporé et si audacieux prit tout à coup un air recueilli et modeste ; *Jenni* , les yeux mouillés de larmes , se jeta aux genoux de son père , et son père l'embrassa : voici enfin la dernière scène de cette dispute si épineuse et si intéressante.)

C H A P I T R E X I.

De l'athéisme.

B I R T O N.

JE conçois bien que le grand Etre , le maître de la nature , est éternel ; mais nous qui n'étions pas hier , pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future ? Tout périt sans retour autour de nous , depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

F R E I N D.

Non , rien ne périt , tout change ; les germes impalpables des animaux et des végétaux

subsistent , se développent et perpétuent les espèces. Pourquoi ne voudriez-vous pas que DIEU conservât le principe qui vous fait agir et penser , de quelque nature qu'il puisse être ? DIEU me garde de faire un système , mais certainement il y a dans nous quelque chose qui pense et qui veut : ce quelque chose que l'on appelait autrefois une monade , ce quelque chose est imperceptible. DIEU nous l'a donnée , ou peut-être , pour parler plus juste , DIEU nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver ? songez , examinez , pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration ?

B I R T O N .

Non , j'en ai cherché dans mon entendement , dans tous les livres des athées , et surtout dans le troisième chant de *Lucrèce* ; j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

F R E I N D .

Et sur ces simples vraisemblances , nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes ! nous vivrions en brutes ! n'ayant pour règle que nos appétits , et pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle ; car on veut toujours détruire

cc

ce qu'on craint : pensez-y bien , M. *Birton* , réfléchissez-y sérieusement , mon fils *Jenn* : n'attendre de DIEU ni châtement ni récompense , c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait sur vous aucun pouvoir ? c'est comme si l'on disait , il y a un roi de la Chine qui est très-puissant : je répons , grand bien lui fasse ; qu'il reste dans son manoir , et moi dans le mien : je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi ; il n'a pas plus de juridiction sur ma personne qu'un chanoine de Windsor n'en a sur un membre de notre parlement : alors je suis mon dieu à moi-même ; je sacrifie le monde entier à mes fantaisies , si j'en trouve l'occasion ; je suis sans loi , je ne regarde que moi. Si les autres êtres sont moutons , je me fais loup ; s'ils sont poules , je me fais renard.

Je suppose , ce qu'à DIEU ne plaise , que toute notre Angleterre soit athée par principes ; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui , nés tranquilles et doux , assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes , gouvernés par l'honneur , et par conséquent attentifs à leur conduite , pourront vivre ensemble en société ; ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adoucent ; ils pourront vivre dans la paix , dans l'innocente gaieté des honnêtes gens ; mais l'athée pauvre

Romans. Tome III.

Q

et violent, sûr de l'impunité, fera un fot s'il né vous assassine pas pour voler votre argent. Dès-lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les fauterelles à peine d'abord aperçues viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne fera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs, dont on ne pend pas la dixième partie à nos seffions ; ils passent leurs misérables vies dans des tavernes avec des filles perdues, ils les battent, ils se battent entre eux ; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils se sont cassé la tête ; ils se réveillent pour voler et pour assassiner ; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités.

Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler ? Un roi athée est plus dangereux qu'un *Ravaillac* fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au quinzième siècle ; qu'en arriva-t-il ? il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper, et d'enfoncer un stylet dans le cœur de son ami que de l'embrasser ; il y eut des professeurs du crime, comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique et de mathématique. On choisissait exprès les temples pour y assassiner les princes aux pieds des autels. Le pape *Sixte IV* et un

archevêque de Florence firent assassiner ainsi les deux princes les plus accomplis de l'Europe. (Mon cher *Sherloc*, dites, je vous prie, à *Parouba* et à ses enfans ce que c'est qu'un pape et un archevêque, et dites-leur surtout qu'il n'est plus de pareils monstres.) Mais continuons. Un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connaît que trop les étonnantes horreurs d'*Alexandre VI*. Si de telles mœurs avaient subsisté, l'Italie aurait été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un DIEU rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre-humain; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolemment les crimes publics; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. Je ne vous dis pas, mes amis, de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonorerait, et qui même pourraient la rendre funeste; l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour apaiser sa faim; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée, mais on ne guérit jamais le superstitieux radicalement: l'athée est un

homme d'esprit qui se trompe, mais qui pense par lui-même; le superstitieux est un sot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'athée violera *Iphigénie* près d'épouser *Achille*; mais le fanatique l'égorgera pieusement sur l'autel, et croira que *Jupiter* lui en aura beaucoup d'obligation : l'athée dérobera un vase d'or dans une église, pour donner à souper à des filles de joie; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette église, et chantera un cantique juif à plein gosier, en faisant brûler des juifs. Oui, mes amis, l'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un univers de confusion et d'horreur. La petite zone de la vertu est entre ces deux pôles; marchez d'un pas ferme dans ce sentier; croyez un Dieu bon, et soyez bons. C'est tout ce que les grands législateurs *Locke* et *Penn* demandent à leurs peuples.

Répondez-moi, *M. Birton*, vous et vos amis : Quel mal peut vous faire l'adoration d'un Dieu jointe au bonheur d'être honnête homme? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle; qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence? Voyez comme notre méchant *Richard III* meurt dans *Shakespeare*; comme les spectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter son imagination. Voyez

comme expire *Charles IX* de France après la Saint-Barthelemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait, son crime le déchire, son sang jaillit par ses pores, et tout le sang qu'il fit couler, crie contre lui. Soyez sûr que de tous ces monstres, il n'en est aucun qui n'ait vécu dans les tourmens du remords, et qui n'ait fini dans la rage du désespoir.

C H A P I T R E . X I I .

Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.

BIRTON et ses amis ne purent tenir davantage; ils se jetèrent aux genoux de *Freind*. Oui, dit *Birton*, je crois en DIEU et en vous. On était déjà près de la maison de *Parouba*, on y soupa; mais *Jenni* ne put souper: il se tenait à l'écart, il fondait en larmes; son père alla le chercher pour le consoler. Ah! lui dit *Jenni*, je ne méritais pas d'avoir un père tel que vous; je mourrai de douleur d'avoir été séduit par cette abominable *Clive-Hart*: je suis la cause quoiqu'innocente de la mort de *Primeroze*; et tout à l'heure quand vous nous avez parlé d'empoisonnement, un frisson m'a saisi, j'ai cru voir *Clive-Hart* présentant le breuvage horrible à *Primeroze*. O Ciel! ô Dieu! comment

ai-je pu avoir l'esprit assez aliéné pour suivre une créature si coupable ! mais elle me trompa ; j'étais aveugle ; je ne fus détrompé que peu de temps avant qu'elle fût prise par les sauvages : elle me fit presque l'aveu de son crime dans un mouvement de colère ; depuis ce moment je l'eus en horreur ; et , pour mon supplice , l'image de *Primerose* est sans cesse devant mes yeux ; je la vois , je l'entends : elle me dit : Je suis morte parce que je t'aimais.

M. *Freind* se mit à sourire , d'un sourire de bonté dont *Jenni* ne put comprendre le motif ; son père lui dit qu'une vie irréprochable pouvait seule réparer les fautes passées : il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il se noyait ; je l'embrassai , je le flattai , je lui donnai du courage ; nous étions tous attendris ; nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre , après avoir fait des présens à toute la famille de *Parouba* : nos adieux furent mêlés de larmes sincères ; *Birton* et ses camarades , qui n'avaient jamais été qu'évaporés , semblaient déjà raisonnables.

Nous étions en pleine mer quand *Freind* dit à *Jenni* en ma présence : Eh bien , mon fils , le souvenir de la belle , de la vertueuse et tendre *Primerose* vous est donc toujours cher ! *Jenni* se désespéra à ces paroles ; les traits d'un

repentir inutile et éternel perçaient son cœur, et je craignis qu'il ne se précipitât dans la mer. Eh bien, lui dit *Freind*, consolez-vous, *Primerose* est vivante, et elle vous aime.

Freind en effet en avait reçu des nouvelles sûres de son domestique affidé qui lui écrivait par tous les vaisseaux qui partaient pour le Mariland. M. *Mead*, qui a depuis acquis une si grande réputation pour la connaissance de tous les poisons, avait été assez heureux pour tirer *Primerose* des bras de la mort. M. *Freind* fit voir à son fils cette lettre qu'il avait relue tant de fois, et avec tant d'attendrissement.

Jenni passa en un moment de l'excès du désespoir à celui de la félicité; je ne vous peindrai point les effets de ce changement si subit : plus j'en suis saisi, moins je puis les exprimer; ce fut le plus beau moment de la vie de *Jenni*. *Birton* et ses camarades partagèrent une joie si pure. Que vous dirai-je enfin? l'excellent *Freind* leur a servi de père à tous; les noces du beau *Jenni* et de la belle *Primerose* se sont faites chez le docteur *Mead*; nous avons marié aussi *Birton*, qui était tout changé. *Jenni* et lui sont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un sage peut guérir des fous.

Fin de l'histoire de Jenni.

LES

Fict. - Fr.

2

LES OREILLES
DU COMTE
DE CHESTERFIELD,
ET LE
CHAPELAIN GOUDMAN.

Romans. Tome III.

R

LES OREILLES

DU COMTE

DE CHESTERFIELD,

ET LE

CHAPELAIN GOUDMAN.

CHAPITRE PREMIER.

AH ! la fatalité gouverne irrémissiblement toutes les choses de ce monde. J'en juge , comme de raison , par mon aventure.

Milord *Chesterfield* , qui m'aimait fort , m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon *préferment* (a) à sa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres ; je me présente à milord ; je le fais souvenir de ses promesses ; il me serre la main avec amitié , et me dit qu'en effet j'ai bien mauvais visage. Je lui réponds que mon plus grand mal est la pauvreté. Il me réplique qu'il veut me faire

(a) *Préferment* signifie *benefice* en anglais.

guérir , et me donne sur le champ une lettre pour M. *Sidrac* près de Guid'hall.

Je ne doute pas que M. *Sidrac* ne soit celui qui doit m'expédier les provisions de ma cure. Je vole chez lui. M. *Sidrac* , qui était le chirurgien de milord , se met incontinent en devoir de me sonder , et m'assure que , si j'ai la pierre , il me taillera très-heureusement.

Il faut savoir que milord avait entendu que j'avais un grand mal à la vessie , et qu'il avait voulu , selon sa générosité ordinaire , me faire tailler à ses dépens. Il était sourd , aussi-bien que monsieur son frère , et je n'en étais pas encore instruit.

Pendant le temps que je perdis à défendre ma vessie contre M. *Sidrac* , qui voulait me sonder à toute force , un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice , arriva chez milord , demanda ma cure , et l'emporta.

J'étais amoureux de miss *Fidler* , que je devais épouser dès que je serais curé ; mon rival eut ma place et ma maîtresse.

Le comte ayant appris mon désastre et sa méprise , me promit de tout réparer : mais il mourut deux jours après.

M. *Sidrac* me fit voir clair comme le jour , que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre

une minute de plus , vu la constitution présente de ses organes , et me prouva que sa surdité ne venait que de l'extrême sécheresse de la corde et du tambour de son oreille. Il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'esprit de vin , de façon à me rendre plus sourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. *Sidrac* était un très-favant homme. Il m'inspira du goût pour la science de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable qui me taillerait gratis dans l'occasion , et qui me soulagerait dans tous les accidens qui pourraient m'arriver vers le col de la vessie.

Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction pour me consoler de la perte de ma cure et de ma maîtresse.

C H A P I T R E I I .

AP R È S bien des observations sur la nature , faites avec mes cinq sens , des lunettes , des microscopes , je dis un jour à M. *Sidrac* : On se moque de nous ; il n'y a point de nature , tout est art. C'est par un art admirable que toutes les planètes dansent régulièrement autour du soleil , tandis que le soleil fait la roue sur lui-même. Il faut assurément que

quelqu'un d'aussi savant que la société royale de Londres ait arrangé les choses de manière que le carré des révolutions de chaque planète soit toujours proportionnel à la racine du cube de leur distance à leur centre ; et il faut être forcier pour le deviner.

Le flux et le reflux de notre Tamise me paraît l'effet constant d'un art non moins profond et non moins difficile à connaître.

Animaux , végétaux , minéraux , tout me paraît arrangé avec poids , mesure , nombre , mouvement. Tout est ressort , levier , poulie , machine hydraulique , laboratoire de chimie , depuis l'herbe jusqu'au chêne , depuis la puce jusqu'à l'homme , depuis un grain de sable jusqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art , et la nature est une chimère. Vous avez raison , me répondit M. *Sidrac* , mais vous n'en avez pas les gants ; cela a déjà été dit par un rêveur delà la Manche (b) , mais on n'y a pas fait attention. Ce qui m'étonne , et ce qui me plaît le plus , c'est que par cet art incompréhensible deux machines en produisent toujours une troisième ; et je suis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec miss *Fidler* ; mais je vois bien qu'il était arrangé de toute

(b) *Dictionnaire philosophique* , article NATURE.

éternité que mis *Fidler* emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous me dites, me répliqua *M. Sidrac*, a été encore dit, et tant mieux; c'est une probabilité que vous pensez juste. Oui, il est fort plaisant que deux êtres en produisent un troisième; mais cela n'est pas vrai de tous les êtres. Deux roses ne produisent point une troisième rose en se baissant. Deux cailloux, deux métaux n'en produisent pas un troisième; et cependant un métal, une pierre font des choses que toute l'industrie humaine ne saurait faire. Le grand, le beau miracle continuel est qu'un garçon et une fille fassent un enfant ensemble, qu'un rossignol fasse un rossignolet à sa rossignole, et non pas à une fauvette. Il faudrait passer la moitié de sa vie à les imiter, et l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille secrets tout-à-fait curieux. *Newton* dit que la nature se ressemble par-tout : *Natura est ubique sibi consona*. Cela est faux en amour; les poissons, les reptiles, les oiseaux ne font point l'amour comme nous : c'est une variété infinie. La fabrique des êtres sentans et agissans me ravit. Les végétaux ont aussi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de blé jeté en terre en produise plusieurs autres.

Ah ! lui dis-je , comme un sot que j'étais encore , c'est que le blé doit mourir pour naître , comme on l'a dit dans l'école.

M. *Sidrac* me reprit en riant avec beaucoup de circonspection. Cela était vrai du temps de l'école , dit-il ; mais le moindre laboureur fait bien aujourd'hui que la chose est absurde. Ah ! M. *Sidrac* , je vous demande pardon ; mais j'ai été théologien , et on ne se défait pas tout d'un coup de ses habitudes.

C H A P I T R E I I I .

QUELQUE temps après ces conversations entre le pauvre prêtre *Goudman* et l'excellent anatomiste *Sidrac* , ce chirurgien le rencontra dans le parc Saint-James , tout pensif , tout rêveur , et l'air plus embarrassé qu'un algébriste qui vient de faire un faux calcul. Qu'avez-vous , lui dit *Sidrac* ? est-ce la vessie ou le colon qui vous tourmente ? Non , dit *Goudman* , c'est la vésicule du fiel. Je viens de voir passer dans un bon carrosse l'évêque de Glocester (*) qui est un pédant bavard et insolent ; j'étais à pied , et cela m'a irrité. J'ai songé que si je voulais avoir un évêché dans ce royaume , il y a dix mille à parier contre un que je ne

(*) *Warburton*.

J'aurais pas , attendu que nous sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de milord *Chesterfield* qui était fourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs , il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mouffe ; on m'assurait que j'y ferais une grande fortune , mais je ne me sentis pas propre à devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les professions , je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre , lui dit *Sidrac* , et faites-vous philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu ? — Je n'ai que trente guinées de rente , et après la mort de ma vieille tante j'en aurai cinquante. — Allons , mon cher *Goudman* , c'est assez pour vivre libre et pour penser. Trente guinées font six cents trente schellings , c'est près de deux schellings par jour. *Philips* n'en voulait qu'un seul. On peut , avec ce revenu assuré , dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes , du parlement , de nos colonies , du roi , de l'être en général , de l'homme et de DIEU , ce qui

est un grand amusement. Venez dîner avec moi , cela vous épargnera de l'argent ; nous causerons , et votre faculté pensante aura le plaisir de se communiquer à la mienne par le moyen de la parole , ce qui est une chose merveilleuse que les hommes n'admirent pas assez.

C H A P I T R E I V.

Conversation du docteur Goudman et de l'anatomiste Sidrac sur l'ame et sur quelque autre chose.

G O U D M A N.

MAIS , mon cher Sidrac , pourquoi dites-vous toujours *ma faculté pensante* ? que ne dites-vous mon ame , tout court ? cela ferait plutôt fait , et je vous entendrais tout aussi bien.

S I D R A C.

Et moi , je ne m'entendrais pas. Je sens bien , je fais bien que DIEU m'a donné la faculté de penser et de parler ; mais je ne sens ni ne fais s'il m'a donné un être qu'on appelle ame.

G O U D M A N.

Vraiment quand j'y réfléchis , je vois que je n'en fais rien non plus , et que j'ai été

long-temps assez hardi pour croire le savoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appellerent l'ame d'un nom qui signifiait la vie. A leur exemple, les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on difait la respiration de l'ame. Cette respiration est un souffle. Les Latins traduisirent le mot *souffle* par *spiritus* : de là le mot qui répond à *esprit* chez presque toutes les nations modernes. Comme personne n'a jamais vu ce souffle, cet esprit, on en a fait un être que personne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps sans y tenir de place, qu'il remuait nos organes sans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit ? Tous nos discours, à ce qu'il me semble, ont été fondés sur des équivoques. Je vois que le sage *Locke* a bien senti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raison humaine. Il n'a fait aucun chapitre sur l'ame dans le seul livre de métaphysique raisonnable qu'on ait jamais écrit. Et si par hasard il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne signifie chez lui que notre intelligence.

En effet tout le monde sent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en assemble, qu'il en décompose ; mais personne ne sent qu'il ait dans lui un autre être

qui lui donne du mouvement, des sensations et des pensées. Il est au fond ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, et d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaissance.

S I D R A C.

Nous voilà donc déjà d'accord sur une chose qui a été un objet de dispute pendant tant de siècles.

G O U D M A N.

Et j'admire que nous soyons d'accord.

S I D R A C.

Cela n'est pas étonnant, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions sur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les personnages de *Rabelais*. Si nous vivions dans les siècles de ténèbres affreuses qui enveloppèrent si long-temps l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous sommes dans un siècle de raison ; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité, et nous osons la dire.

G O U D M A N.

Oui, mais j'ai peur que cette vérité ne soit bien peu de chose. Nous avons fait en mathématique des prodiges qui étonneraient *Apollonius* et *Archimède*, et qui les rendraient

nos écoliers : mais en métaphysique qu'avons-nous trouvé ? notre ignorance.

S I D R A C.

Et n'est-ce rien ? Vous convenez que le grand Etre vous a donné une faculté de sentir et de penser , comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher , à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages , à vos viscères le pouvoir de digérer , à votre cœur le pouvoir de pousser votre sang dans vos artères. Nous tenons tout de lui ; nous n'avons rien pu nous donner : et nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi , je lui rends grâce de m'avoir appris que je ne fais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'ame agit sur le corps. Il fallait d'abord savoir si nous en avions une. Ou DIEU nous a fait ce présent , ou il nous a communiqué quelque chose qui en est l'équivalent. De quelque manière qu'il s'y soit pris , nous sommes sous sa main. Il est notre maître ; voilà tout ce que je fais.

G O U D M A N.

Mais au moins , dites-moi ce que vous en soupçonnez. Vous avez disséqué des cerveaux , vous avez vu des embryons et des

foetus, y avez-vous découvert quelque apparence d'ame ?

S I D R A C.

Pas la moindre, et je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois, inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine et des excréments. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue ame simple existât avant la formation de son corps ; car à quoi aurait-elle servi pendant des siècles sans être ame humaine ? Et puis, comment imaginer un être simple, un être métaphysique qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes ? Que devient cet être inconnu si le foetus qu'il doit animer meurt dans le ventre de sa mère ?

Il m'a paru encore plus ridicule que DIEU créât une ame au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a semblé blasphématoire que DIEU attendît la consommation d'un adultère, d'un inceste, pour récompenser ces turpitudes en créant des ames en leur faveur. C'est encore pis quand on me dit que DIEU tire du néant des ames immortelles pour leur faire souffrir éternellement des tourmens incroyables. Quoi ! brûler des êtres simples, des êtres qui n'ont rien de brûlable.

Comment nous y prendrions-nous pour brûler un fon de voix , un vent qui vient de passer ? encore ce fon , ce vent étaient matériels dans le petit moment de leur passage ; mais un esprit pur , une pensée , un doute ? je m'y perds. De quelque côté que je me tourne , je ne trouve qu'obscurité , contradiction , impossibilité , ridicule , rêveries , impertinence , chimères , absurdité , bêtise , charlatanerie.

Mais je suis à mon aise quand je me dis : DIEU est le maître. Celui qui fait graviter des astres innombrables les uns vers les autres ; celui qui fit la lumière est bien assez puissant pour nous donner des sentimens et des idées , sans que nous ayons besoin d'un petit atome étranger , invisible , appelé *ame*.

DIEU a donné certainement du sentiment , de la mémoire , de l'industrie , à tous les animaux. Il leur a donné la vie , et il est bien aussi beau de faire présent de la vie que de faire présent d'une ame. Il est assez reçu que les animaux vivent ; il est démontré qu'ils ont du sentiment , puisqu'ils ont les organes du sentiment. Or , s'ils ont tout cela sans ame , pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une ?

C O U D M A N.

Peut-être c'est par vanité. Je suis persuadé que si un paon pouvait parler , il se vanterait

d'avoir une ame, et il dirait que son ame est dans sa queue. Je me sens très-enclin à soupçonner avec vous que DIEU nous a faits mangeans, buvans, marchans, dormans, sentans, pensans, pleins de passions, d'orgueil et de misère, sans nous dire un mot de son secret. Nous n'en savons pas plus sur cet article que ce paon dont je parle; et celui qui a dit que nous naissons, vivons et mourons sans savoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence me paraît nous avoir bien définis; car enfin, pour que nous existions il faut une infinité de mouvemens. Or nous n'avons pas fait le mouvement; ce n'est pas nous qui en avons établi les lois. Il y a quelqu'un qui, ayant fait la lumière, la fait mouvoir du soleil à nos yeux, et y arriver en sept minutes. Ce n'est que par le mouvement que mes cinq sens sont remués: ce n'est que par ces cinq sens que j'ai des idées; donc c'est l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de grâces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique spectacle de ce monde, comme disait *Epictète*. Il est vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, et me faire
avoir

avoir un bon bénéfice et ma maîtresse mis *Fidler* ; mais enfin , tel que je suis avec mes six cents trente schellings de rente , je lui ai encore bien de l'obligation.

S I D R A C.

Vous dites que DIEU pouvait vous donner un bon bénéfice , et qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous passeraient pas cette proposition. Eh ne vous souvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité ? il n'est pas permis à un homme qui a voulu être curé de se contredire. Ne voyez - vous pas que si vous aviez eu la cure et la femme que vous demandiez , ce serait vous qui auriez fait un enfant à mis *Fidler* et non pas votre rival ? L'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mouffe , devenir amiral , gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange , et achever de détrôner le grand mogul. Cela seul aurait changé la constitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre pour que votre compétiteur n'eût pas la cure , pour qu'il n'épousât pas mis *Fidler* , pour que vous ne fussiez pas réduit à six cents trente schellings , en attendant la mort de votre tante. Tout est enchaîné ; et DIEU n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami *Goudman*.

Romans. Tome III.

S

G O U D M A N.

Je ne m'attendais pas à ce raisonnement , quand je parlais de fatalité ; mais enfin , si cela est ainsi , DIEU est donc esclave tout comme moi.

S I D R A C.

Il est esclave de sa volonté , de sa sagesse , des propres lois qu'il a faites , de sa nature nécessaire. Il ne peut les enfreindre , parce qu'il ne peut être faible , inconstant , volage comme nous , et que l'Etre nécessairement éternel ne peut être une girouette.

G O U D M A N.

Monsieur *Sidrac* , cela pourrait mener tout droit à l'irréligion ; car , si DIEU ne peut rien changer aux affaires de ce monde , à quoi bon chanter ses louanges , à quoi bon lui adresser des prières ?

S I D R A C.

Eh ! qui vous dit de prier DIEU et de le louer ? Il a vraiment bien affaire de vos louanges et de vos placets ! on loue un homme parce qu'on le croit vain ; on le prie quand on le croit faible , et qu'on espère le faire changer d'avis. Faisons notre devoir envers DIEU , adorons-le , soyons justes ; voilà nos vraies louanges , nos vraies prières.

G O U D M A N.

Monsieur *Sidrac*, nous avons embrassé bien du terrain ; car , sans compter mis *Fidler*, nous examinons si nous avons une ame ; s'il y a un Dieu , s'il peut changer , si nous sommes destinés à deux vies , si... ce sont-là de profondes études , et peut-être je n'y aurais jamais pensé si j'avais été curé. Il faut que j'approfondisse ces choses nécessaires et sublimes , puisque je n'ai rien à faire.

S I D R A C.

Eh bien , demain le docteur *Grou* vient dîner chez moi ; c'est un médecin fort instruit ; il a fait le tour du monde avec MM. *Banks* et *Solander* ; il doit certainement connaître DIEU et l'ame , le vrai et le faux , le juste et l'injuste , bien mieux que ceux qui ne sont jamais sortis de Covent-garden. De plus , le docteur *Grou* a vu presque toute l'Europe dans sa jeunesse ; il a été témoin de cinq ou six révolutions en Russie ; il a fréquenté le bacha comte de *Bonneval* , qui était devenu , comme on fait , un parfait musulman à Constantinople. Il a été lié avec le prêtre papiste *Makarti* , irlandais , qui se fit couper le prépuce à l'honneur de *Mahomet* , et avec notre presbytérien écossais , *Ramsay* , qui en fit autant , et qui ensuite servit en Russie , et fut tué dans une bataille contre

les Suédois en Finlande. Enfin il a conversé avec le révérend père *Malagrida* qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la sainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère *S^{te} Anne*.

Vous sentez bien qu'un homme comme *M. Grou*, qui a vu tant de choses, doit être le plus grand métaphysicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

G O U D M A N.

Et après-demain encore, mon cher *Sidrac*; car il faut plus d'un dîner pour s'instruire.

CHAPITRE V.

LE lendemain, les trois penseurs dînèrent ensemble; et comme ils devenaient un peu plus gais sur la fin du repas, selon la coutume des philosophes qui dînent, on se divertit à parler de toutes les misères, de toutes les sottises, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres australes jusqu'auprès du pôle arctique, et depuis Lima jusqu'à Méaco. Cette diversité d'abominations ne laisse pas d'être fort amusante. C'est un plaisir que n'ont point les bourgeois casaniers et les vicaires de paroisse, qui ne connaissent que leur clocher, et qui croient que

tout le reste de l'univers est fait comme ex-change-alley à Londres , ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque , dit le docteur *Grou* , que , malgré la variété infinie répandue sur ce globe , cependant tous les hommes que j'ai vus , soit noirs à laine , soit noirs à cheveux , soit bronzés , soit rouges , soit bis qui s'appellent blancs , ont également deux jambes , deux yeux et une tête sur leurs épaules , quoi qu'en ait dit *S^t Augustin* qui , dans son trente-septième sermon , assure qu'il a vu des acéphales , c'est-à-dire des hommes sans tête , des monocules qui n'ont qu'un œil , et des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des anthropophages , j'avoue qu'on en regorge , et que tout le monde l'a été.

On m'a souvent demandé si les habitans de ce pays immense nommé la nouvelle Zélande , qui sont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares , étaient baptisés. J'ai répondu que je n'en savais rien , que cela pouvait être ; que les Juifs , qui étaient plus barbares qu'eux , avaient eu deux baptêmes au lieu d'un , le baptême de justice et le baptême de domicile.

Vraiment , je les connais , dit *M. Goudman* , et j'ai eu sur cela de grandes disputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le

baptême. Non , Messieurs , nous n'avons rien inventé ; nous n'avons fait que rapetasser. Mais dites-moi , je vous prie , M. Grou , de quatre-vingts ou cent religions que vous avez vues en chemin , laquelle vous a paru la plus agréable ? est-ce celle des Zélandais ou celle des Hottentots ?

M. G R O U.

C'est celle de l'île d'Otaïti, sans aucune comparaison. J'ai parcouru les deux hémisphères ; je n'ai rien vu comme Otaïti et sa religieuse reine. C'est dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des masques ; je n'ai vu que des fripons qui trompent des sots , des charlatans qui escamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité , et qui escamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément ; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix ; qui vous promettent richesses et plaisir quand il n'y aura plus personne , afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils existent.

Pardieu , il n'en est pas de même dans l'île d'Aïti , ou d'Otaïti. Cette île est bien plus civilisée que celle de Zélande et que le pays des Cafres , et j'ose dire que notre Angleterre , parce que la nature l'a favorisée d'un sol plus fertile ; elle lui a donné l'arbre à pain , présent aussi utile qu'admirable , qu'elle n'a

fait qu'à quelques îles de la mer du Sud. Otaïti possède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes et de fruits. On n'a pas besoin dans un tel pays de manger son semblable ; mais il y a un besoin plus naturel , plus doux , plus universel , que la religion d'Otaïti ordonne de satisfaire en public. C'est de toutes les cérémonies religieuses la plus respectable sans doute ; j'en ai été témoin aussi-bien que tout l'équipage de notre vaisseau. Ce ne sont point ici des fables de missionnaires , telles qu'on en trouve quelquefois dans les lettres édifiantes et curieuses des révérends pères jésuites. Le docteur *Jean Hakerovorht* achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémisphère méridional. J'ai toujours accompagné M. *Banks*, ce jeune homme si estimable, qui a consacré son temps et son bien à observer la nature vers le pôle antarctique , tandis que MM. *Dakins* et *Vood* revenaient des ruines de Palmyre et de Balbek , où ils avaient fouillé les plus anciens monumens des arts , et que M. *Hamilton* apprenait aux Napolitains étonnés l'histoire naturelle de leur mont Vésuve. Enfin j'ai vu avec MM. *Banks*, *Solander*, *Cook* et cent autres , ce que je vais vous raconter.

La princesse *Obéira* , reine de l'île Otaïti.... Alors on apporta le café , et dès qu'on l'eut pris , M. *Grou* continua ainsi son récit.

CHAPITRE VI.

LA princesse *Obéira*, dis-je, après nous avoir comblés de présens, avec une politesse digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuse d'affister un matin à notre service anglican. Nous le célébrâmes aussi pompeusement que nous pûmes. Elle nous invita au sien l'après-dîner; c'était le 14 mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille personnes des deux sexes, rangées en demi-cercle, et dans un silence respectueux. Une jeune fille très-jolie, simplement parée d'un déshabillé galant, était couchée sur une estrade qui servait d'autel. La reine *Obéira* ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller sacrifier. Il prononça une espèce de prière et monta sur l'autel. Les deux sacrificateurs étaient à demi-nus. La reine, d'un air majestueux, enseignait à la jeune victime la manière la plus convenable de consommer le sacrifice. Tous les Otaïtiens étaient si attentifs et si respectueux, qu'aucun de nos matelots n'osa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je; voilà tout ce que notre équipage a vu : c'est à vous d'en tirer les conséquences.

Cette fête sacrée ne m'étonne pas, dit le
docteur

docteur *Goudman*. Je suis persuadé que c'est la première fête que les hommes aient jamais célébrée ; et je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas DIEU lorsqu'on va faire un être à son image, comme nous le prions avant les repas, qui servent à soutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble et la plus sainte. C'est ainsi que pensaient les premiers Indiens qui révérent le Lingam, symbole de la génération, les anciens Egyptiens qui portaient en procession le Phallus, les Grecs qui érigèrent des temples à *Priape*. S'il est permis de citer la misérable petite nation juive, grossière imitatrice de tous ses voisins, il est dit dans ses livres que ce peuple adora *Priape*, et que la reine-mère du roi juif *Afa* fut sa grande prêtresse. (c)

Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que jamais aucun peuple n'établit, ni ne put établir un culte par libertinage. La débauche s'y glisse quelquefois dans la suite des temps ; mais l'institution en est toujours innocente et pure. Nos premières agapes, dans lesquelles les garçons et les filles se baisaient modestement sur la bouche, ne dégénérèrent qu'assez tard en rendez-vous et en infidélités ; et

(c) Troisième des Rois, chap. XIII, et Paralipomènes, chap. XV.

plût à Dieu que je pusse sacrifier avec *miss Fidler* devant la reine *Obéira* en tout bien et en tout honneur ! ce serait assurément le plus beau jour et la plus belle action de ma vie.

M. *Sidrac*, qui avait jusque-là gardé le silence, parce que MM. *Goudman* et *Grou* avaient toujours parlé, sortit enfin de sa taciturnité et dit : Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine *Obéira* me paraît la première reine de l'hémisphère méridional, je n'ose dire des deux hémisphères ; mais parmi tant de gloire et tant de félicité, il y a un article qui me fait frémir, et dont M. *Goudman* vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Est-il vrai, M. *Grou*, que le capitaine *Wallis*, qui mouilla dans cette île fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles ? Hélas ! reprit M. *Grou*, ce sont les Français qui nous en accusent, et nous en accusons les Français. M. *Bougainville* dit que ce sont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine *Obéira* ; et M. *Cook* prétend que cette reine ne l'a acquise que de M. *Bougainville* lui-même. Quoi qu'il en soit, la vérole ressemble aux beaux arts, on ne fait point qui en fut l'inventeur ; mais à la longue ils font le tour de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Il y a long-temps que j'exerce la chirurgie, dit *Sidrac*, et j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune; mais je ne la déteste pas moins. Madame *Sidrac* me la communiqua dès la première nuit de ses nocés; et, comme c'est une femme excessivement délicate sur ce qui peut entamer son honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres qu'elle était, à la vérité, attequée du mal immonde; mais qu'elle l'avait apporté du ventre de madame sa mère, et que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi pensa ce qu'on appelle *la nature*, quand elle versa ce poison dans les sources de la vie? On l'a dit, et je le répète, c'est la plus énorme et la plus détestable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de DIEU, *finxit in effigiem moderantum cuncta deorum*; et c'est dans les vaisseaux spermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection et la mort! Que deviendra ce beau vers de milord *Rocheſter*: *L'amour ferait adorer DIEU dans un pays d'athées?*

Hélas! dit alors le bon *Goudman*, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épousé ma chère mis *Fidler*; car fait-on ce qui ferait arrivé? on n'est jamais sûr de rien dans ce monde. En tout cas, M. *Sidrac*,

T 2

vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernait ma vessie. Je suis à votre service , répondit *Sidrac* ; mais il faut chasser ces mauvaises pensées. *Goudman* , en parlant ainsi , semblait prévoir sa destinée.

CHAPITRE VII.

LE lendemain , les trois philosophes agitérent la grande question , quel est le premier mobile de toutes les actions des hommes. *Goudman* , qui avait toujours sur le cœur la perte de son bénéfice et de sa bien-aimée , dit que le principe de tout était l'amour et l'ambition. *Grou* , qui avait vu plus de pays , dit que c'était l'argent , et le grand anatomiste *Sidrac* assura que c'était la chaise percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés ; et voici comme le savant *Sidrac* prouva sa thèse.

J'ai toujours observé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion et de la volonté d'un principal personnage , soit roi , soit premier ministre , soit premier commis : or cette opinion et cette volonté font l'effet immédiat de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet et de là dans la moelle allongée : ces esprits animaux dépendent de la circulation du sang ; ce sang

dépend de la formation du chyle ; ce chyle s'élabore dans le réseau du mésentère ; ce mésentère est attaché aux intestins par des filets très-déliés ; ces intestins , s'il est permis de le dire , sont remplis de merde : or , malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu , il est percé comme un crible ; car tout est à jour dans la nature , et il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon , si on en trouvait d'assez fines et d'assez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme constipé ? les élémens les plus ténus , les plus délicats de sa merde , se mêlent au chyle dans les veines d'*Azellius* ; vont à la veine-porte et dans le réservoir de *Pecquet* , elles passent dans la sous-clavière ; elles passent dans le cœur de l'homme le plus galant , de la femme la plus coquette. C'est une rosée d'étron desséché qui court dans tout son corps. Si cette rosée inonde les parenchymes , les vaisseaux et les glandes d'un atrabilaire , sa mauvaise humeur devient férocité ; le blanc de ses yeux est d'un sombre ardent ; ses lèvres sont collées l'une sur l'autre ; la couleur de son visage a des teintes brouillées ; il semble qu'il vous menace : ne l'approchez pas ; et , si c'est un ministre d'Etat , gardez-vous de lui présenter une requête ; il

ne regarde tout papier que comme un secours dont il voudrait bien se servir selon l'ancien et abominable usage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de son valet de chambre favori si Monseigneur a poussé sa selle le matin.

Ceci est plus important qu'on ne pense. La constipation a produit quelquefois les scènes les plus sanglantes. Mon grand-père, qui est mort centenaire ; était apothicaire de *Cromwell* ; il m'a conté souvent que *Cromwell* n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorsqu'il fit couper la tête à son roi.

Tous les gens un peu instruits des affaires du Continent savent que l'on avertit souvent le duc de *Guise* le balafre de ne pas fâcher *Henri III* en hiver pendant un vent de nord-est. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême. Ses matières lui montaient à la tête ; il était capable, dans ces temps-là, de toutes les violences. Le duc de *Guise* ne crut pas un si sage conseil : que lui en arriva-t-il ? son frère et lui furent assassinés.

Charles IX, son prédécesseur, était l'homme le plus constipé de son royaume. Les conduits de son colon et de son rectum étaient si bouchés, qu'à la fin son sang jaillit par ses pores. On ne sait que trop que ce tempérament aduste fut une des principales causes de la Saint-Barthelemi.

Au contraire , les personnes qui ont de l'embonpoint , les entrailles veloutées , le coledoque coulant , le mouvement péristaltique aisé et régulier , qui s'acquittent tous les matins , dès qu'elles ont déjeûné , d'une bonne selle aussi aisément qu'on crache ; ces personnes favorites de la nature sont douces , affables , gracieuses , prévenantes , compatissantes , officieuses. Un *non* dans leur bouche a plus de grâce qu'un *oui* dans la bouche d'un constipé.

La garde-robe a tant d'empire , qu'un dévoiement rend souvent un homme pusillanime. La dyssenterie ôte le courage. Ne proposez pas à un homme affaibli par l'insomnie , par une fièvre lente et par cinquante déjections putrides , d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'est pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eut la dyssenterie à la bataille d'Azincourt , comme on le dit , et qu'elle remporta la victoire , culottes bas. Quelques soldats auront eu le dévoiement , pour s'être gorgés de mauvais raisins dans la route , et les historiens auront dit que toute l'armée malade se battit à cul nu , et que , pour ne pas le montrer aux petits-mâîtres français , elle les battit à plate couture , selon l'expression du jésuite *Daniel* :

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

T 4

C'est ainsi que les Français ont tous répété , les uns après les autres , que notre grand *Edouard III* se fit livrer six bourgeois de Calais , la corde au cou , pour les faire pendre , parce qu'ils avaient osé soutenir le siège avec courage , et que sa femme obtint enfin leur pardon par ses larmes. Ces romanciers ne savent pas que c'était la coutume dans ces temps barbares que les bourgeois se présentassent devant leur vainqueur , la corde au cou , quand ils l'avaient arrêté trop long-temps devant une bicoque. Mais certainement le généreux *Edouard* n'avait nulle envie de serrer le cou de ces six otages , qu'il combla de présens et d'honneurs. Je suis las de toutes les fadaïses dont tant d'historiens prétendus ont farci leurs chroniques , et de toutes les batailles qu'ils ont si mal décrites. J'aime autant croire que *Gédéon* remporta une victoire signalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus , Dieu merci , que l'histoire naturelle , pourvu qu'un *Burnet* , et un *Wiston* , et un *Woodward* ne m'ennuient plus de leurs maudits systèmes ; qu'un *Maillet* ne me dise plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucase , et que notre globe est de verre ; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces , et le corail pour des insectes (*) ; pourvu que des

(*) Voyez les notes des *Singularités de la nature* , second volume de *Physique*.

charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, et qui me procure une digestion louable et un sommeil plein. Buvez chaud quand il gèle, buvez frais dans la canicule, rien de trop ni de trop peu en tout genre; digérez, dormez, ayez du plaisir; et moquez-vous du reste.

CHAPITRE VIII.

COMME M. *Sidrac* proférait ces sages paroles, on vint avvertir M. *Goudman* que l'intendant du feu comte de *Chesterfield* était à la porte dans son carrosse, et demandait à lui parler pour une affaire très-pressante. *Goudman* court pour recevoir les ordres de M. l'intendant qui, l'ayant prié de monter, lui dit :

Monfieur, vous savez, fans doute, ce qui arriva à M. et à M^{me} *Sidrac* la première nuit de leurs noces ?

Oui, Monfieur; il me contait tout à l'heure cette petite aventure.

Eh bien, il en est arrivé tout autant à la belle mademoiselle *Fidler* et à M. le curé son mari. Le lendemain ils se sont battus; le surlendemain ils se sont séparés, et on a ôté à M. le curé son bénéfice. J'aime la *Fidler*, je

fais qu'elle vous aime ; elle ne me hait pas. Je suis au-dessus de la petite disgrâce qui est cause de son divorce ; je suis amoureux et intrépide. Cédez-moi miss *Fidler*, et je vous fais avoir la cure, qui vaut cent cinquante guinées de revenu. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monfieur, la proposition est délicate : je vais consulter mes philosophes *Sidrac* et *Grou* ; je suis à vous sans tarder.

Il revole à ses deux conseillers. Je vois, dit-il, que la digestion ne décide pas seule des affaires de ce monde, et que l'amour, l'ambition et l'argent y ont beaucoup de part. Il leur expose le cas, les prie de le déterminer sur le champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de sa paroisse, et encore miss *Fidler* par-dessus le marché.

Goudman sentit la sagesse de cette décision ; il eut la cure, il eut miss *Fidler* en secret ; ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme. M. *Sidrac* lui prodigua ses bons offices dans l'occasion : il est devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre, et il est plus persuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choses de ce monde.

Fin des Oreilles du comte de Chesterfield, &c.

o *Fict. - Fr.*

L E

TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE,

Par M. MAMAKI, interprète du roi d'Angleterre pour les langues orientales.

L E

TAUREAU BLANC,

TRADUIT DU SYRIAQUE,

*Par M. MAMAKI, interprète du roi d'Angleterre
pour les langues orientales.*

CHAPITRE. PREMIER.

Comment la princesse Amaside rencontre un bœuf.

LA jeune princesse *Amaside*, fille d'*Amasis*, roi de Tanis en Egypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite. Elle était plongée dans une tristesse profonde; les larmes coulaient de ses beaux yeux. On fait quel était le sujet de sa douleur, et combien elle craignait de déplaire au roi son père par sa douleur même. Le vieillard *Mambrès*, ancien mage et eunuque des pharaons, était auprès d'elle, et ne la quittait presque jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il est permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Egypte. L'esprit d'*Amaside* égalait sa beauté; elle était aussi sensible, aussi tendre

que charmante ; et c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de vingt-quatre ans ; le mage *Mambrès* en avait environ treize cents. C'était lui , comme on fait , qui avait eu avec le grand *Moïse* cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut long-temps balancée entre ces deux profonds philosophes. Si *Mambrès* succomba , ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favorisèrent son rival ; il fallut des dieux pour vaincre *Mambrès*.

Amasis le fit surintendant de la maison de sa fille ; et il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire : la belle *Amaside* l'attendrissait par ses soupirs. » O mon amant , mon
» jeune et cher amant ! s'écriait-elle quelque-
» fois , ô le plus grand des vainqueurs , le
» plus accompli , le plus beau des hommes !
» quoi , depuis près de sept ans tu as disparu
» de la terre ! quel dieu t'a enlevé à ta tendre
» *Amaside* ? tu n'es point mort , les savans
» prophètes de l'Égypte en conviennent ;
» mais tu es mort pour moi , je suis seule sur
» la terre , elle est déserte. Par quel étrange
» prodige as-tu abandonné ton trône et ta
» maîtresse ? Ton trône ! il était le premier du
» monde , et c'est peu de chose ; mais moi
» qui t'adore , ô mon cher *Na* »

Elle allait achever. Tremblez de prononcer ce nom fatal , lui dit le sage *Mambrès* , ancien eunuque et mage des pharaons. Vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais. Elles vous sont toutes dévouées , et toutes les belles dames se sont sans doute un mérite de servir les nobles passions des belles princesses ; mais enfin il peut se trouver une indiscrete , et même à toute force une perfide. Vous savez que le roi votre père , qui d'ailleurs vous aime , a juré de vous faire couper le cou si vous prononciez ce nom terrible toujours prêt à vous échapper. Pleurez , mais taisez-vous. Cette loi est bien dure , mais vous n'avez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne savoir pas commander à votre langue. Songez qu'*Harpocrate* , l'un de nos plus grands dieux , a toujours le doigt sur sa bouche. La belle *Amaside* pleura et ne parla plus.

Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil , elle aperçut de loin , sous un bocage baigné par le fleuve , une vieille femme couverte de lambeaux gris assise sur un tertre. Elle avait auprès d'elle une ânesse , un chien , un bouc. Vis-à-vis d'elle était un serpent qui n'était pas comme les serpens ordinaires , car ses yeux étaient aussi tendres qu'animés ; sa physionomie était noble et intéressante ; sa

peau brillait des couleurs les plus vives et les plus douces. Un énorme poisson , à moitié plongé dans le fleuve , n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie. Il y avait sur une branche un corbeau et un pigeon. Toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée.

Hélas ! dit la princesse tout bas , ces gens-là parlent sans doute de leurs amours , et il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime !

La vieille tenait à la main une chaîne légère d'acier longue de cent brasses , à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc , fait au tour, potelé, léger même , ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'ivoire. C'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce. Celui de *Pasiphaë* , celui dont *Jupiter* prit la figure pour enlever *Europe* , n'approchaient pas de ce superbe animal. La charmante genisse en laquelle *Isis* fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès qu'il vit la princesse , il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines et les fleuves de l'antique Saana , pour s'approcher de la brillante cavale qui règne dans son cœur , et qui fait dresser ses oreilles. La vieille faisait ses efforts pour le retenir ; le serpent semblait l'épouvanter

l'épouvanter par ses sifflemens ; le chien le suivait et lui mordait ses belles jambes ; l'ânesse traversait son chemin , et lui détachait des ruades pour le faire retourner. Le gros poisson remontait le Nil , et s'élançant hors de l'eau , menaçait de le dévorer ; le bouc restait immobile et saisi de crainte ; le corbeau voltigeait autour de la tête du taureau , comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe seule l'accompagnait par curiosité , et lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire rejeta *Mambrès* dans ses sérieuses pensées. Cependant le taureau blanc , tirant après lui sa chaîne et la vieille , était déjà parvenu auprès de la princesse qui était saisie d'étonnement et de peur. Il se jette à ses pieds , il les baise , il verse des larmes , il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inoui de douleur et de joie. Il n'osait mugir , de peur d'effaroucher la belle *Amafide*. Il ne pouvait parler. Un faible usage de la voix accordé par le ciel à quelques animaux lui était interdit , mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse. Elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques momens les chagrins les plus douloureux. Voilà , disait-elle , un animal bien aimable ; je voudrais l'avoir dans mon écurie.

A ces mots , le taureau plia les quatre genoux , et baïsa la terre. Il m'entend , s'écria la princesse , il me témoigne qu'il veut m'appartenir. Ah ! divin mage , divin eunuque , donnez - moi cette consolation , achetez ce beau chérubin (a) ; faites le prix avec la vieille , à laquelle il appartient sans doute. Je veux que cet animal soit à moi ; ne me refusez pas cette consolation innocente. Toutes les dames du palais joignirent leurs instances aux prières de la princesse. Mambres se laissa toucher , et alla parler à la vieille.

C H A P I T R E I I .

Comment le sage Mambres , ci-devant sorcier de Pharaon , reconnut une vieille , et comme il fut reconnu par elle.

MADAME , lui dit-il , vous savez que les filles , et surtout les princesses , ont besoin de se divertir. La fille du roi est folle de votre taureau ; je vous prie de nous le vendre , vous serez payée argent comptant.

Seigneur , lui répondit la vieille , ce précieux animal n'est point à moi. Je suis chargée , moi

(a) Chérub en chaldéen et en syriaque signifie un bœuf.

et toutes les bêtes que vous avez vues , de le garder avec soin , d'observer toutes ses démarches , et d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable !

Mambrès à ce discours se sentit éclairé de quelques traits d'une lumière confuse qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention : Respectable dame , lui dit-il , ou je me trompe , ou je vous ai vue autrefois. Je ne me trompe pas , répondit la vieille ; je vous ai vu , Seigneur , il y a sept cents ans dans un voyage que je fis de Syrie en Egypte , quelques mois après la destruction de Troie , lorsque *Hiram* régnait à Tyr , et *Nephef Kerès* sur l'antique Egypte.

Ah ! Madame , s'écria le vieillard , vous êtes l'auguste pythonisse d'Endor. Et vous , Seigneur , lui dit la pythonisse en l'embrassant , vous êtes le grand *Mambrès* d'Egypte.

O rencontre imprévue ! jour mémorable ! décrets éternels ! dit *Mambrès* ; ce n'est pas , sans doute , sans un ordre de la Providence universelle que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les rivages du Nil , près de la superbe ville de Tanis. Quoi ! c'est vous , Madame , qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit Jourdain , et la première personne du monde pour faire venir des ombres ! — Quoi !

c'est vous , Seigneur , qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpens , le jour en ténèbres , et les rivières en sang ! — Oui , Madame , mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumières et de ma puissance. J'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc , et qui font ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. La vieille se recueillit , leva les yeux au ciel , puis répondit en ces termes :

Mon cher *Mambrès* , nous sommes de la même profession ; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau. Je puis vous satisfaire sur les autres animaux. Vous les reconnaîtrez aisément aux marques qui les caractérisent. Le serpent est celui qui persuada *Eve* de manger une pomme , et d'en faire manger à son mari. L'ânesse est celle qui parla dans un chemin creux à *Balaam* , votre contemporain. Le poisson qui a toujours sa tête hors de l'eau , est celui qui avala *Jonas* il y a quelques années, Ce chien est celui qui suivit l'ange *Raphaël* et le jeune *Tobie* dans le voyage qu'ils firent à Ragès en Médie , du temps du grand *Salmanazar*. Ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation ; ce corbeau et ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de *Noé* : grand événement , catastrophe universelle que presque toute la terre ignore encore !

Vous voilà au fait. Mais pour le taureau, vous n'en faurez rien.

Mambres écoutait avec respect. Puis il dit : l'Eternel révèle ce qu'il veut et à qui il veut, illustre pythonisse. Toutes ces bêtes, qui sont commises avec vous à la garde du taureau blanc, ne sont connues que de votre généreuse et agréable nation, qui est elle-même inconnue à presque tout le monde. Les merveilles que vous et les vôtres, et moi et les miens nous avons opérées, seront un jour un grand sujet de doute et de scandale pour les faux sages. Heureusement elles trouveront croyance chez les sages véritables qui seront soumis aux voyans dans une petite partie du monde, et c'est tout ce qu'il faut.

Comme il prononçait ces paroles, la princesse le tira par la manche, et lui dit : *Mambres*, est-ce que vous ne m'achèterez pas mon taureau? Le mage, plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, et *Amaside* versa des larmes.

Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, et lui dit : Ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre père, par votre mère, par votre nourrice, qui sans doute vivent encore, de me vendre non-seulement votre taureau, mais aussi votre pigeon qui lui paraît fort affectionné.

Pour vos autres bêtes , je n'en veux point ; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs , si vous ne me vendez ce charmant taureau blanc qui fera toute la douceur de ma vie.

La vieille lui baïsa respectueusement les franges de sa robe de gaze , et lui dit : Princesse , mon taureau n'est point à vendre , votre illustre mage en est instruit. Tout ce que je pourrais faire pour votre service , ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais , vous pourriez le caresser , lui donner des biscuits , le faire danser à votre aise. Mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui m'accompagnent , et qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper , elles ne lui feront point de mal ; mais s'il essaie encore de rompre sa chaîne , comme il a fait dès qu'il vous a vue , malheur à lui ! je ne répondrais pas de sa vie. Ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement , et le garderait plus de trois jours dans son ventre ; ou bien ce serpent , qui vous a paru peut-être assez doux et assez aimable , lui pourrait faire une piqûre mortelle.

Le taureau blanc , qui entendait à merveille tout ce que disait la vieille , mais qui ne pouvait parler , accepta toutes ses propositions d'un air soumis. Il se coucha à ses pieds , mugit doucement ; et regardant *Amaside* avec

tendresse, il semblait lui dire : Venez me voir quelquefois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole, et lui dit : Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'*Endor* vient de vous dire. L'ânesse dit aussi son mot, et fut de l'avis du serpent. *Amaside* était affligée que ce serpent et cette ânesse parlassent si bien, et qu'un beau taureau qui avait les sentimens si nobles et si tendres, ne pût les exprimer. Hélas ! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas ; on y voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation, et des malotrus qui parlent avec assurance.

Ce serpent n'est point un malotru, dit *Mambrès* ; ne vous y trompez pas : c'est peut-être la personne de la plus grande considération.

Le jour baissait, la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure. Ses dames du palais étaient émerveillées, et ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu et entendu. *Mambrès* faisait ses réflexions. La princesse, songeant que le serpent avait appelé la vieille *mademoiselle*, conclut au hasard qu'elle était pucelle, et sentit quelque affliction de l'être encore ; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.

C H A P I T R E I I I .

*Comment la belle Amaside eut un secret entretien
avec un beau serpent.*

LA belle princesse recommanda le secret à ses dames sur ce qu'elles avaient vu. Elles le promirent toutes , et en effet le gardèrent un jour entier. On peut croire qu'*Amaside* dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rappelait sans cesse l'idée de son beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec son sage *Mambrès* , elle lui dit : O sage ! cet animal me tourne la tête. Il occupe beaucoup la mienne , dit *Mambrès*. Je vois clairement que ce chérubin est fort au-dessus de son espèce. Je vois qu'il y a là un grand mystère , mais je crains un événement funeste. Votre père *Amasis* est violent et soupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduisiez avec la plus grande prudence.

Ah ! dit la princesse , j'ai trop de curiosité pour être prudente ; c'est la seule passion qui puisse se joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu. Quoi ! ne pourrais-je savoir ce que c'est que ce taureau blanc qui excite dans moi un trouble si inouï ?

Madame , lui répondit *Mambrès* , je vous ai
avoué

avoué déjà que ma science baïsse à mesure que mon âge avance : mais je me trompe fort , ou le serpent est instruit de ce que vous avez tant envie de savoir. Il a de l'esprit , il s'explique en bons termes , il est accoutumé depuis longtemps à se mêler des affaires des dames. Ah ! sans doute , dit *Amaside* , c'est ce beau serpent de l'Egypte qui en se mettant la queue dans la bouche est le symbole de l'éternité , qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux , et qui l'obscurcit dès qu'il les ferme. — Non , Madame. — C'est donc le serpent d'*Esculape* ? — Encore moins. — C'est peut-être *Jupiter* sous la forme d'un serpent ? — Point du tout. — Ah ! je vois , c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent ? — Non , vous dis-je , Madame ; mais tous ces serpens-là sont de la même famille. Celui-là a beaucoup de réputation dans son pays ; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu. Adressez-vous à lui. Toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place , je laisserais là le taureau , l'ânesse , le serpent , le poisson , le chien , le bouc , le corbeau et la colombe. Mais la passion vous emporte ; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié et de trembler.

La princesse le conjura de lui procurer un tête à tête avec le serpent. *Mambres* , qui était

bon, y consentit ; et en réfléchissant toujours profondément , il alla trouver sa pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada.

La vieille lui dit donc qu'*Amaside* était la maîtresse ; que le serpent savait très-bien vivre ; qu'il était fort poli avec les dames ; qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger , et qu'il se trouverait au rendez-vous.

Le vieux mage revint apporter à la princesse cette bonne nouvelle ; mais il craignait encore quelque malheur , et faisait toujours ses réflexions. Vous voulez parler au serpent, Madame ; ce sera quand il plaira à votre altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter ; car tout animal est pétri d'amour propre , et surtout lui. On dit même qu'il fut chassé autrefois d'un beau lieu pour son excès d'orgueil. Je ne l'ai jamais ouï dire , repartit la princesse. Je le crois bien , reprit le vieillard. Alors il lui apprit tous les bruits qui avaient couru sur ce serpent si fameux. Mais , Madame , quelque aventure singulière qui lui soit arrivée , vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir joué autrefois un tour pendable aux femmes ; il est juste qu'à son tour une femme le séduise. J'y serai mon possible , dit la princesse.

Elle partit donc avec ses dames du palais et

le bon mage eunuque. La vieille alors faisait paître le taureau blanc assez loin. *Mambrès* laissa *Amaside* en liberté, et alla entretenir sa pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse; les dames de compagnie s'amusèrent avec le bouc, le chien, le corbeau et la colombe. Pour le gros poisson qui faisait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille.

Le serpent alla aussitôt au-devant de la belle *Amaside* dans le bocage, et ils eurent ensemble cette conversation.

L E S E R P E N T.

Vous ne sauriez croire combien je suis flatté, Madame, de l'honneur que votre altesse daigne me faire.

L A P R I N C E S S E.

Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie, et le brillant de vos yeux, m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête à tête. Je fais par la voix publique (si elle n'est point trompeuse) que vous avez été un grand seigneur dans le ciel empyrée.

L E S E R P E N T.

Il est vrai, Madame, que j'y avais une place assez distinguée. On prétend que je suis un favori disgracié : c'est un bruit qui a couru

d'abord dans l'Inde (b). Les brachmanes sont les premiers qui ont donné une longue histoire de mes aventures. Je ne doute pas que des poètes du Nord n'en fassent un jour un poème épique bien bizarre ; car, en vérité, c'est tout ce qu'on en peut faire. Mais je ne suis pas tellement déchu que je n'aye encore dans ce globe-ci un domaine très-considérable. J'oserais presque dire que toute la terre m'appartient.

L A P R I N C E S S E.

Je le crois, Monsieur, car on dit que vous avez le talent de persuader tout ce que vous voulez ; et c'est régner que de plaire.

L E S E R P E N T.

J'éprouve, Madame, en vous voyant et en vous écoutant, que vous avez sur moi cet empire qu'on m'attribue sur tant d'autres âmes.

L A P R I N C E S S E.

Vous êtes, je le crois, un animal vainqueur. On prétend que vous avez subjugué bien des damies, et que vous commençâtes par notre mère commune, dont j'ai oublié le nom.

(b) Les brachmanes furent en effet les premiers qui imaginèrent une révolte dans le ciel, et cette fable servit longtemps après de canevas à l'histoire de la guerre des géans contre les dieux, et à quelques autres histoires.

L E S E R P E N T.

On me fait tort : je lui donnai le meilleur conseil du monde. Elle m'honorait de sa confiance. Mon avis fut qu'elle et son mari devaient se gorger du fruit de l'arbre de la science. Je crus plaire en cela au maître des choses. Un arbre si nécessaire au genre-humain ne me paraissait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être servi par des ignorans et des idiots ? L'esprit n'est-il pas fait pour s'éclairer , pour se perfectionner ? Ne faut-il pas connaître le bien et le mal pour faire l'un et pour éviter l'autre ? Certainement on me devait des remerciemens.

L A P R I N C E S S E.

Cependant on dit qu'il vous en arriva du mal. C'est apparemment depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils , et que tant de vrais savans et de grands génies ont été persécutés pour avoir écrit des choses utiles au genre-humain.

L E S E R P E N T.

Ce sont apparemment mes ennemis , Madame , qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour. Une preuve que j'y ai un très-grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le

conseil quand il fut question d'éprouver le bon homme *Job* ; et que j'y fus encore appelé quand on y prit la résolution de tromper un certain roitelet nommé *Achab* (ε) ; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission.

L A P R I N C E S S E .

Ah ! Monsieur , je ne crois pas que vous foyez fait pour tromper. Mais puisque vous êtes toujours dans le ministère , puis-je vous demander une grâce ? j'espère qu'un seigneur si aimable ne me refusera pas.

L E S E R P E N T .

Madame , vos prières sont des lois. Qu'ordonnez-vous ?

L A P R I N C E S S E .

Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau blanc pour qui j'éprouve dans moi des sentimens incompréhensibles qui m'attendrissent et qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.

L E S E R P E N T .

Madame , la curiosité est nécessaire à la

(ε) Troisième livre des Rois , chap. XXII , v. 21 et 22. Le Seigneur dit qu'il trompera *Achab* , roi d'Israël , afin qu'il marche en Ramoth de Galaad , et qu'il y tombe. Et un esprit s'avança et se présenta devant le Seigneur , et lui dit : C'est moi qui le tromperai. Et le Seigneur lui dit : Comment ? Oui , tu le tromperas , et prévaudras. Va , et fais ainsi.

nature humaine, et surtout à votre aimable sexe ; sans elle on croupirait dans la plus honteuse ignorance. J'ai toujours satisfait , autant que je l'ai pu , la curiosité des dames. On m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses. Je vous jure que mon seul but serait de vous obliger ; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

L A P R I N C E S S E.

Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

L E S E R P E N T.

Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service.

L A P R I N C E S S E.

Si vous êtes sensible , si tous les êtres se doivent des secours mutuels , si vous avez pitié d'une infortunée , ne me refusez pas.

L E S E R P E N T.

Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

L A P R I N C E S S E.

Je vous le promets.

L E S E R P E N T.

Il y avait un jeune roi , beau , fait à peindre , amoureux , aimé. . . .

X 4

LA PRINCESSE.

Un jeune roi ! beau , fait à peindre , amoureux , aimé ! et de qui ? et quel était ce roi ? quel âge avait-il ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où est son royaume ? quel est son nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez , quand j'ai commencé à peine. Prenez garde ; si vous n'avez pas plus de pouvoir sur vous-même , vous êtes perdue.

LA PRINCESSE.

Ah ! pardon , Monsieur , cette indiscretion ne m'arrivera plus ; continuez , de grâce.

LE SERPENT.

Ce grand roi , le plus aimable et le plus valeureux des hommes , victorieux par-tout où il avait porté ses armes , rêvait souvent en dormant ; et quand il oubliait ses rêves , il voulait que ses mages s'en ressouvinsent , et qu'ils lui apprissent ce qu'il avait rêvé , sans quoi il les faisait tous pendre , car rien n'est plus juste. Or il y a bientôt sept ans qu'il songea un beau songe dont il perdit la mémoire en se réveillant ; et un jeune juif , plein d'expérience , lui ayant expliqué son rêve , cet aimable roi fut soudain changé en bœuf (d) ; car...

(d) Toute l'antiquité employait indifféremment les termes de bœuf et de taureau.

L A P R I N C E S S E.

Ah ! c'est mon cher *Nabu*... Elle ne put achever ; elle tomba évanouie. *Mambrès* , qui écoutait de loin , la vit tomber , et la crut morte.

C H A P I T R E I V.

Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.

M*AMBRÈS* court à elle en pleurant. Le serpent est attendri ; il ne peut pleurer , mais il siffle d'un ton lugubre ; il crie : elle est morte. L'ânesse répète : elle est morte ; le corbeau le redit ; tous les autres animaux paraissaient saisis de douleur , excepté le poisson de *Jonas* , qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur , les dames du palais arrivent , et s'arrachent les cheveux. Le taureau blanc qui paissait au loin , et qui entend leurs clameurs , court au bosquet , et entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissemens dont les échos retentissent. En vain toutes les dames versaient sur *Amasife* expirante leurs flacons d'eau de rose , d'œillet , de myrte , de benjoin , de baume de la Mecque , de cannelle , d'amomum , de girofle , de

muscade , d'ambre gris ; elle n'avait donné aucun signe de vie ; mais dès qu'elle sentit le beau taureau blanc à ses côtés , elle revint à elle plus fraîche , plus belle , plus animée que jamais. Elle donna cent baisers à cet animal charmant qui penchait languissamment sa tête sur son sein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître , mon roi , mon cœur , ma vie. Elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige. La paille légère s'attache moins fortement à l'ambre , la vigne à l'ormeau , le lierre au chêne. On entendait le doux murmure de ses soupirs ; on voyait ses yeux tantôt étincelans d'une tendre flamme , tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre.

On peut juger dans quelle surprise la dame d'honneur d'*Amasife* et les dames de compagnie étaient plongées. Dès qu'elles furent rentrées au palais , elles racontèrent toutes à leurs amans cette aventure étrange , et chacune avec des circonstances différentes qui en augmentaient la singularité , et qui contribuent toujours à la variété de toutes les histoires.

Dès qu'*Amasis* , roi de Tanis , en fut informé , son cœur royal fut saisi d'une juste colère. Tel fut le courroux de *Minos* , quand il fut que sa fille *Pasiphaë* prodiguait ses

tendres faveurs au père du minotaure. Ainsi frémit *Junon* lorsqu'elle vit *Jupiter* son époux caresser la belle vache *Io*, fille du fleuve *Inachus*. *Amasis* fit enfermer la belle *Amasîde* dans sa chambre, et mit une garde d'eunuques noirs à sa porte; puis il rassembla son conseil secret.

Le grand mage *Mambrès* y présidait, mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois. Tous les ministres d'Etat conclurent que le taureau blanc était un forcier. C'était tout le contraire, il était enforcé; mais on se trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates.

On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciser la princesse, et sacrifier le taureau blanc et la vieille.

Le sage *Mambrès* ne voulut point choquer l'opinion du roi et du conseil. C'était à lui qu'appartenait le droit de faire les exorcismes; il pouvait les différer sous un prétexte très-plausible. Le dieu *Apis* venait de mourir à Memphis. Un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'était permis d'exorciser personne en Egypte jusqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf qui pût remplacer le défunt.

Il fut donc arrêté dans le conseil qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis.

Le bon vieillard *Mambrès* sentait à quel péril sa chère princesse était exposée : il voyait quel était son amant. Les syllabes *Nabu*, qui lui étaient échappées, avaient décelé tout le mystère aux yeux de ce sage.

La dynastie (e) de Memphis appartenait alors aux Babyloniens ; ils conservaient ce reste de leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde, dont *Amasis* était l'ennemi mortel. *Mambrès* avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés. Si le roi *Amasis* découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré. Le grand, le jeune, le beau roi dont elle était éprise, avait détrôné son père, qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur et l'idole des nations, le tendre et généreux amant de la charmante *Amaside*. Mais aussi, en sacrifiant le taureau, on faisait mourir infailliblement la belle *Amaside* de douleur.

Que pouvait faire *Mambrès* dans des circonstances si épineuses ? Il va trouver sa chère

(e) *Dynastie* signifie proprement puissance. Ainsi on peut se servir de ce mot, malgré les cavillations de *Larcher*. *Dynastie* vient du phénicien *dunast* ; et *Larcher* est un ignorant qui ne sait ni le phénicien, ni le syriaque, ni le cophte.

nourrissonne au sortir du conseil , et lui dit :
Ma belle enfant , je vous servirai ; mais , je
vous le répète , on vous coupera le cou si
vous prononcez jamais le nom de votre amant.

Ah ! que m'importe mon cou , dit la belle
Amaside , si je ne puis embrasser celui de
Nabucho. . . ! mon père est un bien méchant
homme ! non-seulement il refusa de me don-
ner un beau prince que j'idolâtre , mais il lui
déclara la guerre ; et , quand il a été vaincu
par mon amant , il a trouvé le secret de le
changer en bœuf. A - t - on jamais vu une
malice plus effroyable ? si mon père n'était
pas mon père , je ne fais pas ce que je lui
ferais.

Ce n'est pas votre père qui lui a joué ce
cruel tour , dit le sage *Mambrès* , c'est un
palestin , un de nos anciens ennemis , un
habitant d'un petit pays compris dans la foule
des États que votre auguste amant a domptés
pour les policer. Ces métamorphoses ne doi-
vent point vous surprendre ; vous savez que
j'en faisais autrefois de plus belles : rien n'était
plus commun alors que ces changemens qui
étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire
véritable que nous avons lue ensemble nous
a enseigné que *Lycaon* , roi d'Arcadie , fut
changé en loup. La belle *Calisto* sa fille fut
changée en ourse ; *Io* fille d'*Inachus* , notre

vénérable *Ifis*, en vache ; *Daphné* en laurier, *Syrinx* en flûte. La belle *Edith*, femme de *Loth*, le meilleur, le plus tendre père qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue dans notre voisinage une grande statue de sel très-belle et très-piquante, qui a conservé toutes les marques de son sexe, et qui a régulièrement ses ordinaires (f) chaque mois, comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue ? J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse. J'ai vu cinq puissantes villes, dans le séjour du monde le plus sec et le plus aride, transformées tout à coup en un beau lac. On ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses.

Enfin, Madame, si les exemples peuvent adoucir votre peine, souvenez-vous que *Vénus* a changé les *Céraistes* en bœufs. Je le fais, dit la malheureuse princesse, mais les exemples consolent-ils ? Si mon amant était mort, me consolerais-je par l'idée que tous les hommes meurent ? Votre peine peut finir, dit le sage ; et puisque votre tendre amant est devenu

(f) *Tertullien* dans son poëme de Sodome dit :

*Dicitur et vivens alio sub corpore sexus
Munificos solito dispungere sanguine menses.*

Saint *Irénée*, liv. IV, dit : *Per naturalia ea quæ sunt consuetudinis femina ostendens.*

bœuf , vous voyez bien que de bœuf il peut devenir homme. Pour moi , il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile , si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre , pour la belle *Amaside*, que j'ai élevée sur mes genoux , et que sa fatale destinée met à des épreuves si cruelles.

C H A P I T R E V.

Comment le sage Mambres se conduisit sagement.

LE divin *Mambres* ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler , et ne l'ayant point consolée , courut aussitôt à la vieille. Ma camarade , lui dit-il , notre métier est beau , mais il est bien dangereux ; vous courez risque d'être pendue , et votre bœuf d'être brûlé ou noyé , ou mangé. Je ne fais point ce qu'on fera de vos autres bêtes ; car , tout prophète que je suis , je fais bien peu de choses ; mais cachez soigneusement le serpent et le poisson ; que l'un ne mette pas sa tête hors de l'eau , et que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne ; vous y serez avec

lui , puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner. Le bouc émissaire pourra dans l'occasion servir d'expiatoire ; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe ; il est accoutumé à cette cérémonie qui ne lui fait aucun mal , et l'on fait que tout s'expie avec un bouc qui se promène. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de *Tobie* , qui est un lévrier fort agile, l'ânesse de *Balaam*, qui court mieux qu'un dromadaire, le corbeau et le pigeon de l'arche , qui volent très - rapidement. Je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la dernière conséquence.

La vieille repartit au mage : Seigneur , vous pouvez disposer à votre gré du chien de *Tobie* , de l'ânesse de *Balaam* , du corbeau et du pigeon de l'arche , et du bouc émissaire ; mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il est dit qu'il doit être attaché à une chaîne d'acier, être toujours mouillé de la rosée , et brouter l'herbe sur la terre (g) , et que sa portion sera avec les bêtes sauvages. Il m'est confié , je dois obéir. Que penseraient de moi *Daniel* , *Ezéchiël* et *Jérémie* , si je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même ? Je vois que vous savez le secret de cet étrange

(g) *Daniel* , chap. V.

animal :

animal : je n'ai pas à me reprocher de vous l'avoir révélé. Je vais le conduire loin de cette terre impure , vers le lac Sirbon , loin des cruautés du roi de Tanis. Mon poisson et mon serpent me défendront : je ne crains personne quand je fers mon maître.

Le sage *Mambrès* repartit ainsi : Ma bonne , la volonté de Dieu soit faite ! pourvu que je retrouve notre taureau blanc , il ne m'importe ni du lac de Sirbon , ni du lac de Mœris , ni du lac de Sodome ; je ne veux que lui faire du bien et à vous aussi. Mais pourquoi m'avez-vous parlé de *Daniel* , d'*Ezéchiel* et de *Jérémie* ? Ah ! Seigneur , reprit la vieille , vous savez aussi-bien que moi l'intérêt qu'ils ont eu dans cette grande affaire : mais je n'ai point de temps à perdre ; je ne veux point être pendue ; je ne veux point que mon taureau soit brûlé , ou noyé , ou mangé. Je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope , avec mon serpent et mon poisson. Adieu.

Le taureau la suivit tout pensif , après avoir témoigné au bienfaisant *Mambrès* la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage *Mambrès* était dans une cruelle inquiétude. Il voyait bien qu'*Amasis* , roi de Tanis , désespéré de la folle passion de sa fille pour cet animal , et la croyant ensorcelée ,

ferait pourfuivre par-tout le malheureux taureau , et qu'il serait infailliblement brûlé en qualité de forcier dans la place publique de Tanis, ou livré au poisson de *Jonas*, ou rôti, ou servi sur table. Il voulait, à quelque prix que ce fût , épargner ce désagrément à la princesse.

Il écrivit une lettre au grand-prêtre de Memphis , son ami, en caractères sacrés , sur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre :

„ Lumière du monde , lieutenant d'*Isis* ,
„ d'*Osiris* et d'*Horus* , chef des circoncis ,
„ vous dont l'autel est élevé , comme de raison ,
„ au-dessus de tous les trônes ; j'ap-
„ prends que votre dieu le bœuf *Apis* est
„ mort. J'en ai un autre à votre service.
„ Venez vite avec vos prêtres le reconnaître ,
„ l'adorer et le conduire dans l'écurie de
„ votre temple. Qu'*Osiris* , *Osiris* et *Horus*
„ vous aient en leur sainte et digne garde ;
„ et vous , Messieurs les prêtres de Memphis ,
„ en leur sainte garde !

„ votre affectionné ami ,

M A M B R È S.

Il fit quatre duplicata de cette lettre , de crainte d'accident , et les enferma dans des étuis de bois d'ébène le plus dur. Puis appelant à lui quatre courriers qu'il destinait à ce

meffage (c'était l'ânesse, le chien, le corbeau et le pigeon), il dit à l'ânesse : Je fais avec quelle fidélité vous avez servi *Balaam*, mon confrère, servez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotal qui vous égale à la course ; allez, ma chère amie, rendez ma lettre en main propre, et revenez. L'ânesse lui répondit : Comme j'ai servi *Balaam*, je servirai Monseigneur ; j'irai et je reviendrai. Le sage lui mit le bâton d'ébène dans la bouche, et elle partit comme un trait.

Puis il fit venir le chien de *Tobie*, et lui dit : Chien fidelle, et plus prompt à la course qu'*Achille* aux pieds légers, je fais ce que vous avez fait pour *Tobie* fils de *Tobie*, lorsque vous et l'ange *Raphaël* vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie, et de Ragès à Ninive, et qu'il rapporta à son père dix talens (h) que l'esclave *Tobie* père avait prêtés à l'esclave *Gabelus* ; car ces esclaves étaient fort riches. Portez à son adresse cette lettre, qui est plus précieuse que dix talens d'argent. Le chien lui répondit : Seigneur, si j'ai suivi autrefois le messager *Raphaël*, je puis tout aussi bien faire votre commission. *Mambrès* lui mit la lettre dans la gueule : il en dit autant à la colombe. Elle lui répondit : Seigneur,

(h) Vingt mille écus argent de France, au cours de ce jour.

si j'ai rapporté un rameau dans l'arche , je vous apporterai de même votre réponse. Elle prit la lettre dans son bec. On les perdit tous trois de vue en un instant.

Puis il dit au corbeau : Je fais que vous avez nourri le grand prophète *Elie* (i) lorsqu'il était caché auprès du torrent Carith si fameux dans toute la terre. Vous lui apportiez tous les jours de bon pain et des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis.

Le corbeau répondit en ces mots : Il est vrai , Seigneur , que je portais tous les jours à dîner au grand prophète *Elie* , le thesbite , que j'ai vu monter dans l'atmosphère sur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu , quoique ce ne soit pas la coutume ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien porter votre lettre , pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas chaque jour , et que je sois payé d'avance en argent comptant pour ma commission.

Mambres en colère dit à cet animal : Gourmand et malin , je ne suis pas étonné qu'*Apollon* , de blanc que tu étais comme un cygne , t'ait rendu noir comme une taupe , lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle *Coronis* , malheureuse mère d'*Esculape*.

(i) Troisième Livre des Rois , chap. XVII.

Eh ! dis-moi donc , mangeais-tu tous les jours des aloyaux et des poulardes quand tu fus dix mois dans l'arche ? Monsieur , nous y fisions très-bonne chère , repartit le corbeau. On servait du rôti deux fois par jour à tous les volatiles de mon espèce qui ne vivent que de chair , comme à vautours , milans , aigles , buses , éperviers , ducs , émouchets , faucons , hibous , et à la foule innombrable des oiseaux de proie. On garnissait , avec une profusion bien plus grande , les tables des lions , des léopards , des tigres , des panthères , des onces , des hyènes , des loups , des ours , des renards , des fouines , et de tous les quadrupèdes carnivores. Il y avait dans l'arche huit personnes de marque , et les seules qui fussent au monde , continuellement occupées du soin de notre table et de notre garde-robe ; savoir *Noé* et sa femme , qui n'avaient guère plus de six cents ans , leurs trois fils et leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel soin , quelle propreté nos huit domestiques servaient plus de quatre mille convives du plus grand appétit , sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres personnes , depuis l'éléphant et la girafe jusqu'aux vers à soie et aux mouches. Tout ce qui m'étonne , c'est que notre pourvoyeur *Noé* soit inconnu à

toutes les nations , dont il est la tige ; mais je ne m'en soucie guère. Je m'étais déjà trouvé à une pareille fête (k) chez le roi de Thrace *Xiffutre*. Ces choses-là arrivent de temps en temps pour l'instruction des corbeaux. En un mot , je veux faire bonne chère , et être bien payé en argent comptant.

Le sage *Mambrès* se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile et si bavarde. Ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau , et ne pas perdre la piste de la vieille et du serpent. *Mambrès* ordonna à des domestiques intelligens et affidés de les suivre ; et pour lui il s'avança en litière sur le bord du Nil , toujours faisant des réflexions.

Comment se peut-il , disait-il en lui-même , que ce serpent soit le maître de presque toute la terre , comme il s'en vante , et comme tant de doctes l'avouent , et que cependant il obéisse à une vieille ? Comment est-il quelquefois appelé au conseil de là-haut , tandis qu'il rampe sur la terre ? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par sa seule vertu , et

(k) *Béruse* , auteur chaldéen , rapporte en effet que la même aventure advint au roi de Thrace *Xiffutre* : elle était même encore plus merveilleuse ; car son arche avait cinq stades de long sur deux de large. Il s'est élevé une grande dispute entre les savans pour démêler lequel est le plus ancien du roi *Xiffutre* ou de *Noé*.

que tant de sages prétendent l'en déloger avec des paroles ? Enfin comment passe-t-il chez un petit peuple du voisinage pour avoir perdu le genre-humain , et comment le genre-humain n'en fait-il rien ? Je suis bien vieux , j'ai étudié toute ma vie ; mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier. Je ne saurais expliquer ce qui m'est arrivé à moi-même , ni les grandes choses que j'ai faites autrefois , ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien pesé , je commence à soupçonner que ce monde-ci subsiste de contradictions : *Rerum concordia discors* , comme disait autrefois mon maître *Zoroastre* en sa langue.

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphysique obscure , comme l'est toute métaphysique , un batelier , en chantant une chanson à boire , amarra un petit bateau près de la rive. On en vit sortir trois graves personnages à demi-vêtus de lambeaux crasseux et déchirés ; mais conservant sous ces livrées de la pauvreté l'air le plus majestueux et le plus auguste. C'étaient *Daniel* , *Ézéchiël* et *Jérémie*.

CHAPITRE VI.

*Comment Mambres rencontra trois prophètes ,
et leur donna un bon dîner.*

CES trois grands hommes, qui avaient la lumière prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambres pour un de leurs confrères à quelques traits de cette même lumière qui lui restaient encore, et se prosternèrent devant son palanquin. Mambres les reconnut aussi pour des prophètes encore plus à leurs habits qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes augustes. Il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc ; et, usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture et avança quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité. Il les releva, fit dresser des tentes et apprêter un dîner dont on jugea que les trois prophètes avaient grand besoin.

Il fit inviter la vieille, qui n'était encore qu'à cinq cents pas. Elle se rendit à l'invitation, et arriva menant toujours le taureau blanc en laisse.

On servit deux potages, l'un de bisque, l'autre à la reine ; les entrées furent une tourte
de

de langues des carpes, des soies de lottes, et de brochets, des poulets aux pistaches, des innocens aux truffes et aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écrevisses, de mousserons et de morilles, et un chipolata. Le rôti fut composé de faisandeaux, de perdreaux, de gelinotes, de cailles et d'ortolans, avec quatre salades. Au milieu était un furtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets; rien de plus magnifique, de plus brillant et de plus ingénieux que le dessert.

Au reste, le discret *Mambrès* avait eu grand soin que dans ce repas il n'y eût ni pièce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, ni tetines de vache, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultât.

Ce grand et malheureux prince broutait l'herbe auprès de la tente. Jamais il ne sentit plus cruellement la fatale révolution qui l'avait privé du trône pour sept années entières. Hélas! disait-il en lui-même, ce *Daniel* qui m'a changé en taureau, et cette forcière de pythonisse qui me garde, font la meilleure chère du monde; et moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin et à boire de l'eau!

On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor et de Shiras. Quand les prophètes

et la pythonisse furent un peu en pointe de vin, on se parla avec plus de confiance qu'aux premiers services. J'avoue, dit *Daniel*, que je ne faisais pas si bonne chère quand j'étais dans la fosse aux lions. Quoi ! Monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions ? dit *Mambrès* ; et comment n'avez-vous pas été mangé ? Monsieur, dit *Daniel*, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophètes. Pour moi, dit *Jérémie*, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim ; je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à naître, et si je pouvais choisir mon état, j'avoue que j'aimerais cent fois mieux être contrôleur général, ou évêque à Babylone, que prophète à Jérusalem.

Ezéchiel dit : Il me fut ordonné une fois de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours de suite sur le côté gauche, et de manger pendant tout ce temps-là du pain d'orge, de millet, de vesces, de fèves et de froment, couvert de (1) ... je n'ose pas dire. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouse de vache. J'avoue que la cuisine du seigneur *Mambrès* est plus délicate. Cependant le métier de prophète a du bon ; et la preuve en est que mille gens s'en mêlent.

A propos, dit *Mambrès*, expliquez-moi ce que vous entendez par votre *Oolla* et par

(1) *Ezéchiel*, chap. IV.

votre *Ooliba*, qui sefaient tant de cas des chevaux et des ânes? Ah! répondit *Ezéchiél*, ce sont des fleurs de rhétorique.

Après ces ouvertures de cœur, *Mambres* parla d'affaires. Il demanda aux trois pèlerins pourquoi ils étaient venus dans les Etats du roi de Tanis. *Daniel* prit la parole; il dit que le royaume de Babylone avait été en combustion depuis que *Nabuchodonosor* avait disparu; qu'on avait persécuté tous les prophètes, selon l'usage de la cour; qu'ils passaient leur vie, tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivières; qu'enfin ils avaient été obligés de se réfugier en Egypte, de peur d'être lapidés. *Ezéchiél* et *Jérémie* parlèrent aussi très-long-temps dans un fort beau style qu'on pouvait à peine comprendre. Pour la pythonisse elle avait toujours l'œil sur son animal. Le poisson de *Jonas* se tenait dans le Nil, vis-à-vis de la tente, et le serpent se jouait sur l'herbe.

Après le café, on alla se promener sur le bord du Nil. Alors le taureau blanc, apercevant les trois prophètes ses ennemis, poussa des mugissemens épouvantables; il se jeta impétueusement sur eux, il les frappa de ses cornes: et, comme les prophètes n'ont jamais que la peau sur les os, il les aurait percés d'entre en outre, et leur aurait ôté la

vie : mais le maître des choses, qui voit tout, et qui remédie à tout, les changea sur le champ en pies ; et ils continuèrent à parler comme auparavant. La même chose arriva depuis aux *Piérides*, tant la fable a imité l'histoire.

Ce nouvel incident produisait de nouvelles réflexions dans l'esprit du sage *Mambrès*. Voilà, disait-il, trois grands prophètes changés en pies ; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler, et à garder toujours une discrétion convenable. Il concluait que sagesse vaut mieux qu'éloquence, et pensait profondément selon sa coutume, lorsqu'un grand et terrible spectacle vint frapper ses regards.

C H A P I T R E V I I.

Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.

DES tourbillons de poussière s'élevaient du midi au nord. On entendait le bruit des tambours ; des trompettes, des fifres, des psal térions, des cythares, des sambuques : plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, et *Amasis* roi de Tanis était à leur tête sur un cheval caparaçonné d'une housse écarlate

brochée d'or, et les hérauts criaient : Qu'on prenne le taureau blanc; qu'on le lie; qu'on le jette dans le Nil, et qu'on le donne à manger au poisson de *Jonas*; car le roi mon seigneur, qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a enforcélé sa fille.

Le bon vieillard *Mambres* fit plus de réflexions que jamais. Il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, et que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent : Mon cher ami, allez vite consoler la belle *Amaside*, ma nourrissonne; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive; et faites-lui des contes pour charmer son inquiétude; car les contes amusent toujours les filles, et ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde.

Puis il se prosterna devant *Amasis*, roi de Tanis, et lui dit : O roi ! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié; car votre majesté a toujours raison; mais le maître des choses a dit : *Ce taureau ne doit être mangé par le poisson Jonas, qu'après que Memphis aura trouvé un dieu pour mettre à la place de son dieu qui est mort.* Alors vous ferez vengé, et votre fille sera exorcisée; car elle est possédée. Vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choses.

Amasis, roi de Tanis, resta tout pensif; puis il dit: Le bœuf *Apis* est mort; DIEU veuille avoir son âme! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte? Sire, dit *Mambrès*, je ne vous demande que huit jours. Le roi qui était très-dévot dit: Je les accorde, et je veux rester ici huit jours; après quoi, je sacrifierai le séducteur de ma fille. Et il fit venir ses tentes, ses cuisiniers, ses musiciens, et resta huit jours en ce lieu, comme il est dit dans *Manéthon*.

La vieille était au désespoir de voir que le taureau qu'elle avait en garde n'avait plus que huit jours à vivre. *Elie* faisait apparaître toutes les nuits des ombres au roi, pour le détourner de sa cruelle résolution; mais le roi ne se souvenait plus le matin des ombres qu'il avait vues la nuit, de même que *Nabuchodonosor* avait oublié ses songes.

C H A P I T R E V I I I.

*Comment le serpent fit des contes à la princesse
pour la consoler.*

C E P E N D A N T le serpent contait des histoires à la belle *Amaside* pour calmer ses douleurs. Il lui disait comment il avait guéri autrefois tout un peuple de la morsure de certains petits serpens, en se montrant seulement au bout d'un bâton. Il lui apprenait les conquêtes d'un héros qui fit un si beau contraste avec *Amphion*, architecte de Thèbes en Béotie. Cet *Amphion* faisait venir les pierres de taille au son du violon : un rigodon et un menuet lui suffisaient pour bâtir une ville ; mais l'autre les détruisait au son du cornet à bouquin ; il fit pendre trente et un rois très-puissans dans un canton de quatre lieues de long et de large ; il fit pleuvoir de grosses pierres du haut du ciel sur un bataillon d'ennemis fuyant devant lui , et les ayant ainsi exterminés , il arrêta le soleil et la lune en plein midi , pour les exterminer encore entre Gabaon et Aïalon sur le chemin de Bethoron , à l'exemple de *Bacchus* qui avait arrêté le soleil et la lune dans son voyage aux Indes.

La prudence que tout serpent doit avoir , ne lui permit pas de parler à la belle *Amaside* du puissant bâtard *Jephthé* qui coupa le cou à sa fille , parce qu'il avait gagné une bataille ; il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princesse ; mais il lui conta les aventures du grand *Samson* , qui tuait mille philistins avec une mâchoire d'âne , qui attachait ensemble trois cents renards par la queue , et qui tomba dans les filets d'une fille moins belle , moins tendre et moins fidelle que la charmante *Amaside*.

Il lui raconta les amours malheureux de *Sichem* et de l'agréable *Dina* , âgée de six ans , et les amours plus fortunés de *Booz* et de *Ruth* , ceux de *Juda* avec sa bru *Thamar* , ceux de *Loth* avec ses deux filles qui ne voulaient pas que le monde finît , ceux d'*Abraham* et de *Jacob* avec leurs servantes , ceux de *Ruben* avec sa mère , ceux de *David* et de *Bethsabée* , ceux du grand roi *Salomon* , enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.

C H A P I T R E I X.

Comment le serpent ne la consola point.

Tous ces contes-là m'ennuient , répondit la belle *Amaside* , qui avait de l'esprit et du goût. Ils ne sont bons que pour être commentés chez les Irlandais par ce fou d'*Abadie* , ou chez les Velches par ce phrasier d'*Houteville*. Les contes qu'on pouvait faire à la quadrif-aïeule de ma grand'mère , ne sont plus bons pour moi qui ai été élevée par le sage *Mambrès* , et qui ai lu l'*Entendement humain* du philosophe égyptien nommé *Locke* , et la matrone d'*Ephèse*. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance , et qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve. Je désire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant. Je voudrais surtout que , sous le voile de la fable , il laissât entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire. Je suis lasse du soleil et de la lune dont une vieille dispose à son gré , des montagnes qui dansent , des fleuves qui remontent à leur source , et des morts qui ressuscitent ; mais surtout quand ces fadaïses sont écrites d'un style ampoulé et inintelligible , cela me dégoûte horriblement. Vous

sentez qu'une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson , et d'avoir elle-même le cou coupé par son propre père , a besoin d'être amusée ; mais tâchez de m'amuser selon mon goût.

Vous m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent. J'aurais pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables ; mais j'ai perdu depuis quelque temps l'imagination et la mémoire. Hélas ! où est le temps où j'amusais les filles ! Voyons, cependant si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire.

Il y a vingt-cinq mille ans que le roi *Gnaof* et la reine *Patra* étaient sur le trône de Thèbes aux cent portes. Le roi *Gnaof* était fort beau, et la reine *Patra* encore plus belle ; mais ils ne pouvaient avoir d'enfans. Le roi *Gnaof* proposa un prix pour celui qui enseignerait la meilleure méthode de perpétuer la race royale.

La faculté de médecine et l'académie de chirurgie firent d'excellens traités sur cette question importante : pas un ne réussit. On envoya la reine aux eaux ; elle fit des nevaines ; elle donna beaucoup d'argent au temple de *Jupiter Ammon* dont vient le sel ammoniac : tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans se présenta au roi ,

et lui dit : Sire , je crois savoir faire la conjuration qui opère ce que votre majesté désire avec tant d'ardeur. Il faut que je parle en secret à l'oreille de madame votre femme ; et si elle ne devient féconde , je consens d'être pendu. J'accepte votre proposition , dit le roi *Gnaof*. On ne laissa la reine et le prêtre qu'un quart d'heure ensemble. La reine devint grosse , et le roi voulut faire pendre le prêtre.

Mon Dieu ! dit la princesse , je vois où cela mène : ce conte est trop commun ; je vous dirai même qu'il alarme ma pudeur. Conte-moi quelque fable bien vraie , bien avérée et bien morale dont je n'aye jamais entendu parler , pour achever *de me former l'esprit et le cœur* , comme dit le professeur égyptien *Linro*.

En voici une , Madame , dit le beau serpent , qui est des plus authentiques.

Il y avait trois prophètes , tous trois également ambitieux et dégoûtés de leur état. Leur folie était de vouloir être rois ; car il n'y a qu'un pas du rang de prophète à celui de monarque , et l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs , leurs goûts , leurs plaisirs étaient absolument différens. Le premier prêchait admirablement ses frères assemblés , qui lui battaient des mains ; le second était fou

de la musique, et le troisième aimait passionnément les filles. L'ange *Ithuriel* vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table, et qu'ils s'entretenaient des douceurs de la royauté.

Le maître des choses, leur dit l'ange, m'envoie vers vous pour récompenser votre vertu. Non-seulement vous ferez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous, premier prophète, je vous fais roi d'Egypte, et vous tiendrez toujours votre conseil, qui applaudira à votre éloquence et à votre sagesse : vous, second prophète, vous régnerez sur la Perse, et vous entendrez continuellement une musique divine ; et vous, troisième prophète, je vous fais roi de l'Inde, et je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais.

Celui qui eut l'Egypte en partage commença par assembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long discours qui fut très-applaudi ; et le monarque goûta la douce satisfaction de s'enivrer des louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie.

Le conseil des affaires étrangères succéda au conseil privé. Il fut beaucoup plus nombreux, et un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même des autres

conseils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaisirs et à la gloire du prophète roi d'Égypte. Le bruit de son éloquence remplit toute la terre.

Le prophète roi de Perse commença par se faire donner un opéra italien dont les chœurs étaient chantés par quinze cents châtrés. Leurs voix lui remuaient l'âme jusqu'à la moelle des os, où elle réside. A cet opéra en succédait un autre, et à ce second un troisième, sans interruption.

Le roi de l'Inde s'enferma avec sa maîtresse, et goûta une volupté parfaite avec elle. Il regardait comme le souverain bonheur la nécessité de la caresser toujours, et il plaignait le triste sort de ses deux confrères, dont l'un était réduit à tenir toujours son conseil, et l'autre à être toujours à l'opéra.

Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par la fenêtre des bucherons qui sortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voisine, et qui tenaient sous le bras leurs douces amies dont ils pouvaient changer à volonté. Nos rois prièrent *Ithurriel* de vouloir bien intercéder pour eux auprès du maître des choses, et de les faire bucherons.

Je ne fais pas, interrompit la tendre *Amaside*, si le maître des choses leur accorda leur requête, et je ne m'en soucie guère ; mais je

fais bien que je ne demanderais rien à personne , si j'étais enfermée tête à tête avec mon amant , avec mon cher *Nabuchodonosor*.

Les voûtes du palais retentirent de ce grand nom. D'abord *Amaside* n'avait prononcé que *Na* , ensuite *Nabu* , puis *Nabucho* ; mais à la fin la passion l'emporta ; elle prononça le nom fatal tout entier , malgré le serment qu'elle avait fait au roi son père. Toutes les dames du palais répétèrent *Nabuthodonosor* , et le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le visage d'*Amasis* , roi de Tanis , fut troublé , parce que son cœur était plein de trouble. Et voilà comment le serpent , qui était le plus prudent et le plus subtil des animaux , se fait toujours du mal aux femmes , en croyant bien faire.

Or *Amasis* en courtois envoya sur le champ chercher sa fille *Amaside* par douze de ses alguazils qui sont toujours prêts à exécuter toutes les barbaries que le roi commande , et qui disent pour raison , nous sommes payés pour cela.

C H A P I T R E X.

*Comment on voulut couper le cou à la princesse,
et comment on ne le lui coupa point.*

DÈS que la princesse fut arrivée toute tremblante au camp du roi son père, il lui dit : Ma fille, vous savez qu'on fait mourir toutes les princesses qui défobéissent au roi leur père, sans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de proférer le nom de votre amant *Nabuchodonosor*, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné, il y a bientôt sept ans, et qui a disparu de la terre. Vous avez choisi à sa place un taureau blanc, et vous avez crié *Nabuchodonosor* ; il est juste que je vous coupe le cou.

La princesse lui répondit : Mon père, soit fait selon votre volonté ; mais donnez-moi du temps pour pleurer ma virginité. Cela est juste, dit le roi *Amasis* ; c'est une loi établie chez tous les princes éclairés et prudens. Je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puisque vous dites que vous l'avez. Demain, qui est le huitième jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le poisson, et je vous couperai le cou à neuf heures du matin.

La belle *Amaside* alla donc pleurer le long du Nil , avec ses dames du palais , tout ce qui lui restait de virginité. Le sage *Mambrès* réfléchissait à côté d'elle , et comptait les heures et les momens. Eh bien , mon cher *Mambrès* , lui dit-elle , vous avez changé les eaux du Nil en sang , selon la coutume , et vous ne pouvez changer le cœur d'*Amasis* mon père , roi de Tanis ! Vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin ? Cela dépendra , répondit le réfléchissant *Mambrès* , de la diligence de mes courriers.

Le lendemain , dès que les ombres des obélisques et des pyramides marquèrent sur la terre la neuvième heure du jour , on lia le taureau blanc pour le jeter au poisson de *Jonas* , et on apporta au roi son grand sabre. Hélas ! hélas ! disait *Nabuchodonosor* dans le fond de son cœur , moi , le roi , je suis bœuf depuis près de sept ans , et à peine j'ai retrouvé ma maîtresse , qu'on me fait manger par un poisson.

Jamais le sage *Mambrès* n'avait fait des réflexions si profondes. Il était absorbé dans ses tristes pensées , lorsqu'il voit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait. Les trois figures d'*Isis* , d'*Osiris* et d'*Horus* unies ensemble , avançaient portées sur un brancard d'or et de pierreries par

cent

cent sénateurs de Memphis , et précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille prêtres , la tête rasée et couronnée de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes , le chien dè Bubaste , le chat de Phœbé , le crocodile d'Arfinoé , le bouc de Mendès , et tous les dieux inférieurs de l'Egypte , qui venaient rendre hommage au grand bœuf , au grand dieu *Apis* , aussi puissant qu'*Isis* , *Osiris* et *Horus* réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux , quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés qui n'étaient pas tout-à-fait des dieux , mais qui leur ressemblaient beaucoup.

Aux deux côtés de cette file de dieux suivis d'un peuple innombrable , marchaient quarante mille guerriers , le casque en tête , le ciméterre sur la cuisse gauche , le carquois sur l'épaule , l'arc à la main.

Tous les prêtres chantaient en chœur , avec une harmonie qui élevait l'ame et qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau ,
Nous en aurons un plus beau.

Et à chaque pause on entendait résonner

Romans. Tome III.

A a

les sistres , les castagnettes , les tambours de basque , les psaltérions , les cornemuses , les harpes et les sambuques.

C H A P I T R E X I.

Comment la princesse épousa son bœuf.

AMASIS, roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille : il remit son cimeterre dans son fourreau. *Mambrès* lui dit : Grand roi, l'ordre des choses est changé ; il faut que votre majesté donne l'exemple. O roi ! déliez vous-même promptement le taureau blanc, et soyez le premier à l'adorer. *Amasis* obéit et se prosterna avec tout son peuple. Le grand-prêtre de Memphis présenta au nouveau bœuf *Apis* la première poignée de foin. La princesse *Amaside* attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, de tulipes, d'œillets et d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiser, mais avec un profond respect. Les prêtres jonchaient de palmes et de fleurs le chemin par lequel on le conduisait à Memphis ; et le sage *Mambrès*, faisant toujours ses réflexions, disait tout bas

à son ami le serpent : *Daniel* a changé cet homme en bœuf , et j'ai changé ce bœuf en dieu.

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre. Le roi de Tanis , tout confus , suivait la marche. *Mambres* , l'air ferein et recueilli , était à son côté. La vieille suivait tout émerveillée ; elle était accompagnée du serpent , du chien , de l'ânesse , du corbeau , de la colombe et du bouc émissaire. Le grand poisson remontait le Nil. *Daniel* , *Exéchiel* et *Jérémie* , transformés en pies , fermaient la marche.

Quand on fut arrivé aux frontières du royaume , qui n'étaient pas fort loin , le roi *Amasis* prit congé du bœuf *Apis* , et dit à sa fille : Ma fille , retournons dans nos Etats , afin que je vous y coupe le cou , ainsi qu'il a été résolu dans mon cœur royal , parce que vous avez prononcé le nom de *Nabuchodonosor* , mon ennemi , qui m'avait détrôné il y a sept ans. Lorsqu'un père a juré de couper le cou à sa fille , il faut qu'il accomplisse son serment ; sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers , et je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. La belle princesse répondit en ces mots au roi *Amasis* : Mon cher père , allez couper le cou à qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas à moi. Je suis

A a 2

sur les terres d'*Ifis*, d'*Osiris*, d'*Horus* et d'*Apis* ; je ne quitterai point mon beau taureau blanc ; je le baisera tout le long du chemin , jusqu'à ce que j'aye vu son apothéose dans la grande écurie de la sainte ville de Memphis : c'est une faiblesse pardonnable à une fille bien née.

A peine eut-elle prononcé ces paroles que le bœuf *Apis* s'écria : Ma chère *Amaside* , je t'aimerai toute ma vie. C'était pour la première fois qu'on avait entendu parler *Apis* en Egypte depuis quarante mille ans qu'on l'adorait. Le serpent et l'ânesse s'écrièrent : Les sept années sont accomplies ; et les trois pies répétèrent : Les sept années sont accomplies. Tous les prêtres d'Egypte levèrent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ses deux jambes de devant ; ses deux jambes de derrière se changèrent en deux jambes humaines ; deux beaux bras charnus , musculeux et blancs sortirent de ses épaules , son muscle de taureau fit place au visage d'un héros charmant ; il redevint le plus bel homme de la terre , et dit : J'aime mieux être l'amant d'*Amaside* que dieu. Je suis *Nabuchodonosor* , roi des rois.

Cette nouvelle métamorphose étonna tout le monde , hors le réfléchissant *Mambrès* : mais , ce qui ne surprit personne , c'est que *Nabuchodonosor* épousa sur le champ la belle

Amaside, en présence de cette grande assemblée.

Il conserva le royaume de Tanis à son beau-père, et fit de belles fondations pour l'âneffe, le serpent, le chien, la colombe, et même pour le corbeau, les trois pies et le gros poisson; montrant à tout l'univers qu'il savait pardonner comme triompher. La vieille eut une grosse pension. Le bouc émissaire fut envoyé pour un jour dans le désert, afin que tous les péchés passés fussent expiés; après quoi on lui donna douze chèvres pour sa récompense. Le sage *Mambrès* retourna dans son palais faire des réflexions. *Nabuchodonosor*, après l'avoir embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Asie mineure, la Scythie, les contrées de Shiras, de Mosok, du Tubal, de Madaï, de Gog, de Magog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes et les Iles.

Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : Vive le grand *Nabuchodonosor*, roi des rois, qui n'est plus bœuf ! Et depuis ce fut une coutume dans Babylone, que toutes les fois que le souverain, ayant été grossièrement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses trésoriers, ou par

ses femmes , reconnaissait enfin ses erreurs ,
et corrigeait sa mauvaise conduite , tout le
peuple criait à sa porte : Vive notre grand
roi , qui n'est plus bœuf !

Fin de l'histoire du Taureau blanc.

LE

CROCHETEUR

B O R G N E.

LE

CROCHETEUR

B O R G N E.

Nos deux yeux ne rendent pas notre condition meilleure ; l'un nous sert à voir les biens , et l'autre les maux de la vie ; bien des gens ont la mauvaise habitude de fermer le premier , et bien peu ferment le second : voilà pourquoi il y a tant de gens qui aimeraient mieux être aveugles que de voir tout ce qu'ils voient. Heureux les borgnes qui ne sont privés que de ce mauvais œil qui gâte tout ce qu'on regarde ! *Mefrour* en est un exemple.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que *Mefrour* était borgne. Il l'était de naissance ; mais c'était un borgne si content de son état, qu'il ne s'était jamais avisé de désirer un autre œil ; ce n'étaient point les dons de la fortune qui le consolait des torts de la nature , car il était simple crocheteur , et n'avait d'autre trésor que ses épaules ; mais il était heureux , et il montrait qu'un œil de plus et de la peine de moins contribuent bien peu au bonheur : l'argent et l'appétit

lui venaient toujours en proportion de l'exercice qu'il faisait; il travaillait le matin, mangeait et buvait le soir, dormait la nuit, et regardait tous les jours comme autant de vies séparées, en sorte que le soin de l'avenir ne le troublait jamais dans la jouissance du présent. Il était, comme vous le voyez, tout à la fois borgne, crocheteur et philosophe.

Il vit par hasard passer dans un char brillant une grande princesse qui avait un œil de plus que lui, ce qui ne l'empêcha pas de la trouver fort belle; et comme les borgnes ne diffèrent des autres hommes qu'en ce qu'ils ont un œil de moins, il en devint éperdument amoureux. On dira peut-être que quand on est crocheteur et borgne, il ne faut point être amoureux, surtout d'une grande princesse, et, qui plus est, d'une princesse qui a deux yeux; je conviens qu'on a bien à craindre de ne pas plaire; cependant, comme il n'y a point d'amour sans espérance, et que notre crocheteur aimait, il espéra. Comme il avait plus de jambes que d'yeux, et qu'elles étaient bonnes, il suivit l'espace de quatre lieues le char de sa déesse, que six grands chevaux blancs traînaient avec une grande rapidité. La mode dans ce temps-là parmi les dames était de voyager sans laquais et sans cocher, et de se mener elles-mêmes; les maris

voulaient qu'elles fussent toujours toutes seules , afin d'être plus sûrs de leur vertu , ce qui est directement opposé au sentiment des moralistes qui disent qu'il n'y a point de vertu dans la solitude. *Mefrour* courait toujours à côté des roues du char , tournant son bon œil du côté de la dame , qui était étonnée de voir un borgne de cette agilité. Pendant qu'il prouvait ainsi qu'on est infatigable pour ce qu'on aime , une bête fauve , poursuivie par des chasseurs , traversa le grand chemin et effraya les chevaux qui , ayant pris le mors aux dents , entraînaient la belle dans un précipice ; son nouvel amant plus effrayé encore qu'elle , quoiqu'elle le fût beaucoup , coupa les traits avec une adresse merveilleuse , les six chevaux blancs firent seuls le saut périlleux , et la dame , qui n'était pas moins blanche qu'eux , en fut quitte pour la peur. Qui que vous soyez , lui dit-elle , je n'oublierai jamais que je vous dois la vie ; demandez-moi tout ce que vous voudrez ; tout ce que j'ai est à vous. Ah ! je puis avec bien plus de raison , répondit *Mefrour* , vous en offrir autant ; mais en vous l'offrant , je vous en offrirai toujours moins ; car je n'ai qu'un œil , et vous en avez deux : mais un œil qui vous regarde vaut mieux que deux yeux qui ne voient point les vôtres. La dame sourit ,

car les galanteries d'un borgne sont toujours des galanteries , et les galanteries sont toujours sourire. Je voudrais bien pouvoir vous donner un autre œil , lui dit-elle , mais votre mère pouvait seule vous faire ce présent-là : suivez-moi toujours. A ces mots elle descend de son char et continue sa route à pied ; son petit chien descendit aussi et marchait à pied à côté d'elle , aboyant après l'étrangère figure de son écuyer ; j'ai tort de lui donner le titre d'écuyer ; car il eut beau offrir son bras , la dame ne voulut jamais l'accepter , sous prétexte qu'il était trop sale ; et vous allez voir qu'elle fut la dupe de sa propreté : elle avait de fort petits pieds , et des souliers encore plus petits que ses pieds , en sorte qu'elle n'était ni faite ni chaussée de manière à soutenir une longue marche. De jolis pieds consolent d'avoir de mauvaises jambes , lorsqu'on passe sa vie sur sa chaise longue au milieu d'une foule de petits-mâtres ; mais à quoi servent des souliers brodés en paillettes dans un chemin pierreux , où ils ne peuvent être vus que par un crocheteur , et encore par un crocheteur qui n'a qu'un œil ? *Mélinade* (c'est le nom de la dame , que j'ai eu mes raisons pour ne pas dire jusqu'ici , parce qu'il n'était pas encore fait) avançait comme elle pouvait , maudissant son cordonnier ,

déchirant ses souliers , écorchant ses pieds , et se donnant des entorses à chaque pas. Il y avait environ une heure et demie qu'elle marchait du train des grandes dames , c'est-à-dire qu'elle avait déjà fait près d'un quart de lieue lorsqu'elle tomba de fatigue sur la place. Le *Mefrour* , dont elle avait refusé les secours pendant qu'elle était debout , balançait à les lui offrir , dans la crainte de la salir en la touchant ; car il savait bien qu'il n'était pas propre , la dame le lui avait assez clairement fait entendre , et la comparaison qu'il avait faite en chemin entre lui et sa maîtresse le lui avait fait voir encore plus clairement. Elle avait une robe d'une légère étoffe d'argent , semée de guirlandes de fleurs , qui laissait briller la beauté de sa taille ; et lui avait un farrau brun , taché en mille endroits , troué et rapiécé , en sorte que les pièces étaient à côté des trous , et point dessus où elles auraient pourtant été plus à leur place ; il avait comparé ses mains nerveuses et converties en durillons avec deux petites mains plus blanches et plus délicates que les lis ; enfin il avait vu les beaux cheveux blonds de *Mélinade* , qui paraissaient à travers un léger voile de gaze , relevés les uns en tresse et les autres en boucles , et il n'avait à mettre à côté de cela que des crins noirs , hérissés ,

crépus , et n'ayant pour tout ornement qu'un turban déchiré.

Cependant *Mélinade* essaie de se relever , mais elle retombe bientôt , et si malheureusement , que ce qu'elle laissa voir à *Mefrour* lui ôta le peu de raison que la vue du visage de la princesse avait pu lui laisser. Il oublia qu'il était crocheteur , qu'il était borgne , et il ne songea plus à la distance que la fortune avait mise entre *Mélinade* et lui ; à peine se souvint-il qu'il était amant , car il manqua à la délicatesse qu'on dit inséparable d'un véritable amour , et qui en fait quelquefois le charme et plus souvent l'ennui ; il se servit des droits que son état de crocheteur lui donnait à la brutalité , il fut brutal et heureux. La princesse alors était , sans doute , évanouie , ou bien elle gémissait sur son sort ; mais , comme elle était juste , elle bénissait sûrement le destin de ce que toute infortune porte avec elle sa consolation.

La nuit avait étendu ses voiles sur l'horizon , et elle cachait de son ombre le véritable bonheur de *Mefrour* et les prétendus malheurs de *Mélinade* ; *Mefrour* goûtait les plaisirs des parfaits amans , et il les goûtait en crocheteur , c'est-à-dire (à la honte de l'humanité) de la manière la plus parfaite ; les faiblesses de *Mélinade* lui reprenaient à chaque instant , et à

chaque instant son amant reprenait des forces. Puissant *Mahomet*, dit-il une fois en homme transporté, mais en mauvais catholique, il ne manque à ma félicité que d'être sentie par celle qui la cause ; pendant que je suis dans ton paradis, divin prophète, accorde-moi encore une faveur, c'est d'être aux yeux de *Mélinade* ce qu'elle serait à mon œil, s'il faisait jour ; il finit de prier et continua de jouir. L'aurore, toujours trop diligente pour les amans, surprit *Mefrour* et *Mélinade* dans l'attitude où elle aurait pu être surprise elle-même un moment auparavant avec *Tithon*. Mais quel fut l'étonnement de *Mélinade* quand, ouvrant les yeux aux premiers rayons du jour, elle se vit dans un lieu enchanté avec un jeune homme d'une taille noble, dont le visage ressemblait à l'astre dont la terre attendait le retour ; il avait des joues de roses, des lèvres de corail ; ses grands yeux tendres et vifs tout à la fois exprimaient et inspiraient la volupté ; son carquois d'or orné de pierreries était suspendu à ses épaules, et le plaisir faisait seul sonner ses flèches ; sa longue chevelure, retenue par une attache de diamans, flottait librement sur ses reins, et une étoffe transparente brodée de perles lui servait d'habillement, et ne cachait rien de la beauté de son corps. Où suis-je, et qui êtes-vous ? s'écria *Mélinade* dans l'excès de sa surprise.

Vous êtes , répondit-il , avec le misérable qui a eu le bonheur de vous sauver la vie , et qui s'est si bien payé de ses peines. *Mélinade* , aussi aise qu'étonnée , regretta que la métamorphose de *Mefrour* n'eût pas commencé plutôt. Elle s'approche d'un palais brillant qui frappait sa vue , et lit cette inscription sur la porte : Eloignez-vous , profanes , ces portes ne s'ouvriront que pour le maître de l'anneau. *Mefrour* s'approche à son tour pour lire la même inscription ; mais il vit d'autres caractères , et lut ces mots : Frappe sans crainte. Il frappa , et aussitôt les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un grand bruit. Les deux amans entrèrent au son de mille voix et de mille instrumens dans un vestibule de marbre de Paros ; de là ils passèrent dans une salle superbe , où un festin délicieux les attendait depuis douze cents cinquante ans , sans qu'aucun des plats fût encore refroidi : ils se mirent à table , et furent servis chacun par mille esclaves de la plus grande beauté ; le repas fut entremêlé de concerts et de danses ; et quand il fut fini , tous les génies vinrent dans le plus grand ordre , partagés en différentes troupes , avec des habits aussi magnifiques que singuliers , prêter serment de fidélité au maître de l'anneau , et baiser le doigt sacré auquel il le portait.

Cependant il y avait à Bagdad un musulman

fort dévot qui , ne pouvant aller se laver dans la mosquée , faisait venir l'eau de la mosquée chez lui , moyennant une légère rétribution qu'il payait au prêtre. Il venait de faire la cinquième ablution , pour se disposer à la cinquième prière ; et sa servante , jeune étourdie très-peu dévote , se débarrassa de l'eau sacrée en la jetant par la fenêtre. Elle tomba sur un malheureux endormi profondément au coin d'une borne qui lui servait de chevet. Il fut inondé et s'éveilla. C'était le pauvre *Mesrou* qui , revenant de son séjour enchanté , avait perdu dans son voyage l'anneau de *Salomon*. Il avait quitté ses superbes vêtemens , et repris son sarrau ; son beau carquois d'or était changé en crochet de bois , et il avait , pour comble de malheur , laissé un de ses yeux en chemin. Il se ressouvint alors qu'il avait bu la veille une grande quantité d'eau-de-vie qui avait assoupi ses sens et échauffé son imagination. Il avait jusque-là aimé cette liqueur par goût , il commença à l'aimer par reconnaissance , et il retourna avec gaieté à son travail , bien résolu d'en employer le salaire à acheter les moyens de retrouver sa chère *Mélinade*. Un autre se ferait désolé d'être un vilain borgne après avoir eu deux beaux yeux , d'éprouver les refus des balayeuses du palais , après avoir joui des faveurs d'une princesse plus belle que les maîtresses du calife , et

d'être au service de tous les bourgeois de Bagdad, après avoir régné sur tous les génies ; mais *Mefrou* n'avait point l'œil qui voit le mauvais côté des choses. (*)

(*) Ce conte, ainsi que le suivant, n'a jamais été imprimé. M. de *Voltaire* attachait peu de prix à ces amusemens de société. Il sentait très-bien que le plus joli roman ne pourrait jamais être ni aussi curieux, ni aussi instructif pour les hommes éclairés que le texte même de la *Cité de Dieu* d'où il avait tiré *Cos-Sancta*. Quant au Crocheteur borgne, c'est le même sujet que celui du conte intitulé *le Blanc et le Noir*. L'idée est prise des contes orientaux, où l'on voit souvent ainsi tantôt un rêve pris pour la réalité, tantôt des aventures réelles, mais arrangées d'une manière bizarre, prise pour un rêve par celui qui les éprouve. Le but de ces contes est de montrer que la vie ne diffère point d'un songe un peu suivi ; ils conviennent à des peuples dont le repos est le plus grand des biens, et qui cherchent dans la philosophie des motifs de ne point agir, et de s'abandonner aux événemens. Ces deux petits romans sont de la jeunesse de M. de *Voltaire*, et fort antérieurs à ce qu'il a fait depuis dans ce genre.

Fin de l'histoire du Crocheteur borgne.

COSI-SANCTA;

UN PETIT MAL

POUR UN GRAND BIEN.

NOUVELLE AFRICAINE.

AVERTISSEMENT.

MADAME la duchesse du *Maine* avait imaginé une loterie de titres de différens genres d'ouvrages en vers et en prose ; chacune des personnes qui tiraient ces billets était obligée de faire l'ouvrage qui s'y trouvait porté. Madame de *Montauban* ayant tiré pour son lot une nouvelle, elle pria M. de *Voltaire* d'en faire une pour elle, et il lui donna le conte suivant.

C O S I - S A N C T A .

C'EST une maxime faussement établie , qu'il n'est pas permis de faire un petit mal dont un plus grand bien pourrait résulter. S' *Augustin* a été entièrement de cet avis , comme il est aisé de le voir dans le récit de cette petite aventure arrivée dans son diocèse , sous le proconsulat de *Septimius Acindinus* , et rapportée dans le livre de la *Cité de Dieu*. (*)

Il y avait à Hippone un vieux curé , grand inventeur de confréries , confesseur de toutes les jeunes filles du quartier , et qui passait pour un homme inspiré de DIEU , parce qu'il se mêlait de dire la bonne aventure , métier dont il se tirait assez passablement.

On lui amena un jour une jeune fille nommée *Cosi-Sancta* : c'était la plus belle personne de la province. Elle avait un père et une mère jansénistes , qui l'avaient élevée dans les principes de la vertu la plus rigide ; et de tous les amans qu'elle avait eus , aucun n'avait pu seulement lui causer dans ses oraisons un moment de distraction. Elle était accordée depuis quelques jours à un petit vieillard ratainé , nommé *Capito* , conseiller au présidial d'Hippone. C'était un petit homme bourru et chagrin , qui ne manquait pas d'esprit , mais

(*) Voyez *Bayle*, art. *Acindinus*.

qui était pincé dans la conversation , ricaneur et assez mauvais plaisant ; jaloux d'ailleurs comme un vénitien , et qui pour rien au monde ne se ferait accommodé d'être l'ami des galans de sa femme. La jeune créature faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'aimer , parce qu'il devait être son mari ; elle y allait de la meilleure foi du monde , et cependant n'y réussissait guère.

Elle alla consulter son curé , pour savoir si son mariage ferait heureux. Le bon homme lui dit d'un ton de prophète : *Ma fille , ta vertu causera bien des malheurs , mais tu seras un jour canonisée pour avoir fait trois infidélités à ton mari.*

Cet oracle étonna et embarrassa cruellement l'innocence de cette belle fille. Elle pleura : elle en demanda l'explication , croyant que ces paroles cachaient quelque sens mystique ; mais toute l'explication qu'on lui donna fut que les trois fois ne devaient point s'entendre de trois rendez-vous avec le même amant , mais de trois aventures différentes.

Alors *Cosi-Sancta* jeta les hauts cris ; elle dit même quelques injures au curé , et jura qu'elle ne ferait jamais canonisée. Elle le fut pourtant , comme vous l'allez voir.

Elle se maria bientôt après : la noce fut très-galante ; elle soutint assez bien tous les mauvais discours qu'elle eut à effuyer , toutes les

équivoques fades, toutes les grossièretés assez mal enveloppées dont on embarrasse ordinairement la pudeur des jeunes mariées (1). Elle dansa de fort bonne grâce avec quelques jeunes gens fort bien faits et très-jolis, à qui son mari trouvait le plus mauvais air du monde.

Elle se mit au lit auprès du petit *Capito*, avec un peu de répugnance. Elle passa une fort bonne partie de la nuit à dormir, et se réveilla toute rêveuse. Son mari était pourtant moins le sujet de sa rêverie qu'un jeune homme nommé *Ribaldos*, qui lui avait donné dans la tête sans qu'elle en sût rien. Ce jeune homme semblait formé par les mains de l'Amour; il en avait les grâces, la hardiesse et la friponnerie; il était un peu indiscret, mais il ne l'était qu'avec celles qui le voulaient bien: c'était la coqueluche d'Hippone. Il avait brouillé toutes les femmes de la ville les unes contre les autres, et il l'était avec tous les maris et toutes les mères. Il aimait d'ordinaire par étourderie, un peu par vanité; mais il aimait *Così-Sancta* par goût, et l'aimait d'autant plus éperdument que la conquête en était plus difficile.

(1) C'était encore l'usage dans la jeunesse de M. de Voltaire, même dans la bonne compagnie; mais ce ton n'est plus à la mode, parce que, suivant la remarque de J. J. Rousseau et de plusieurs auteurs graves, nous avons dégénéré de la pureté de nos anciennes mœurs.

Il s'attacha d'abord en homme d'esprit à plaire au mari. Il lui faisait mille avances , le louait sur sa bonne mine et sur son esprit aisé et galant. Il perdait contre lui de l'argent au jeu , et avait tous les jours quelque confiance de rien à lui faire. *Cofi-Sancta* le trouvait le plus aimable du monde ; elle l'aimait déjà plus qu'elle ne croyait ; elle ne s'en doutait point , mais son mari s'en douta pour elle. Quoiqu'il eût tout l'amour propre qu'un petit homme peut avoir , il ne laissa pas de se douter que les visites de *Ribaldos* n'étaient pas pour lui seul. Il rompit avec lui sur quelque mauvais prétexte , et lui défendit sa maison.

Cofi-Sancta en fut très-fachée , et n'osa le dire ; et *Ribaldos* , devenu plus amoureux par les difficultés , passa tout son temps à épier les momens de la voir. Il se déguisa en moine , en revendeuse à la toilette , en joueur de marionnettes ; mais il n'en fit point assez pour triompher de sa maîtresse , et il en fit trop pour n'être pas reconnu par le mari. Si *Cofi-Sancta* avait été d'accord avec son amant , ils auraient si bien pris leurs mesures , que le mari n'aurait rien pu soupçonner ; mais comme elle combattait son goût , et qu'elle n'avait rien à se reprocher , elle savait tout , hors les apparences ; et son mari la croyait très-coupable.

Le

Le petit bon homme , qui était très-colère , et qui s'imaginait que son honneur dépendait de la fidélité de sa femme , l'outragea cruellement , et la punit de ce qu'on la trouvait belle. Elle se trouva dans la plus horrible situation où une femme puisse être , accusée injustement , et maltraitée par un mari à qui elle était fidelle , et déchirée par une passion violente qu'elle cherchait à surmonter.

Elle crut que si son amant cessait ses poursuites , son mari pourrait cesser ses injustices , et qu'elle serait assez heureuse pour se guérir d'un amour que rien ne nourrirait plus. Dans cette vue , elle se hasarda d'écrire cette lettre à *Ribaldos*.

„ Si vous avez de la vertu , cessez de me rendre malheureuse : vous m'aimez , et votre amour m'expose aux soupçons et aux violences d'un maître que je me suis donné pour le reste de ma vie. Plût au ciel que ce fût encore le seul risque que j'eusse à courir ! Par pitié pour moi , cessez vos poursuites ; je vous en conjure par cet amour même qui fait votre malheur et le mien , et qui ne peut jamais vous rendre heureux. „

La pauvre *Così-Sancta* n'avait pas prévu qu'une lettre si tendre , quoique si vertueuse , ferait un effet tout contraire à celui qu'elle

espérait. Elle enflamma plus que jamais le cœur de son amant , qui résolut d'exposer sa vie pour voir sa maîtresse.

Capito , qui était assez sot pour vouloir être averti de tout , et qui avait de bons espions , fut averti que *Ribaldos* s'était déguisé en frère carme quêteur pour demander la charité à sa femme. Il se crut perdu : il imagina que l'habit d'un carme était bien plus dangereux qu'un autre pour l'honneur d'un mari. Il apôta des gens pour étriiller frère *Ribaldos* : il ne fut que trop bien servi. Le jeune homme , en entrant dans la maison , est reçu par ces messieurs ; il a beau crier qu'il est un très-honnête carme , et qu'on ne traite point ainsi de pauvres religieux , il fut assommé , et mourut à quinze jours de là d'un coup qu'il avait reçu sur la tête. Toutes les femmes de la ville le pleurèrent. *Cosi-Sancta* en fut inconsolable ; *Capito* même en fut fâché , mais par une autre raison ; car il se trouvait une très-méchante affaire sur les bras.

Ribaldos était parent du proconsul *Acindinus*. Ce romain voulut faire une punition exemplaire de cet assassinat ; et comme il avait eu quelques querelles autrefois avec le préfidial d'Hippone , il ne fut pas fâché d'avoir de quoi faire pendre un conseiller ; et il fut fort aise que le sort tombât sur *Capito* , qui était bien

le plus vain et le plus insupportable petit robin du pays.

Cofi-Sancta avait donc vu assassiner son amant , et était près de voir pendre son mari ; et tout cela pour avoir été vertueuse ; car , comme je l'ai déjà dit , si elle avait donné ses faveurs à *Ribaldos* , le mari en eût été bien mieux trompé.

Voilà comme la moitié de la prédiction du curé fut accomplie. *Cofi-Sancta* se ressouvint alors de l'oracle , elle craignit fort d'en accomplir le reste ; mais ayant bien fait réflexion qu'on ne peut vaincre sa destinée , elle s'abandonna à la Providence qui la mena au but par les chemins du monde les plus honnêtes.

Le proconsul *Acindinus* était un homme plus débauché que voluptueux , s'amusant très-peu aux préliminaires , brutal , familier , vrai héros de garnison , très-craint dans la province , et avec qui toutes les femmes d'Hippone avaient eu affaire uniquement pour ne se pas brouiller avec lui.

Il fit venir chez lui madame *Cofi-Sancta* ; elle arriva en pleurs ; mais elle n'en avait que plus de charmes. Votre mari , Madame , lui dit-il , va être pendu , et il ne tient qu'à vous de le sauver. Je donnerais ma vie pour la

C c 2

fienne, lui dit la dame. Ce n'est pas cela qu'on vous demande, répliqua le proconsul. Et que faut-il donc faire ? dit-elle. Je ne veux qu'une de vos nuits, reprit le proconsul. Elles ne m'appartiennent pas, dit *Cosi-Sancta* : c'est un bien qui est à mon mari. Je donnerai mon sang pour le sauver, mais je ne puis donner mon honneur. Mais si votre mari y consent, dit le proconsul. Il est le maître, répondit la dame : chacun fait de son bien ce qu'il veut. Mais je connais mon mari, il n'en fera rien ; c'est un petit homme têtu, tout propre à se laisser pendre plutôt que de permettre qu'on me touche du bout du doigt. Nous allons voir cela, dit le juge en colère.

Sur le champ il fait venir devant lui le criminel ; il lui propose, ou d'être pendu, ou d'être cocu : il n'y avait point à balancer. Le petit bon homme se fit pourtant tirer l'oreille. Il fit enfin ce que tout autre aurait fait à sa place. Sa femme, par charité, lui sauva la vie ; et ce fut la première des trois fois.

Le même jour son fils tomba malade d'une maladie fort extraordinaire ; inconnue à tous les médecins d'Hippone. Il n'y en avait qu'un qui eût des secrets pour cette maladie ; encore demeurait-il à Aquila, à quelques lieues d'Hippone. Il était défendu alors à un médecin établi dans une ville d'en sortir pour aller

exercer sa profession dans une autre. *Cosi-Sancta* fut obligée elle-même d'aller à sa porte à Aquila, avec un frère qu'elle avait, et qu'elle aimait tendrement. Dans les chemins elle fut arrêtée par des brigands. Le chef de ces messieurs la trouva très-jolie ; et comme on était près de tuer son frère, il s'approcha d'elle, et lui dit que, si elle voulait avoir un peu de complaisance, on ne tuerait point son frère, et qu'il ne lui en coûterait rien. La chose était pressante : elle venait de sauver la vie à son mari qu'elle n'aimait guère ; elle allait perdre un frère qu'elle aimait beaucoup ; d'ailleurs le danger de son fils l'alarmait ; il n'y avait pas de moment à perdre. Elle se recommanda à DIEU, fit tout ce qu'on voulut ; et ce fut la seconde des trois fois.

Elle arriva le même jour à Aquila, et descendit chez le médecin. C'était un de ces médecins à la mode que les femmes envoient chercher quand elles ont des vapeurs, ou quand elles n'ont rien du tout. Il était le confident des unes, l'amant des autres ; homme poli, complaisant, un peu brouillé d'ailleurs avec la faculté, dont il avait fait de fort bonnes plaisanteries dans l'occasion.

Cosi-Sancta lui exposa la maladie de son fils, et lui offrit un gros festerce. (Vous

remarquerez qu'un gros festerce fait en monnaie de France mille écus , et plus.) Ce n'est pas de cette monnaie , Madame , que je prétends être payé , lui dit le galant médecin. Je vous offrirais moi-même tout mon bien , si vous étiez dans le goût de vous faire payer des cures que vous pouvez faire : guérissez-moi seulement du mal que vous me faites , et je rendrai la santé à votre fils.

La proposition parut extravagante à la dame ; mais le dessein l'avait accoutumée aux choses bizarres. Le médecin était un opiniâtre qui ne voulait point d'autre prix de son remède. *Cosi-Sancta* n'avait point de mari à consulter : et le moyen de laisser mourir un fils qu'elle adorait , faite du plus petit secours du monde qu'elle pouvait lui donner ! Elle était aussi bonne mère que bonne sœur. Elle acheta le remède au prix qu'on voulut ; et ce fut la dernière des trois fois.

Elle revint à Hippone avec son frère , qui ne cessait de la remercier , durant le chemin , du courage avec lequel elle lui avait sauvé la vie.

Ainsi *Cosi-Sancta* , pour avoir été trop sage , fit périr son amant et condamner à mort son mari , et pour avoir été complaisante , conserva les jours de son frère , de son fils et de son

mari. On trouva qu'une pareille femme était fort nécessaire dans une famille; on la canonisa après sa mort, pour avoir fait tant de bien à ses parens en se mortifiant, et l'on grava sur son tombeau :

Un petit mal pour un grand bien.

Fin de l'histoire de Cofi-Sancta.

SONG E

D E P L A T O N.

PLATON rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, et qu'en punition de ses fautes elle fut divisée en mâle et en femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa *République* fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille, et la veille du dormir, et qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation. (1)

(1) M. de Voltaire s'est égayé quelquefois sur Platon, dont le galimatias, regardé autrefois comme sublime, a fait plus de mal au genre-humain qu'on ne le croit communément.

Il est difficile de comprendre comment un philosophe qui écrivit sur la porte de son école : *Que celui qui ignore la géométrie n'entre point ici* ; qui fit lui-même des découvertes dans cette science, dont les premiers disciples inventèrent les sections coniques, dont l'école produisit presque tous les géomètres et les astronomes de la Grèce, qui enfin fut le fondateur d'une secte de sceptiques ; comment Platon, en un mot, put débiter si sérieusement tant de rêveries dans ses Dialogues, écrits d'ailleurs avec tant d'éloquence, et où l'on trouve souvent tant d'esprit, de bon sens et de finesse.

On peut croire qu'effrayé par l'exemple de Socrate, il ne voulut révéler dans ses Dialogues que la demi-philosophie, qu'il croyait à la portée du vulgaire. Il espérait qu'à la faveur

Voici

Voici un de ses songes , qui n'est pas un des moins intéressans. Il lui sembla que le

de ses systèmes , des tableaux par lesquels il amusait l'imagination , des détours agréables par lesquels il conduisait ses lecteurs , il pourrait faire passer un petit nombre de vérités utiles , sans s'exposer aux persécutions des prêtres et des aréopagites. Mais , par une fatalité singulière , le sage esprit de doute , ce goût pour l'astronomie et les mathématiques , conservé dans l'école de *Platon* , tombèrent avec cette école ; ses rêveries seules subsistèrent , devinrent des mystères sacrés , et règnent encore sur des esprits auxquels le nom de *Platon* n'est pas même parvenu.

Aristote , son disciple et son rival , prit une autre route ; il se bornait à exposer avec simplicité ce qu'il croyait vrai. Son Histoire des animaux et même sa Physique pouvaient apprendre aux Grecs à connaître la nature et à l'étudier. L'idée de réduire le raisonnement à des formes techniques est une des choses les plus ingénieuses que jamais l'esprit humain ait découvertes. Sa Morale est le premier ouvrage où l'on ait essayé d'appuyer les idées de vice , de vertu , de bien et de mal , sur l'observation et sur la nature. Ses ouvrages sur l'éloquence et la poésie renferment des règles puisées dans la raison et dans la connaissance du cœur humain.

Mais , comme *Pythagore* , il fut trop au-dessus de son siècle. On sait que ce philosophe avait enseigné à ses disciples le vrai système du monde , et que peu de temps après lui cette doctrine fut oubliée par les Grecs , qui ne paraissaient s'en souvenir dans leurs écoles que pour la combattre. Mais les rêveries attribuées à *Pythagore* eurent des partisans jusqu'à la chute du paganisme. *Aristote* eut un sort semblable. Sa méthode de philosopher ne passa point à ses disciples ; on ne chercha point à étudier la nature à son exemple dans les phénomènes qu'elle présente. Quelques subtilités métaphysiques bonnes ou mauvaises , extraites de ses ouvrages , des principes vagues de physique , tribut qu'il avait payé à l'ignorance de son siècle , devinrent le fondement d'une secte qui , s'étendant des Arabes aux chrétiens , régna souverainement pendant quelques siècles dans les écoles de l'Europe , n'ayant plus rien de commun avec *Aristote* que son nom.

Ainsi *Platon* et *Aristote* , après avoir été long-temps l'objet d'une espèce de culte , durent devenir presque ridicules aux

grand *Demiourgos*, l'éternel géomètre, ayant peuplé l'espace infini de globes innombrables, voulut éprouver la science des génies qui avaient été témoins de ses ouvrages. Il donna à chacun d'entre eux un petit morceau de matière à arranger, à peu-près comme *Phidias* et *Zeuxis* auraient donné des statues et des tableaux à faire à leurs disciples, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle *la terre*; et, l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il pensait avoir subjugué l'envie, et attendait des éloges, même de ses confrères; il fut bien surpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux, qui était un fort mauvais plaisant, lui dit : „Vraiment vous avez fort
 „ bien opéré; vous avez séparé votre monde
 „ en deux, et vous avez mis un grand espace
 „ d'eau entre les deux hémisphères, afin qu'il
 „ n'y eût point de communication de l'un à
 „ l'autre. On gèlera de froid sous vos deux

premières lueurs de la vraie philosophie. On ne les connaissait plus que par leurs erreurs et par quelques rêveries qui servaient de base à des sottises sans nombre. C'est contre ces rêveries seules que M. de *Voltaire* s'est permis de s'élever quelquefois, et aux dépens desquelles il ne croyait pas que le respect qu'on doit au génie de *Platon* ou d'*Aristote* dût l'empêcher de faire rire ses lecteurs.

„ pôles , on mourra de chaud sous votre ligne
„ équinoxiale. Vous avez prudemment établi
„ de grands déserts de sable , pour que les
„ passans y mourussent de faim et de soif. Je
„ suis assez content de vos moutons , de vos
„ vaches et de vos poules ; mais franche-
„ ment je ne le suis pas trop de vos serpens
„ et de vos araignées. Vos oignons et vos
„ artichauts sont de très-bonnes choses ; mais
„ je ne vois pas quelle a été votre idée en
„ couvrant la terre de tant de plantes veni-
„ meuses , à moins que vous n'ayez eu le
„ dessein d'empoisonner ses habitans. Il me
„ paraît d'ailleurs que vous avez formé une
„ trentaine d'espèces de singes , beaucoup
„ plus d'espèces de chiens , et seulement
„ quatre ou cinq espèces d'hommes : il est
„ vrai que vous avez donné à ce dernier
„ animal ce que vous appelez *la raison* ; mais
„ en conscience cette raison-là est trop ridi-
„ cule , et approche trop de la folie. Il me
„ paraît d'ailleurs que vous ne faites pas grand
„ cas de cet animal à deux pieds , puisque
„ vous lui avez donné tant d'ennemis et si
„ peu de défense , tant de maladies et si peu
„ de remèdes , tant de passions et si peu de
„ sagesse. Vous ne voulez pas apparemment
„ qu'il reste beaucoup de ces animaux-là
„ sur terre ; car , sans compter les dangers

„ auxquels vous les exposez , vous avez si
„ bien fait votre compte , qu'un jour la petite
„ vérole emportera tous les ans régulièrement
„ la dixième partie de cette espèce , et que la
„ sœur de cette petite vérole empoisonnera
„ la source de la vie dans les neuf parties
„ qui resteront : et , comme si ce n'était pas
„ encore assez , vous avez tellement disposé
„ les choses , que la moitié des survivans fera
„ occupée à plaider , et l'autre à se tuer ; ils
„ vous auront , sans doute , beaucoup d'obli-
„ gation , et vous avez fait là un beau chef-
„ d'œuvre. „

Démogorgon rougit ; il sentit bien qu'il y
avait du mal moral et du mal physique dans
son affaire ; mais il soutenait qu'il y avait
plus de bien que de mal. „ Il est aisé de
„ critiquer , dit-il ; mais pensez-vous qu'il
„ soit si facile de faire un animal qui soit
„ toujours raisonnable , qui soit libre , et qui
„ n'abuse jamais de sa liberté ? Pensez-vous
„ que , quand on a neuf à dix mille plantes
„ à faire provigner , on puisse si aisément
„ empêcher que quelques-unes de ces plantes
„ n'aient des qualités nuisibles ? Vous ima-
„ ginez-vous qu'avec une certaine quantité
„ d'eau , de sable , de fange et de feu , on puisse
„ n'avoir ni mer ni désert ? Vous venez ,
„ monsieur le rieur , d'arranger la planète de

„ Mars ; nous verrons comment vous vous
 „ en êtes tiré , avec vos deux grandes bandes ,
 „ et quel bel effet font vos nuits sans lune ;
 „ nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni
 „ folie ni maladie. „

En effet , les génies examinèrent Mars , et
 on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux
 génie qui avait pétri Saturne ne fut pas épar-
 gné : ses confrères , les fabricateurs de Jupiter ,
 de Mercure , de Vénus , eurent chacun des
 reproches à effuyer.

On écrivit de gros volumes et des bro-
 chures ; on dit des bons mots , on fit des
 chançons , on se donna des ridicules , les
 partis s'aigrirent ; enfin l'éternel *Demiourgos*
 leur imposa silence à tous : „ Vous avez fait ,
 „ leur dit-il , du bon et du mauvais , parce
 „ que vous avez beaucoup d'intelligence ,
 „ et que vous êtes imparfaits , vos œuvres
 „ dureront seulement quelques centaines de
 „ millions d'années ; après quoi , étant plus
 „ instruits , vous ferez mieux : il n'appartient
 „ qu'à moi de faire des choses parfaites et
 „ immortelles. „

Voilà ce que *Platon* enseignait à ses dis-
 ciples. Quand il eut cessé de parler , l'un
 d'eux lui dit : *Et puis vous vous réveillâtes.*

Fin du songe de Platon.

D d 3

B A B A B E C

ET LES FAKIRS. (*)

LORSQUE j'étais dans la ville de Bénarès sur le rivage du Gange , ancienne patrie des brachmanes , je tâchai de m'instruire. J'entendais passablement l'indien ; j'écoutais beaucoup , et remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant *Omri* ; c'était le plus digne homme que j'aye jamais connu. Il était de la religion des bramins , j'ai l'honneur d'être *musulman* : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de *Mahomet* et de *Brama*. Nous faisons nos ablutions chacun de notre côté ; nous buvions de la même limonade , nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs , dont les uns étaient des janguis , c'est-à-dire des fakirs contemplatifs , et les autres des disciples des anciens gymnosophistes qui menaient une vie active. Ils ont , comme on fait , une langue savante , qui est celle des plus anciens brachmanes , et dans cette

(*) Ceci avait paru sous le titre de *Lettre d'un turc sur les fakirs , et sur son ami Bababec*.

langue un livre qu'ils appellent le *Veidam*. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie ; sans en excepter le *Zenda-Vesta*.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. Ah, malheureux infidelle ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; et de cette affaire-là, mon ame passera dans le corps d'un lièvre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase. Où suis-je ? dit-il, quelle horrible chute ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue (a). Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes ; il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuisses en l'honneur de *Brama*. J'achetai leurs clous, dont j'ai fait clouer mes tapis.

(a) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

D'autres danfaient sur les mains ; d'autres voltigeaient sur la corde lâche ; d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes ; d'autres un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau ; au demeurant les meilleures gens du monde. Mon ami *Omri* me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelait *Bababec* : il était nu comme un finge , et avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois , proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses , et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles ; et on peut dire qu'il jouissait d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'*Omri* eut avec lui. Croyez-vous , lui dit-il , mon père , qu'après avoir passé par l'épreuve des sept mététempfycofes , je puisse parvenir à la demeure de *Brama* ? C'est selon , dit le fakir ; comment vivez-vous ? Je tâche , dit *Omri* , d'être bon citoyen , bon mari , bon père , bon ami ; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion , j'en donne aux pauvres ; j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cul ? demanda le bramin. — Jamais ; mon révérend

père. J'en suis fâché, répliqua le fakir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel; et c'est dommage. Comment? dit *Omri*; cela est fort honnête; je suis très-content de mon lot; que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième, pourvu que je fasse mon devoir dans mon pèlerinage, et que je sois bien reçu au dernier gîte? N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci, et d'être ensuite heureux au pays de *Brama*? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous M. *Bababec*, avec vos clous et vos chaînes? Dans le trente-cinquième, dit *Bababec*. Je vous trouve plaisant, répliqua *Omri*, de prétendre être logé plus haut que moi: ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre? et sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours, que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. *Brama* a bien affaire que vous passiez la journée tout nu, avec une chaîne au cou; vous rendez là un beau service à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de

leur nez , ou qui portent un bât par excès de noblesse d'ame. Ayant parlé ainsi , *Omri* se radoucit , le caressa , le persuada , l'engagea enfin à laisser là ses clous et sa chaîne , et à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa , on le frotta d'essences parfumées , on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une manière fort sage , et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait son crédit dans le peuple ; les femmes ne venaient plus le consulter ; il quitta *Omri* , et reprit ses clous pour avoir de la considération.

Fin de l'histoire de Bababec et des fakirs.

AVENTURE

DE LA MÉMOIRE.

LE genre-humain pensant, c'est-à-dire la cent-millième partie du genre-humain, tout au plus, avait cru long-temps, ou du moins avait souvent répété que nous n'avions d'idées que par nos sens, et que la mémoire est le seul instrument par lequel nous puissions joindre deux idées et deux mots ensemble.

C'est pourquoi *Jupiter*, représentant la nature, fut amoureux de *Mnémosyne*, déesse de la mémoire, dès le premier moment qu'il la vit; et de ce mariage naquirent les neuf Muses, qui furent les inventrices de tous les arts.

Ce dogme, sur lequel sont fondées toutes nos connaissances, fut reçu universellement, et même la *Nonfobre* l'embrassa dès qu'elle fut née, quoique ce fût une vérité.

Quelque temps après vint un argumenteur, moitié géomètre, moitié chimérique, lequel argumenta contre les cinq sens et contre la mémoire; et il dit au petit nombre du genre-humain pensant : Vous vous êtes trompés jusqu'à présent, car vos sens sont

inutiles, car les idées sont innées chez vous avant qu'aucun de vos sens pût agir, car vous aviez toutes les notions nécessaires lorsque vous vîntes au monde ; vous saviez tout sans avoir jamais rien senti ; toutes vos idées nées avec vous étaient présentes à votre intelligence , nommée *ame* , sans le secours de la mémoire. Cette mémoire n'est bonne à rien.

La *Nonfobre* condamna cette proposition , non parce qu'elle était ridicule, mais parce qu'elle était nouvelle : cependant , lorsqu'en suite un anglais se fut mis à prouver , et même longuement , qu'il n'y avait point d'idées innées , que rien n'était plus nécessaire que les cinq sens, que la mémoire servait beaucoup à retenir les choses reçues par les cinq sens , elle condamna ses propres sentimens , parce qu'ils étaient devenus ceux d'un anglais. En conséquence elle ordonna au genre-humain de croire désormais aux idées innées , et de ne plus croire aux cinq sens et à la mémoire. Le genre-humain , au lieu d'obéir , se moqua de la *Nonfobre* , laquelle se mit en telle colère , qu'elle voulut faire brûler un philosophe. Car ce philosophe avait dit qu'il est impossible d'avoir une idée complète d'un fromage , à moins d'en avoir vu et d'en avoir mangé ; et même le scélérat osa avancer que les hommes et les femmes n'auraient jamais pu travailler

en tapisserie, s'ils n'avaient pas eu des aiguilles et des doigts pour les enfiler.

Les liolistes se joignirent à la *Nonfobre* pour la première fois de leur vie ; et les féjanistes, ennemis mortels des liolistes, se réunirent pour un moment à eux ; ils appelèrent à leur secours les anciens dicastériques, qui étaient de grands philosophes, et tous ensemble, avant de mourir, proscrivirent la mémoire et les cinq sens, et l'auteur qui avait dit du bien de ces six choses.

Un cheval se trouva présent au jugement que prononcèrent ces Messieurs, quoiqu'il ne fût pas de la même espèce, et qu'il y eût entre lui et eux plusieurs différences, comme celle de la taille, de la voix, de l'égalité des crins et des oreilles ; ce cheval, dis-je, qui avait du sens aussi-bien que des sens, en parla un jour à *Pégase* dans mon écurie ; et *Pégase* alla raconter aux Muses cette histoire avec sa vivacité ordinaire.

Les Muses, qui depuis cent ans avaient singulièrement favorisé le pays long-temps barbare où cette scène se passait, furent extrêmement scandalisées ; elles aimaient tendrement *Mémoire* ou *Mnémofyne*, leur mère, à laquelle ces neuf filles sont redevables de tout ce qu'elles savent. L'ingratitude des hommes

les irrita. Elles ne firent point de satire contre les anciens dicastériques, les liolistéois, les séjanistes et la *Nonfobre*, parce que les satires ne corrigent personne, irritent les fots et les rendent encore plus méchans. Elles imaginèrent un moyen de les éclairer en les punissant. Les hommes avaient blasphémé la mémoire; les Muses leur ôtèrent ce don des dieux, afin qu'ils apprissent une bonne fois ce qu'on est sans son secours.

Il arriva donc qu'au milieu d'une belle nuit tous les cerveaux s'appesantirent, de façon que le lendemain matin tout le monde se réveilla sans avoir le moindre souvenir du passé. Quelques dicastériques, couchés avec leurs femmes, voulurent s'approcher d'elles par un reste d'instinct indépendant de la mémoire. Les femmes, qui n'ont eu que très-rarement l'instinct d'embrasser leurs maris, rejetèrent leurs caresses dégoûtantes avec aigreur. Les maris se fâchèrent, les femmes crièrent, et la plupart des ménages en vinrent aux coups.

Messieurs trouvant un bonnet carré s'en servirent pour certains besoins que ni la mémoire ni le bon sens ne soulagent; Mesdames employèrent les pots de leur toilette aux mêmes usages; les domestiques, ne se souvenant plus du marché qu'ils avaient fait avec leurs maîtres,

entrèrent dans leurs chambres sans savoir où ils étaient. Mais, comme l'homme est né curieux, ils ouvrirent tous les tiroirs; et, comme l'homme aime naturellement l'éclat de l'argent et de l'or, sans avoir pour cela besoin de mémoire, ils prirent tout ce qu'ils en trouvèrent sous la main. Les maîtres voulurent crier au voleur, mais l'idée de voleur étant sortie de leur cerveau, le mot ne put arriver sur leur langue. Chacun ayant oublié son idiome articulait des sons informes. C'était bien pis qu'à Babel, où chacun inventait sur le champ une langue nouvelle. Le sentiment inné dans le sens des jeunes valets pour les jolies femmes agit si puissamment, que ces insolens se jetèrent étourdiment sur les premières femmes ou filles qu'ils trouvèrent, soit cabaretières, soit présidentes : et celles-ci, ne se souvenant plus des leçons de pudeur, les laissèrent faire en toute liberté.

Il fallut dîner, personne ne savait plus comment il fallait s'y prendre. Personne n'avait été au marché, ni pour vendre ni pour acheter. Les domestiques avaient pris les habits des maîtres, et les maîtres ceux des domestiques. Tout le monde se regardait avec des yeux hébétés. Ceux qui avaient le plus de génie pour se procurer le nécessaire

(et c'étaient les gens du peuple) trouvèrent ~~un~~ peu à vivre : les autres manquèrent de tout. Le premier président , l'archevêque allaient tout nus , et leurs palefreniers étaient les uns en robes rouges , les autres en dalmatiques ; tout était confondu , tout allait périr de misère et de faim , faute de s'entendre.

Au bout de quelques jours les Muses eurent pitié de cette pauvre race : elles sont bonnes, quoiqu'elles fassent sentir quelquefois leur colère aux méchans : elles supplièrent donc leur mère de rendre à ces blasphémateurs la mémoire qu'elle leur avait ôtée. *Mnémosyne* descendit au séjour des contraires , dans lequel on l'avait insultée avec tant de témérité , et leur parla en ces mots :

„ Imbécilles , je vous pardonne ; mais ressou-
„ venez-vous que sans les sens il n'y a point
„ de mémoire , et que sans la mémoire il n'y
„ a point d'esprit. „

Les dicastériques la remercièrent assez sèchement , et arrêtrèrent qu'on lui ferait des remontrances. Les séjanistes mirent toute cette aventure dans leur gazette ; on s'aperçut qu'ils n'étaient pas encore guéris. Les liolistes en firent une intrigue de cour. Maître *Cogé* , tout ébahi de l'aventure , et n'y entendant rien , dit à ses écoliers de cinquième ce bel axiome :

Non

*Non magis Musis quàm hominibus infensa est ista
quæ vocatur memoria. (1)*

(1) Ce conte est une allusion aux arrêts du parlement , aux censures de la forbonne , aux libelles des jansénistes , aux intrigues des jésuites en faveur des idées innées , que tous avaient combattues dans leur nouveauté ; on fait qu'il est de la nature des théologiens de persécuter les opinions philosophiques de leur siècle , et d'arranger leur religion sur les opinions philosophiques du siècle précédent.

Quant à l'axiome de *Cogé* , voyez dans les *Oeuvres philosophiques* le *Discours de M. Belleguier*.

Fin de l'aventure de la Mémoire.

LES AVEUGLES

JUGES DES COULEURS.

DANS les commencemens de la fondation des Quinze-Vingts, on fait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir; et ils vécurent paisibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes: enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement des couleurs, et tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts

étaient blancs ; les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs , quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux ; ils allèrent se plaindre au dictateur , qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs , d'esprits forts , de rebelles , qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux , et qui osaient douter de l'infailibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur , pour les apaiser , rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On se moqua d'eux plus que jamais : nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur , les autres aveugles aussi ; on se battit longtemps , et la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd , en lisant cette petite histoire , avoua que les aveugles avaient eu tort de juger des couleurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

Fin de l'histoire des Aveugles juges des couleurs.

E c 2

AVENTURE

INDIENNE.

*P*YTHAGORE, dans son séjour aux Indes, apprit, comme tout le monde fait, à l'école des gymnosophistes, le langage des bêtes et celui des plantes. Se promenant un jour dans une prairie assez près du rivage de la mer, il entendit ces paroles : Que je suis malheureuse d'être née herbe ! à peine suis-je parvenue à deux pouces de hauteur que voilà un monstre dévorant, un animal horrible qui me foule sous ses larges pieds ; sa gueule est armée d'une rangée de faux tranchantes, avec laquelle il me coupe, me déchire et m'engloutit. Les hommes nomment ce monstre un *mouton*. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus abominable créature.

Pythagore avança quelques pas ; il trouva une huître qui bâillait sur un petit rocher ; il n'avait point encore embrassé cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables. Il allait avaler l'huître, lorsqu'elle prononça ces mots attendrissans : O nature ! que l'herbe, qui est comme moi ton ouvrage, est heureuse ! Quand on l'a coupée, elle renaît, elle est immortelle ;

et nous , pauvres huîtres , en vain sommes-nous défendues par une double cuirasse ; des scélérats nous mangent par douzaines à leur déjeuner , et c'en est fait pour jamais. Quelle épouvantable destinée que celle d'une huître, et que les hommes sont barbares !

Pythagore treffaillit ; il sentit l'énormité du crime qu'il allait commettre : il demanda pardon à l'huître en pleurant , et la remit bien proprement sur son rocher.

Comme il rêvait profondément à cette aventure en retournant à la ville , il vit des araignées qui mangeaient des mouches , des hirondelles qui mangeaient des araignées ; des éperviers qui mangeaient des hirondelles. Tous ces gens-là , dit-il , ne sont pas philosophes.

Pythagore en entrant fut heurté , froissé , renversé par une multitude de gredins et de gredines qui couraient en criant : C'est bien fait , c'est bien fait , ils l'ont bien mérité. Qui ? quoi ? dit *Pythagore* en se relevant ; et les gens couraient toujours en disant : Ah ! que nous aurons de plaisir à les voir cuire.

Pythagore crut qu'on parlait de lentilles , ou de quelques autres légumes ; point du tout , c'était de deux pauvres indiens. Ah ! sans doute , dit *Pythagore* , ce sont deux grands philosophes qui sont las de la vie ; ils sont

bien aises de renaître sous une autre forme ; il y a du plaisir à changer de maison , quoiqu'on soit toujours mal logé : il ne faut pas disputer des goûts.

Il avança avec la foule jusqu'à la place publique , et ce fut là qu'il vit un grand bûcher allumé , et vis-à-vis de ce bûcher un banc qu'on appelait un *tribunal* , et sur ce banc des juges , et ces juges tenaient tous une queue de vache à la main , et ils avaient sur la tête un bonnet ressemblant parfaitement aux deux oreilles de l'animal qui porta *Silène* quand il vint autrefois au pays avec *Bacchus* , après avoir traversé la mer Erytrée à pied sec , et avoir arrêté le soleil et la lune , comme on le raconte fidèlement dans les Orphiques.

Il y avait parmi ces juges un honnête homme fort connu de *Pythagore*. Le sage de l'Inde expliqua au sage de Samos de quoi il était question dans la fête qu'on allait donner au peuple indou.

Les deux indiens , dit-il , n'ont nulle envie d'être brûlés ; mes graves confrères les ont condamnés à ce supplice , l'un pour avoir dit que la substance de *Xaca* n'est pas la substance de *Brama* ; et l'autre , pour avoir soupçonné qu'on pouvait plaire à l'Etre suprême par la vertu , sans tenir en mourant une vache par la queue , parce que , disait-il , on peut être

vertueux en tout temps , et qu'on ne trouve pas toujours une vache à point nommé. Les bonnes femmes de la ville ont été si effrayées de ces deux propositions si hérétiques, qu'elles n'ont point donné de repos aux juges , jusqu'à ce qu'ils aient ordonné le supplice de ces deux infortunés.

Pythagore jugea que depuis l'herbe jusqu'à l'homme il y avait bien des sujets de chagrin. Il fit pourtant entendre raison aux juges , et même aux dévotes ; et c'est ce qui n'est arrivé que cette seule fois.

Ensuite il alla prêcher la tolérance à Crotone ; mais un intolérant mit le feu à sa maison ; il fut brûlé , lui qui avait tiré deux indous des flammes. *Sauve qui peut.*

Fin de l'aventure indienne.

VOYAGE

DE LA RAISON.

Discours prononcé dans une académie de province.

ERASME fit au seizième siècle l'éloge de la Folie. Vous m'ordonnez de vous faire l'éloge de la Raison. Cette raison n'est fêtée en effet tout au plus que deux cents ans après son ennemie, souvent beaucoup plus tard; et il y a des nations chez lesquelles on ne l'a point encore vue.

Elle était si inconnue chez nous du temps de nos druides, qu'elle n'avait pas même de nom dans notre langue. *César* ne l'apporta ni en Suisse, ni à Autun, ni à Paris, qui n'était alors qu'un hameau de pêcheurs, et lui-même ne la connut guère.

Il avait tant de grandes qualités, que la raison ne put trouver de place dans la foule. Ce magnanime insensé sortit de notre pays dévasté pour aller dévaster le sien, et pour se faire donner vingt-trois coups de poignard par vingt-trois autres illustres enragés qui ne le valaient pas, à beaucoup près.

Le ficambre *Clodvich* ou *Clovis* vint environ cinq cents années après exterminer une partie
de

de notre nation , et subjuguier l'autre. On n'entendit parler de raison ni dans son armée , ni dans nos malheureux petits villages , si ce n'est de la raison du plus fort.

Nous croupîmes long-temps dans cette horrible et avilissante barbarie. Les croisades ne nous en tirèrent pas. Ce fut à la fois la folie la plus universelle , la plus atroce , la plus ridicule et la plus malheureuse. L'abominable folie de la guerre civile et sacrée qui extermina tant de gens de la langue de *oc* et de la langue de *oueil* , succéda à ces croisades lointaines. La Raison n'avait garde de se trouver là. Alors la Politique régnait à Rome ; elle avait pour ministres ses deux sœurs , la Fourberie et l'Avarice. On voyait l'Ignorance , le Fanatisme , la Fureur , courir sous ses ordres dans l'Europe ; la Pauvreté les suivait partout ; la Raison se cachait dans un puits avec la Vérité sa fille. Personne ne savait où était ce puits ; et si l'on s'en était douté , on y ferait descendu pour égorger la fille et la mère.

Après que les Turcs eurent pris Constantinople , et redoublé les malheurs épouvantables de l'Europe , deux ou trois grecs , en s'enfuyant , tombèrent dans ce puits , ou plutôt dans cette caverne , demi-morts de fatigue , de faim et de peur.

La Raison les reçut avec humanité , leur

Romans. Tome III.

F f

donna à manger sans distinction de viandes ; chose qu'ils n'avaient jamais connue à Constantinople. Ils reçurent d'elle quelques instructions en petit nombre ; car la Raison n'est pas prolix. Elle leur fit jurer qu'ils ne découvriraient pas le lieu de sa retraite. Ils partirent, et arrivèrent , après bien des courses , à la cour de *Charles-Quint* et de *François premier*.

On les y reçut comme des jongleurs qui venaient faire des tours de souplesse pour amuser l'oïveté des courtisans et des dames, dans les intervalles de leurs rendez-vous. Les ministres daignèrent les regarder dans les momens de relâche qu'ils pouvaient donner au torrent des affaires. Ils furent même accueillis par l'empereur et par le roi de France , qui jetèrent sur eux un coup d'œil en passant, lorsqu'ils allaient chez leurs maîtresses. Mais ils firent plus de bruit dans de petites villes où ils trouvèrent de bons bourgeois qui avaient encore , je ne fais comment, quelque lueur de sens commun.

Ces faibles lueurs s'éteignirent dans toute l'Europe , parmi les guerres civiles qui la désolèrent. Deux ou trois étincelles de raison ne pouvaient pas éclairer le monde au milieu des torches ardentes et des bûchers que le fanatisme alluma pendant tant d'années. La Raison et sa fille se cachèrent plus que jamais.

Les disciples de leurs premiers apôtres se turent , excepté quelques-uns qui furent assez inconfidérés pour prêcher la raison déraisonnablement et à contre-temps : il leur en coûta la vie comme à *Socrate* ; mais personne n'y fit attention. Rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. On fut occupé si longtemps des Saint-Barthelemi , des massacres d'Irlande , des échafauds de la Hongrie , des assassinats des rois , qu'on n'avait ni assez de temps , ni assez de liberté d'esprit pour penser aux menus crimes et aux calamités secrètes qui inondaient le monde d'un bout à l'autre.

La Raison informée de ce qui se passait , par quelques exilés qui se réfugièrent dans sa retraite , fut touchée de pitié , quoiqu'elle ne passe pas pour être fort tendre. Sa fille , qui est plus hardie qu'elle , l'encouragea à voir le monde , et à tâcher de le guérir. Elles parurent , elles parlèrent ; mais elles trouvèrent tant de méchans intéressés à les contredire , tant d'imbécilles aux gages de ces méchans , tant d'indifférens uniquement occupés d'eux-mêmes et du moment présent , qui ne s'embarassaient ni d'elles ni de leurs ennemis , qu'elles regagnèrent sagement leur asile.

Cependant quelques semences des fruits qu'elles portent toujours avec elles , et qu'elles

avaient répandues , germèrent sur la terre , et même sans pourrir.

Enfin , il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome en pèlerinage , déguisées , et cachant leur nom , de peur de l'inquisition. Dès qu'elles furent arrivées , elles s'adressèrent au cuisinier du pape *Ganganelli*, *Clément XIV*. Elles savaient que c'était le cuisinier de Rome le moins occupé. On peut dire même qu'il était , après vos confesseurs , Messieurs , l'homme le plus désœuvré de sa profession.

Ce bon homme , après avoir donné aux deux pèlerines un dîner presque aussi frugal que celui du pape , les introduisit chez sa sainteté , qu'elles trouvèrent lisant les pensées de *Marc-Aurèle*. Le pape reconnut les masques , les embrassa cordialement , malgré l'étiquette. Mesdames , leur dit-il , si j'avais pu imaginer que vous fussiez sur la terre , je vous aurais fait la première visite.

Après les complimens , on parla d'affaires. Dès le lendemain *Ganganelli* abolit la bulle *In cena Domini* , l'un des plus grands monumens de la folie humaine , qui avait si longtemps outragé tous les potentats. Le surlendemain il prit la résolution de détruire la compagnie de *Garasse* , de *Guignard* , de *Garnet* , de *Bussembaum* , de *Malagrida* , de

Paulian, de *Patouillet*, de *Nonotte*, et l'Europe battit des mains. Le surlendemain il diminua les impôts dont le peuple se plaignait. Il encouragea l'agriculture et tous les arts ; il se fit aimer de tous ceux qui passaient pour les ennemis de sa place. On eût dit alors dans Rome qu'il n'y avait qu'une nation et qu'une loi dans le monde.

Les deux pèlerines, très-étonnées et très-fatisfaites, prirent congé du pape, qui leur fit présent non d'agnus et de reliques, mais d'une bonne chaise de poste pour continuer leur voyage. La Raison et la Vérité n'avaient pas été jusque-là dans l'habitude d'avoir leurs aises.

Elles visitèrent toute l'Italie, et furent surprises d'y trouver, au lieu du machiavélisme, une émulation entre les princes et les républiques, depuis Parme jusqu'à Turin, à qui rendrait ses sujets plus gens de bien, plus riches et plus heureux.

Ma fille, disait la Raison à la Vérité, voici, je crois, notre règne qui pourrait bien commencer à advenir après notre longue prison. Il faut que quelques-uns des prophètes qui sont venus vous visiter dans notre puits, aient été bien puissans en paroles et en œuvres, pour changer ainsi la face de la terre. Vous voyez que tout vient tard : il fallait passer par

les ténèbres de l'ignorance et du mensonge avant de rentrer dans votre palais de lumière, dont vous avez été chassée avec moi pendant tant de siècles. Il nous arrivera ce qui est arrivé à la nature ; elle a été couverte d'un méchant voile , et toute défigurée pendant des siècles innombrables. A la fin il est venu un *Galilée* , un *Copernic* , un *Newton* qui l'ont montrée presque nue , et qui en ont rendu les hommes amoureux.

En conversant ainsi , elles arrivèrent à Venise. Ce qu'elles y considérèrent avec le plus d'attention , ce fut un procureur de Saint - Marc , qui tenait une grande paire de ciseaux devant une table toute couverte de griffes , de becs , et de plumes noires. Ah ! s'écria la Raison , Dieu me pardonne , *illustrissimo Signor* , je crois que voilà une de mes paires de ciseaux que j'avais apportés dans mon puits , lorsque je m'y réfugiai avec ma fille ! Comment votre excellence les a-t-elle eus , et qu'en faites-vous ? *Illustrissima Signora* , lui répondit le procureur , il se peut que les ciseaux aient appartenu autrefois à votre excellence , mais ce fut un nommé *Fra-Paolo* qui nous les apporta il y a long-temps , et nous nous en servons pour couper les griffes de l'inquisition , que vous voyez étalées sur cette table.

Ces plumes noires appartenait à des harpies qui venaient manger le dîner de la république ; nous leur rognons tous les jours les ongles et le bout du bec. Sans cette précaution elles auraient fini par tout avaler ; il ne serait rien resté pour les sages grands , ni pour les *pregadi* , ni pour les citadins.

Si vous passez par la France , vous trouverez peut-être à Paris votre autre paire de ciseaux chez un ministre espagnol qui s'en servait au même usage que nous dans son pays , et qui fera un jour béni du genre-humain.

Les voyageuses , après avoir assisté à l'opéra vénitien , partirent pour l'Allemagne. Elles virent avec satisfaction ce pays , qui du temps de *Charlemagne* , n'était qu'une forêt immense , entrecoupée de marais , maintenant couvert de villes florissantes et tranquilles ; ce pays peuplé de souverains autrefois barbares et pauvres , devenus tous polis et magnifiques ; ce pays qui n'avait eu dans les temps antiques que des forciers pour prêtres , immolant alors des hommes sur des pierres grossièrement creusées ; ce pays qui ensuite avait été inondé de son sang , pour savoir au juste si la chose était *in* , *cum* , *sub* , ou non ; ce pays qui enfin recevait dans son sein trois religions ennemies , étonnées de vivre paisiblement ensemble. DIEU soit béni ! dit la Raison ; ces gens-ci

sont venus enfin à moi , à force de démenche. On les introduisit chez une impératrice qui était bien plus que raisonnable , car elle était bienfaisante. Les pélerines furent si contentes d'elle , qu'elles ne prirent pas garde à quelques usages qui les choquèrent ; mais elles furent toutes deux amoureuses de l'empereur son fils.

Leur étonnement redoubla quand elles furent en Suède. Quoi ! disaient-elles , une révolution si difficile , et cependant si prompte ! si périlleuse , et pourtant si paisible ! et depuis ce grand jour pas un seul jour perdu sans faire du bien , et tout cela dans l'âge qui est si rarement celui de la raison ! Que nous avons bien fait de sortir de notre cache quand ce grand événement saisissait d'admiration l'Europe entière !

De là elles passèrent vite par la Pologne. Ah ! ma mère , quel contraste , s'écria la Vérité ! Il me prend envie de regagner mon puits. Voilà ce que c'est que d'avoir écrasé toujours la portion du genre-humain la plus utile , et d'avoir traité les cultivateurs plus mal qu'ils ne traitent leurs animaux de labourage. Ce chaos de l'anarchie ne pouvait se débrouiller autrement que par une ruine ; on l'avait assez clairement prédite. Je plains un monarque vertueux , sage et humain ; et

j'ose espérer qu'il fera heureux, puisque les autres rois commencent à l'être, et que vos lumières se communiquent de proche en proche.

Allons voir, continua-t-elle, un changement plus favorable et plus surprenant. Allons dans cette immense région hyperborée, qui était si barbare il y a quatre-vingts ans, et qui est aujourd'hui si éclairée et si invincible. Allons contempler celle qui a achevé le miracle d'une création nouvelle... Elles y coururent, et avouèrent qu'on ne leur en avait pas assez dit.

Elles ne cessaient d'admirer combien le monde était changé depuis quelques années. Elles en concluaient que peut-être un jour le Chili et les Terres Australes seraient le centre de la politesse et du bon goût, et qu'il faudrait aller au pôle antarctique pour apprendre à vivre.

Quand elles furent en Angleterre, la Vérité dit à sa mère : Il me semble que le bonheur de cette nation n'est point fait comme celui des autres ; elle a été plus folle, plus fanatique, plus cruelle et plus malheureuse qu'aucune de celles que je connais ; et la voilà qui s'est fait un gouvernement unique, dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile, et tout ce qu'une république

a de nécessaire. Elle est supérieure dans la guerre , dans les lois , dans les arts , dans le commerce. Je la vois seulement embarrassée de l'Amérique septentrionale qu'elle a conquise à un bout de l'univers , et des plus belles provinces de l'Inde , subjuguées à l'autre bout. Comment portera-t-elle ces deux fardeaux de sa félicité ? Le poids est lourd , dit la Raison ; mais pour peu qu'elle m'écoute , elle trouvera des leviers qui le rendront très-léger.

Enfin la Raison et la Vérité passèrent par la France. Elles y avaient déjà fait quelques apparitions , et en avaient été chassées. Vous souvient-il , disait la Vérité à sa mère , de l'extrême envie que nous eûmes de nous établir chez les Français dans les beaux jours de *Louis XIV* ? mais les querelles impertinentes des jésuites et des jansénistes nous firent enfuir bientôt. Les plaintes continuelles des peuples ne nous rappelèrent pas. J'entends à présent les acclamations de vingt millions d'hommes qui bénissent le ciel. Les uns disent : *Cet événement est d'autant plus joyeux que nous n'en payons pas la joie*. Les autres crient : *Le luxe n'est que vanité. Les doubles emplois , les dépenses superflues , les profits excessifs vont être retranchés* : — et ils ont raison. — *Tout impôt va être aboli* : — et ils ont tort ,

car il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général.

Les lois vont être uniformes. — Rien n'est plus à désirer ; mais rien n'est plus difficile. — On va répartir aux indigens qui travaillent , et surtout aux pauvres officiers , les biens immenses de certains oisifs qui ont fait vœu de pauvreté. Ces gens de main-morte n'auront plus eux-mêmes des esclaves de main-morte. On ne verra plus des huissiers de moines chasser de la maison paternelle des orphelins réduits à la mendicité , pour enrichir de leurs dépouilles un couvent jouissant des droits seigneuriaux , qui sont les droits des anciens conquérans. On ne verra plus des familles entières demandant vainement l'aumône à la porte de ce couvent qui les dépouille. — Plût à Dieu ! rien n'est plus digne d'un roi. Le roi de Sardaigne a détruit chez lui cet abus abominable. Fasse le ciel que cet abus soit exterminé en France !

N'entendez-vous pas , ma mère , toutes ces voix qui disent : *Les mariages de cent mille familles utiles à l'Etat ne seront plus réputés concubinages ; et les enfans ne seront plus déclarés bâtards par la loi ? — La nature , la justice , et vous , ma mère , tout demande sur ce grand objet un règlement sage qui soit compatible avec le repos de l'Etat et avec les droits de tous les hommes.*

On rendra la profession de soldat si honorable ,

que l'on ne sera plus tenté de déserter. — La chose est possible , mais délicate.

Les petites fautes ne seront point punies comme de grands crimes , parce qu'il faut de la proportion à tout. Une loi barbare , obscurément énoncée , mal interprétée , ne fera plus périr sous des barres de fer et dans les flammes des enfans indiscrets et imprudens , comme s'ils avaient assassiné leurs pères et leurs mères. — Ce devrait être le premier axiome de la justice criminelle.

Les biens d'un père de famille ne seront plus confisqués , parce que les enfans ne doivent point mourir de faim pour les fautes de leur père , et que le roi n'a nul besoin de cette misérable confiscation. — A merveille ! et cela est digne de la magnanimité du souverain.

La torture , inventée autrefois par les voleurs de grands chemins pour forcer les volés à découvrir leur trésor , et employée aujourd'hui chez un petit nombre de nations pour sauver le coupable robuste , et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit , ne sera plus en usage que dans les crimes de lèse-société au premier chef , et seulement pour avoir révélation des complices. Mais ces crimes ne se commettront jamais. — On ne peut mieux.

Voilà les vœux que j'entends faire par-tout ; et j'écrirai tous ces grands changemens dans mes annales , moi qui suis la Vérité.

J'entends encore proférer autour de moi , dans tous les tribunaux , ces paroles remarquables : *Nous ne citerons plus jamais les deux puissances , parce qu'il ne peut en exister qu'une ; celle du roi , ou de la loi , dans une monarchie ; celle de la nation , dans une république. La puissance divine est d'une nature si différente et si supérieure , qu'elle ne doit pas être compromise par un mélange profane avec les lois humaines. L'infini ne peut se joindre au fini. Grégoire VII fut le premier qui osa appeler l'infini à son secours , dans ses guerres jusqu'alors inouïes contre Henri IV , empereur trop fini ; j'entends , trop borné. Ces guerres ont ensanglanté l'Europe bien long-temps ; mais enfin on a séparé ces deux êtres vénérables qui n'ont rien de commun , et c'est le seul moyen d'être en paix.*

Ces discours que tiennent tous les ministres des lois , me paraissent bien forts. Je fais qu'on ne reconnaît deux puissances ni à la Chine , ni dans l'Inde , ni en Perse , ni à Constantinople , ni à Moscou , ni à Londres , &c. . . Mais je m'en rapporte à vous , ma mère. Je n'écrirai rien que ce vous aurez dicté.

La Raison lui répondit : Ma fille , vous sentez bien que je désire à peu-près les mêmes choses et bien d'autres. Tout cela demande du temps et de la réflexion. J'ai toujours été très-contente , quand , dans mes chagrins ,

j'ai obtenu une partie des soulagemens que je voulais. Je suis aujourd'hui trop heureuse.

Vous souvenez-vous du temps où presque tous les rois de la terre , étant dans une profonde paix , s'amusaient à jouer aux énigmes ; et où la belle reine de Saba venait proposer tête-à-tête des logogryphes à *Salomon* ? — Oui , ma mère ; c'était un bon temps , mais il n'a pas duré. Eh bien ! reprit la mère , celui-ci est infiniment meilleur. On ne songeait alors qu'à montrer un peu d'esprit ; et je vois que depuis dix à douze ans on s'est appliqué dans l'Europe aux arts et aux vertus nécessaires qui adoucissent l'amertume de la vie. Il semble en général qu'on se soit donné le mot pour penser plus solidement qu'on n'avait fait pendant des milliers de siècles. Vous qui n'avez jamais pu mentir , dites-moi quel temps vous auriez choisi , ou préféré au temps où nous sommes pour vous habituer en France ?

J'ai la réputation , répondit la fille , d'aimer à dire des choses assez dures aux gens chez qui je me trouve ; et vous savez bien que j'y ai toujours été forcée ; mais j'avoue que je n'ai que du bien à dire du temps présent , en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le passé.

Je dois instruire la postérité que c'est dans cet âge que les hommes ont appris à se

garantir d'une maladie affreuse et mortelle , en se la donnant moins funeste ; à rendre la vie à ceux qui la perdent dans les eaux ; à gouverner et à braver le tonnerre ; à suppléer au point fixe qu'on désire en vain d'Occident en Orient. On a fait plus en morale ; on a osé demander justice aux lois contre des lois qui avaient condamné la vertu au supplice ; et cette justice a été quelquefois obtenue. Enfin on a osé prononcer le mot de tolérance.

Eh bien , ma chère fille , jouissons de ces beaux jours ; restons ici , s'ils durent ; et si les orages surviennent , retournons dans notre puits.

Fin du troisième et dernier volume.

T A B L E

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES LETTRES D'AMABED.	page 3
LETTRE 1 ^{re} d'Amabed à Shastafid , grand brame de Maduré.	5
REPONSE de Shastafid.	7
LETTRE II d'Amabed à Shastafid.	10
REPONSE de Shastafid.	14
LETTRE III d'Amabed à Shastafid.	15
LETTRE IV d'Amabed à Shastafid.	16
LETTRE 1 ^{re} d'Adaté à Shastafid.	17
LETTRE II d'Adaté à Shastafid , écrite de la prison de l'inquisition.	18
LETTRE III d'Adaté à Shastafid.	23
LETTRE IV d'Adaté à Shastafid.	25
REPONSE du brame Shastafid aux trois lettres précédentes d'Adaté.	29
• LETTRE V d'Adaté au grand brame Shastafid.	32
LETTRE VI d'Adaté.	36
LETTRE VII d'Adaté.	37
LETTRE 1 ^{re} d'Amabed à Shastafid , après sa captivité.	39
LETTRE II d'Amabed , pendant sa route.	41
LETTRE	

LETTRE III <i>du journal d'Amabed.</i>	43
LETTRE IV <i>d'Amabed à Shastafid.</i>	47
LETTRE V <i>d'Amabed.</i>	50
LETTRE VI <i>d'Amabed pendant sa route.</i>	52
LETTRE VII <i>d'Amabed.</i>	55
LETTRE VIII <i>d'Amabed.</i>	57
LETTRE IX <i>d'Amabed.</i>	59
LETTRE X <i>d'Amabed.</i>	60
LETTRE XI <i>d'Amabed.</i>	62
LETTRE XII <i>d'Amabed.</i>	65
LETTRE XIII <i>d'Amabed.</i>	67
LETTRE XIV <i>d'Amabed.</i>	69
LETTRE XV <i>d'Amabed.</i>	72
LETTRE XVI <i>d'Amabed.</i>	76
LETTRE XVII <i>d'Amabed.</i>	78
LETTRE XVIII <i>d'Amabed.</i>	81
LETTRE XIX <i>d'Amabed.</i>	83
LETTRE XX <i>d'Amabed.</i>	85

HISTOIRE DE JENNI. 87

CHAPITRE I^{er}. 89

*Aventure d'un jeune anglais nommé Jenni, écrite
de la main de dona las Nalgas. 90*

CHAP. II. *Suite des aventures du jeune anglais
Jenni et de celles de M. son père,
docteur en théologie , membre*

Romans. Tome III.

G g

	<i>du parlement et de la société royale.</i>	95
CHAP. III.	<i>Précis de la controverse des Mais entre M. Freind et don inigo y Medroso y Papa lamiendo, bachelier de Salamanque.</i>	100
CHAP. IV.	<i>Retour à Londres ; Jenni commence à se corrompre.</i>	113
CHAP. V.	<i>On veut marier Jenni.</i>	120
CHAP. VI.	<i>Aventure épouvantable.</i>	126
CHAP. VII.	<i>Ce qui arriva en Amérique.</i>	132
CHAP. VIII.	<i>Dialogue de Freind et de Birton sur l'athéisme.</i>	146
CHAP. IX.	<i>Sur l'athéisme.</i>	156
CHAP. X.	<i>Sur l'athéisme.</i>	175
CHAP. XI.	<i>De l'athéisme.</i>	183
CHAP. XII.	<i>Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.</i>	189
LES OREILLES DU COMTE DE CHESTERFIELD ET LE CHAPELAIN GOUDMAN.		193
CHAP. I ^{er} .		195
CHAP. II.		197
CHAP. III.		200
CHAP. IV.	<i>Conversation du docteur Goudman et de l'anatomiste Sidrac, sur l'ame et sur quelque autre chose.</i>	202

T A B L E. 355

CHAP.	V.	212
CHAP.	VI.	216
CHAP.	VII.	220
CHAP.	VIII.	225
LE TAUREAU BLANC.		227
CHAP.	I ^{er} . <i>Comment la princesse Amaside ren- contre un bœuf.</i>	229
CHAP.	II. <i>Comment le sage Mambres, ci- devant sorcier de Pharaon, recon- nut une vieille, et comme il fut reconnu par elle.</i>	234
CHAP.	III. <i>Comment la belle Amaside eut un secret entretien avec un beau serpent.</i>	240
CHAP.	IV. <i>Comment on voulut sacrifier le bœuf et exorciser la princesse.</i>	249
CHAP.	V. <i>Comment le sage Mambres se con- duisit sagement.</i>	255
CHAP.	VI. <i>Comment Mambres rencontra trois prophètes, et leur donna un bon dîner.</i>	264
CHAP.	VII. <i>Le roi de Tanis arrive. Sa fille et le taureau vont être sacrifiés.</i>	268
CHAP.	VIII. <i>Comment le serpent fit des contes à la princesse pour la consoler.</i>	271

CHAP. IX.	<i>Comment le serpent ne la consola point.</i>	273
CHAP. X.	<i>Comment on voulut couper le cou à la princesse, et comment on ne le lui coupa point.</i>	279
CHAP. XI.	<i>Comment la princesse épousa son bœuf.</i>	282
LE CROCHETEUR BORGNE.		287
COSI-SANCTA.		299
<i>Avertissement.</i>		300
SONGE DE PLATON.		312
BABABEC ET LES FAKIRS.		318
AVENTURE DE LA MEMOIRE.		323
LES AVEUGLES JUGES DES COULEURS.		330
AVENTURE INDIENNE.		332
VOYAGE DE LA RAISON.		336

Fin de la Table du troisième et dernier
Volume.



